

La Maison du Diable

ancienne maison de campagne des Supersaxo, à Sion

François-Olivier DUBUIS

Le petit édifice, connu des Sédunois sous le nom de Maison du Diable, se trouve à la rue des Creusets (cadastre de Sion, n° 693). Autrefois située en pleine campagne, cette petite demeure est aujourd'hui dominée par la masse de plusieurs immeubles très rapprochés, notamment la maison Crescentino (du XIX^e siècle) et l'Hôtel de France (1964).

Sa position, autrefois solitaire, à quelque cinq cents mètres de l'enceinte urbaine, ainsi qu'un grand verger contigu, aujourd'hui morcelé, naguère entièrement clos de murs, ont toujours intrigué les Sédunois : le nom même de la maison, comme les légendes dont il provient, en font foi. La tradition d'un passage souterrain reliant ce logis à la résidence que Georges Supersaxo possédait en ville est encore bien ancrée dans l'esprit du public ; elle ajoute au mystère dont s'entoure la Maison du Diable.

Pourtant, le bâtiment n'intéressa pas les historiens du XIX^e siècle. En 1812, le Dr Schiner, décrivant les environs de Sion, parlait des « Crosets situés au midi, et au couchant de la ville », sans trouver utile de consacrer même une ligne à cette maison¹. La description de Sion par l'abbé Gremaud² (publiée en 1884) et le *Vallais Historique* de l'abbé Rameau³ (1881) n'y font aucune allusion.

¹ (Hilprand) SCHINER, *Description du Département du Simplon ou de la ci-devant République du Valais*, Sion, 1812, p. 346. (Cité SCHINER.)

² Jean GREMAUD, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, 8 vol., Lausanne, 1875-1884 et 1893-1899. (*Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse Romande*, 1^{re} série, XXIX-XXXIII et XXXVII-XXXIX.) (Cité GREMAUD.) (V, pp. XXXV-XL.)

³ Barthélemy RAMEAU, *Le Vallais Historique, Châteaux et Seigneuries*, Sion, 1885.

L'intérêt des spécialistes s'est éveillé à la fin du XIX^e siècle : en 1899, l'architecte Joseph de Kalbermatten exécuta des relevés de la maison, à l'intention de la Société suisse pour la conservation des monuments artistiques et historiques. En 1904, la Société Suisse d'Héraldique visita l'édifice et examina les armoiries qui y sont peintes⁴. L'année suivante, en mai, la Commission Fédérale du Musée National, qui s'occupait aussi des Monuments Historiques, inspecta l'Eglise de Valère ; elle vit aussi la Maison du Diable. Selon un article paru à cette occasion dans la presse locale, le monument se trouvait alors, faute d'entretien, dans un état pitoyable⁵.

Fernand du Grosriez, ancien sous-préfet à Abbeville (Somme), qui séjournait volontiers en Valais, s'était, pour sa part, intéressé à la Maison du Diable, en raison des blasons de plusieurs familles françaises dont les membres avaient exercé des fonctions diplomatiques en Suisse au XVII^e siècle. Il avait d'abord présenté le résultat de ses recherches à la Société d'Emulation d'Abbeville. Ensuite, revenu passer l'été en Valais, il donna à son travail une forme nouvelle dans le but d'intéresser des lecteurs suisses⁶ ; il montra notamment de quelle manière la maison du Croset, après avoir appartenu jusque dans le courant du XVII^e siècle à la famille Supersaxo, passa par mariage aux de Montheys, puis aux du Fay de Lavallaz. Par lettre du 20 juillet 1905, Jean Grellet, président de la Société Suisse d'Héraldique, accepta la proposition de du Grosriez et lui demanda son manuscrit pour les Archives Héraldiques Suisses⁷. Consacré essentiellement aux aspects héraldiques de la Maison du Diable, cet article de Fernand du Grosriez n'en reste pas moins le premier consacré à l'édifice ; il estime qu'elle était « selon toute vraisemblance, la résidence d'été du fameux Georges Supersaxo »⁸.

Par la suite, Albert Duruz (Solandieu) consacra quelques pages de ses *Châteaux Valaisans* à l'édifice⁹. Se référant explicitement à du Grosriez, il n'apportait pas d'éléments nouveaux, sauf une intéressante photographie. *La Maison Bourgeoise en Suisse* publia la réduction des plans levés par le bureau de Kalbermatten, et consacra une brève notice à l'édifice, qui remonterait à la seconde moitié du XVI^e siècle¹⁰.

⁴ Fernand du GROSRIEZ, *Les armoiries de la Maison du Diable à Sion*, dans *Archives Héraldiques Suisses*, 1905, pp. 129-134. (Cité AHS, 1905), p. 134.

⁵ « Les propriétaires de ce curieux manoir seigneurial, avec un peu de vigilance, auraient pu le conserver presque intact et combien curieux, aux amis de l'Histoire et de l'archéologie ; ce n'est plus maintenant qu'une épave. » (*Gazette du Valais*, Sion, 16 mai 1905.)

⁶ Archives Cantonales du Valais, du Grosriez, III/59/1 (Maison du Diable), (cité AV, du Grosriez), brouillon de lettre de du Grosriez à Jean Grellet, président de la Société Suisse d'Héraldique, sans date.

⁷ AV, du Grosriez. Lettre de Jean Grellet à du Grosriez du 20 juillet 1905, et brouillon de lettre de du Grosriez à Grellet.

⁸ Du GROSRIEZ, AHS, 1905, p. 130.

⁹ SOLANDIEU, *Châteaux Valaisans*, Lausanne, 1912, pp. 125-126.

¹⁰ *La Maison Bourgeoise en Suisse*, XXVII : *Canton du Valais*, Zurich et Leipzig, 1935, p. XIX et pl. 32, n° 1, 2, 3, 4 et 7. (Cité *Maison Bourgeoise*.) Cette publication utilise notamment les relevés exécutés en 1899 par Joseph de Kalbermatten (AV, fonds de Kalbermatten, architectes, B 85/1). Les relevés au 1:50 sont conservés à Zurich par la Société des Ingénieurs et Architectes (S.I.A.), qui a bien voulu les mettre à notre disposition.

Rudolph Riggenschach attribuait la construction de la maison à l'architecte Ulrich Ruffiner, pour le compte de Georges Supersaxo¹¹. Il fut suivi en cela par M. André Donnet¹² et par M. André Beerli¹³.

Partiellement transformée en 1940 par l'architecte Alphonse de Kalbermatten¹⁴ pour le compte de Henri de Lavallaz, la maison fut classée au nombre des monuments historiques protégés par l'Etat, le 29 décembre 1961. Elle a été vendue en 1969 par les héritiers de feu Henri de Lavallaz à M. André Décaillet qui décida de restaurer complètement l'édifice.

Le Service cantonal des Monuments historiques et Recherches archéologiques put, sur demande du propriétaire, se charger de la direction du chantier, ouvert le 13 septembre 1972. M. Pierre Margot, architecte, a contrôlé le projet et les travaux en qualité d'expert de la Commission fédérale des Monuments historiques. Grâce aux honoraires dus pour cette restauration, notre service a pu procéder à un examen archéologique de toutes les maçonneries et à un certain nombre de sondages dans le sol. Ces recherches ont permis la découverte de plusieurs éléments architecturaux dignes d'être remis en valeur, et facilité l'analyse de la maison entière, pour déterminer ses étapes de construction.

Nous tenons à remercier très spécialement M. André Décaillet de la compréhension qu'il a toujours montrée pour notre enquête. Notre article présente une image aussi complète que possible de la Maison du Diable par une série de plans, de coupes, de détails et de relevés de façades que notre service a établis à neuf¹⁵.

L'exposé est constitué par une introduction historique, une analyse architecturale et une présentation des états successifs des bâtiments. Nous espérons ainsi débayer quelque peu le terrain, au bénéfice de celui qui rédigera un jour le volume des *Monuments d'Art et d'Histoire* consacré à Sion, et en même temps faciliter aux hôtes de M. Décaillet la visite de la maison.

Les quelques pages qui suivent sont le résultat de tout un travail d'équipe. Notre collègue, M. Grégoire Ghika, nous a aimablement ouvert les dossiers dont il a la garde aux Archives de l'Etat. Pour l'étude des documents d'archives, et l'élaboration de la partie historique, nous avons recouru à la collaboration de M. Pierre Dubuis ; nous avons bénéficié en outre de l'aide de MM. Bernhard Truffer et Jean-Marc Biner, des Archives Cantionales. M. Walter Ruppen a examiné avec nous les questions d'histoire de l'art relatives à l'édifice. Mme Rose-Claire Schulé a mis à notre disposition ses connaissances en matière de folklore et de légendes.

¹¹ Rudolf RIGGENBACH, *Ulrich Ruffiner von Primisell und die Bauten der Schinerzeit im Wallis*, Brig, 1952, p. 72.

¹² André DONNET, *Guide Artistique du Valais*, Sion, 1954, p. 45 ; *Guide Artistique illustré de Sion*, (*Sedunum Nostrum*, annuaire n° 2), Sion, 1972, p. 11.

¹³ André BEERLI, *Valais*, Genève, s.d., p. 127 (*La Suisse inconnue*).

¹⁴ Projet établi en 1939 (AV, fonds de Kalbermatten, architectes, B 85), travaux terminés en 1940.

¹⁵ Pour la commodité de l'exposé, nous désignons les principaux corps de bâtiment par les lettres A, B et C (voir légende pl. II) ; à l'intérieur de chacun de ceux-ci, les locaux sont numérotés (voir les plans, pl. III-VI, état actuel, et fig. 5-14, états anciens).

L'entreprise de construction de M. Jean Fardel a fourni, sous la direction de M. André Délèze, une équipe de travail bien entraînée aux opérations de recherches et de restauration. Mlle Anne-Marie Pelot a voué ses soins avertis à la remise en état des peintures murales. MM. Pierre et Germain Karlen ont habilement complété, sur la base des éléments conservés, les décors de stuc du XVI^e siècle.

Notre adjoint, M. Raymond Eggs, a assumé la direction locale du chantier, en assurant, sans gêner les travaux pratiques, les conditions nécessaires à la recherche archéologique. Nos dessinateurs, MM. Norbert Jungsten et Jean-Claude Balet, ont exécuté tous les relevés au 1:50^e et au 1:20^e¹⁶ pour les dossiers d'archives ; ils ont dessiné, sur cette base, les réductions qui illustrent l'article. Notre secrétaire, M. Albert Stalder, nous a aidé à la mise au point du texte.

APERÇU HISTORIQUE

La documentation archivistique concernant la Maison du Diable a été réunie en recourant au fonds Supersaxo¹⁷, au fonds du Grosriez¹⁸ et à celui du Département des travaux publics¹⁹, ainsi qu'au dépôt de l'Hoirie Joseph de Lavallaz²⁰ et à celui de la Bourgeoisie de Sion²¹, tous aux Archives Cantonales du Valais.

Outre ces manuscrits, nous avons utilisé des documents publiés par l'abbé Jean Gremaud²², ainsi que les protocoles de la Diète valaisanne²³.

La documentation iconographique est extrêmement pauvre. La Maison du Diable ne figure pas sur les gravures et lavis classiques qui représentent la ville de Sion, à partir du XVI^e siècle. Seul un dessin à la plume,

¹⁶ Les originaux sont conservés aux archives du Service cantonal des monuments historiques et de la recherche archéologique, sous la cote C 136/3006.

¹⁷ Ce fonds est divisé de la manière suivante : Supersaxo I, Parchemins (cité AV, S I, Pg) ; Supersaxo I, Papiers (cité AV, S I, Pp) ; Supersaxo II, Parchemins (cité AV, S II, Pg) ; Supersaxo II, Papiers (cité AV, S II, Pp) ; Supersaxo II, Registres (cité AV, S II, R).

¹⁸ Voir ci-dessus, note 6.

¹⁹ Nous y avons puisé dans la section Chemins de Fer, thèque 15, les six pièces suivantes : Commune de Sion, Tableau des terrains à occuper par le Chemin de Fer, daté 1856 (cité AV, DTP, Ch. F. 15, tableau 1) ; *idem*, copie du précédent, datée 1856 (cité AV, DTP, Ch. F. 15, tableau 2) ; Plan approximatif indiquant le système de viabilité de la commune de Sion, daté 1857 (cité AV, DTP, Ch. F. 15, Viabilité 1) ; Plan d'ensemble indiquant le système de viabilité de la commune de Sion, entre le piquet 227 de la ligne et le Rhône, daté 1858 (cité AV, DTP, Ch. F. 15, Viabilité 2) ; Plan parcellaire, Commune de Sion, 2^e partie, piquets 228 à 244, daté 1858 (cité AV, DTP, Ch. F. 15, Parcellaire) ; Gare de Sion, plan daté 1858 (cité AV, DTP, Ch. F. 15, Gare).

²⁰ Cité AV, de L. (parchemins : Pg ; papiers : Pp).

²¹ Cité AV, ABS, Tiroid/Pièce.

²² Voir ci-dessus, note 2.

²³ *Die Walliser Landrats-Abschiede, seit dem Jahre 1500*. Trois volumes parus : I, par Dionys IMESCH, Fribourg, 1916 ; II, par feu Dionys IMESCH (et André DONNET), Brigue, 1949 ; III, par Bernhard TRUFFER (avec la collaboration d'Antoine GATTLEN), Sion, 1973. (Cité *Abschiede*.)

rehaussé de lavis, exécuté vers 1760 par Jean-Adrien de Torrenté, donne le panorama complet de la ville et de la campagne environnante, vue du Midi ; l'édifice étudié y est parfaitement visible²⁴. Nous exprimons notre gratitude à Mme Pierre de Torrenté qui a bien voulu nous prêter, pour étude, le document original qu'elle possède.

Légendes au sujet des origines

Nous ignorons depuis quand la maison du Croset est appelée « Maison du Diable ». On constate ce nom, pour la première fois, sur un plan de 1857²⁵. Nous ne savons pas dans quelles circonstances naquirent les légendes publiées en 1872 par Moritz Tscheinen²⁶.

Selon la première légende, la maison se trouvait primitivement dans un beau vignoble, près de la ville, sur la rive occidentale de la Sionne ; elle était habitée par un couple si charitable qu'il en déplaisait au diable. Après avoir essayé en vain de brouiller les époux, puis de ruiner leur réputation, il en vint aux grands moyens : il décida de précipiter dans le Rhône la demeure avec ses habitants. Dans la nuit, il charge l'édifice sur ses épaules et contourne sans difficulté la ville endormie. Il rencontre une vieille femme qui le plaint de faire un transport si pénible, en pleine nuit, et l'invite à déposer un instant sa charge. Le diable s'étant laissé convaincre, la vieille met aussitôt son pied sur le seuil de la porte et défie Satan de reprendre son fardeau. Il a beau s'acharner, la maison reste inébranlable à l'endroit où il l'a déposée. Depuis lors, on l'appelle la « Maison du Diable ». On voit encore, dans une pierre du mur, la marque des cornes diaboliques ; le crépi n'y tient jamais.

Selon la seconde légende, Satan aurait édifié la maison avec des « boules de sable »²⁷. Le propriétaire du terrain lui avait promis son âme, à la condition que celui-ci lui construise, avant qu'il ait fait lui-même, à cheval, le tour de sa propriété, une maison et un mur entourant le domaine. Le diable releva le défi et poursuivit le cavalier en bâtissant le mur ; il travailla si rapidement qu'au dernier moment la queue du cheval se prit dans le crépi. Mais un bond puissant du coursier fit échouer le démon. Depuis lors, la maison est hantée²⁸.

On ne sait pas quelles sources Tscheinen a utilisées. Ces deux légendes ne sauraient être très anciennes : elles présupposent que l'on avait déjà oublié

²⁴ Publié par M. Albert DE WOLFF, *Plans visuels inédits de Sion*, dans *Vallesia*, XXIV, Sion, 1969, pp. 133-144. (Cité WOLFF.) Nous remercions notre collègue d'avoir mis à notre disposition la photographie de ce document, conservée au Musée Cantonal de la Majorie.

²⁵ AV, DTP, Ch. F. 15, Viabilité 1.

²⁶ Moritz TSCHENIN, *Walliser Sagen*, erster Teil, Sitten, 1872, pp. 257-259.

²⁷ « aus Sandkugeln » (p. 258) : cette note indique le caractère à la fois dérisoire et astucieux de la construction.

²⁸ AV, du Grosriez contient une note signalant une légende semblable, racontée par Henri BORDEAUX, *Paysages Romanesques des Alpes* (voir Paris, Editions de la Vraie France, 1925, p. 243), au sujet de la construction d'un mur entourant le parc du château de Vizille (Dauphiné).

les constructeurs du XVI^e siècle. Quoiqu'il en soit, la première forme du récit est née de la situation curieuse de cette petite habitation, en pleine campagne, tandis que la seconde version procède de l'étonnement suscité par la longueur du mur entourant le verger ²⁹.

La maison était et demeure l'objet d'autres rumeurs mystérieuses. On raconte encore aujourd'hui qu'un passage souterrain aurait relié la maison de Georges Supersaxo, située à la rue de Conthey, à la Maison du Diable. Du Grosriez, enregistrant cette rumeur, ajoutait qu'aucune trace de l'ouvrage ne paraissait avoir subsisté ³⁰. La tradition était pourtant tenace : lors de la restauration de 1940, on tenta de la contrôler, mais sans succès. Une autre forme de la tradition, rapportée par l'architecte Alphonse de Kalbermatten à son dessinateur, M. Robert Tronchet, plaçait l'issue du couloir dans le jardin, sous une « gloriette » alors déjà disparue ; faute de connaître la situation de ce pavillon, l'hypothèse ne peut être vérifiée. Enfin, des gens nous ont affirmé qu'ils avaient joué, comme enfants, dans le fameux souterrain : l'entrée se serait trouvée sous un escalier, ou, disait-on parfois, dans la cour intérieure.

Notre exploration archéologique a porté sur ces points, comme sur toute la maison : la conclusion en est que jamais un tel passage n'a débouché dans la cour ni dans l'édifice. Nous pensons que cette tradition de souterrain a néanmoins quelque origine matérielle et l'état actuel des connaissances permet de présenter une hypothèse. Le sous-sol de la Vieille Ville contient encore un certain nombre d'égouts romains : nous en avons découvert deux, l'un sous les maisons bordant, au sud, la rue de l'Eglise, et l'autre, parallèle, sous la place de la Cathédrale ³¹. Nous avons observé que ces deux canaux sont capables d'évacuer rapidement des quantités d'eau considérables. Etant situés plus bas que le niveau de la Sionne, il est vraisemblable qu'ils se déversent dans un collecteur romain, relativement bien conservé. Les dimensions de ce dernier sont sans doute assez grandes pour qu'on puisse le confondre avec un passage praticable. Il se pourrait donc que des travaux, exécutés dans le sol, entre la Vieille Ville et la Maison du Diable, aient provoqué à la fois la découverte de l'égout et l'origine d'une tradition de souterrain. Il se pourrait aussi que le collecteur romain ait été fortuitement découvert au XVI^e siècle par Georges Supersaxo et que celui-ci l'ait utilisé comme passage, en le raccordant avec sa maison de la rue de Conthey d'une part, et quelque point de son verger du Croset de l'autre.

²⁹ Fernand du Grosriez rapporte une légende inspirée par la seconde version de Tscheinen, ou par sa source. Il ne parle pas de la maison, mais seulement du mur de clôture ; il ignore le détail des boules de sable et celui de la queue du cheval ; il situe la marque des cornes dans les pierres devant la maison (AHS, 1905, p. 129 et ss.). SOLANDIEU (p. 125 et ss.) se contente de résumer du Grosriez.

³⁰ AHS, 1905, p. 130.

³¹ François-Olivier DUBUIS, *Archéologie, tradition et légendes — Saint Théodore, évêque d'Octodure : son souvenir et son culte en Valais, jusqu'au XVI^e siècle*, dans *Helvetia Antiqua, Festschrift Emil Vogt*, Zurich, 1966, p. 318, pl. 1.

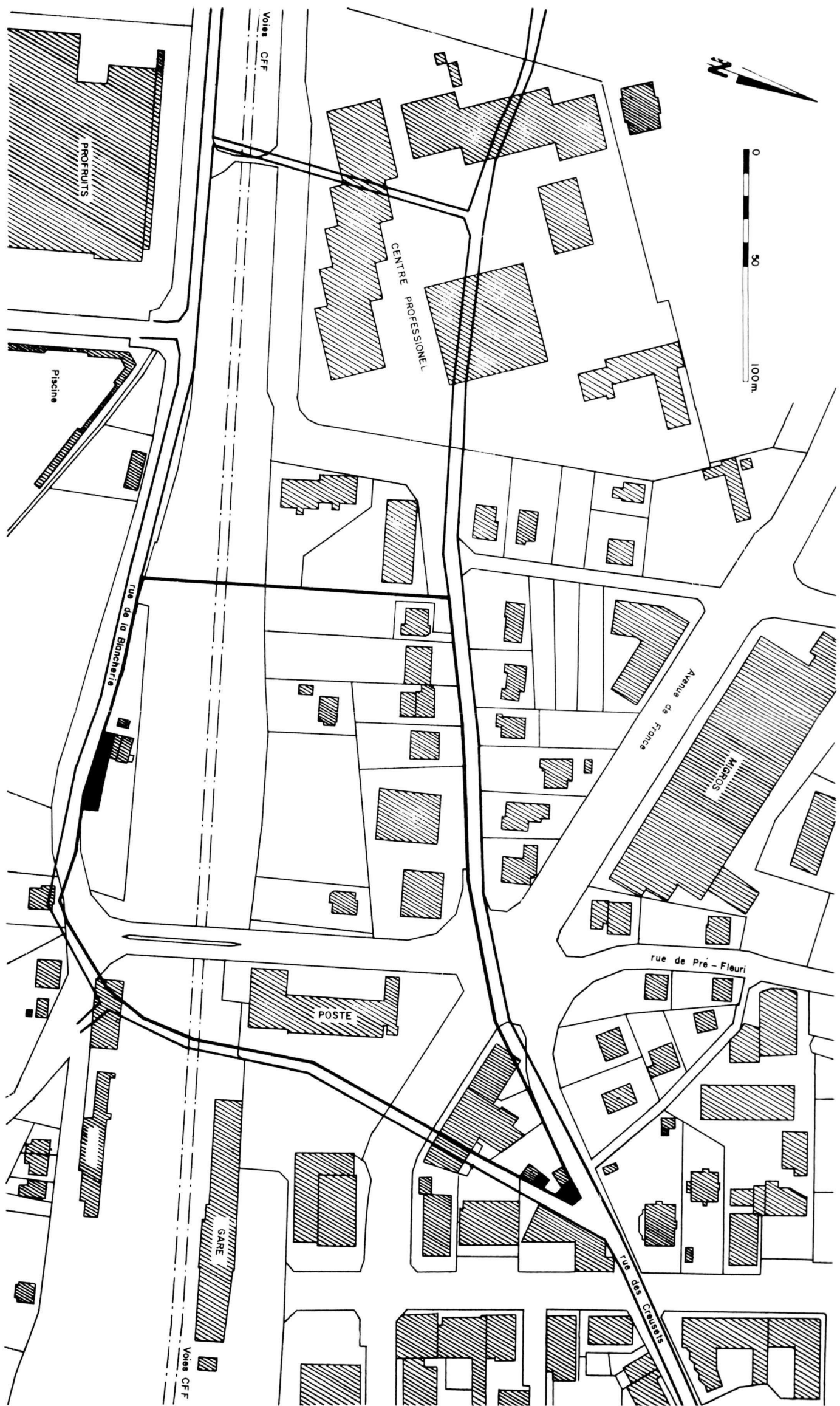












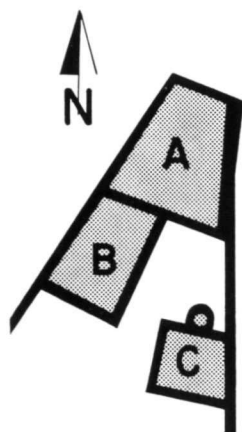


Planche I. — Situation de la Maison du Diable et de l'ancien verger du Croset.

Légende pour les planches III à XVII

	Epoque I : groupe <i>w</i> (avant le XII ^e ou XIII ^e siècle)
	Epoque II : groupes <i>c</i> et <i>f</i> (XII ^e ou XIII ^e siècle)
	Epoque III : groupe <i>d</i> (XIV ^e ou XV ^e siècle)
	Epoque IV : groupe <i>v</i> (fin du XV ^e siècle ou début du XVI ^e)
	Epoque V : groupe <i>a</i> (1515 - 1528)
	Epoque VI : groupes <i>g</i> et <i>q</i> (fin du XVI ^e siècle ou début du XVII ^e)
	Epoque VII : groupe <i>p</i> (vers 1609)
	Epoque VIII : groupes <i>x</i> et <i>y</i> (2 ^e moitié du XVII ^e siècle)
	Epoque IX : groupes <i>b</i> , <i>e</i> , <i>m</i> et <i>s</i> (1840)
	Epoque X : groupes <i>h</i> et <i>r</i> (1940)
	Epoque XI : groupe <i>t</i> (1972 - 1973)
	Epoque indéterminée



Principaux corps du bâtiment

A = 1^{er} logis

B = cave primitive et 1^{re} étape de l'agrandissement

C = pavillon : 2^e étape de l'agrandissement

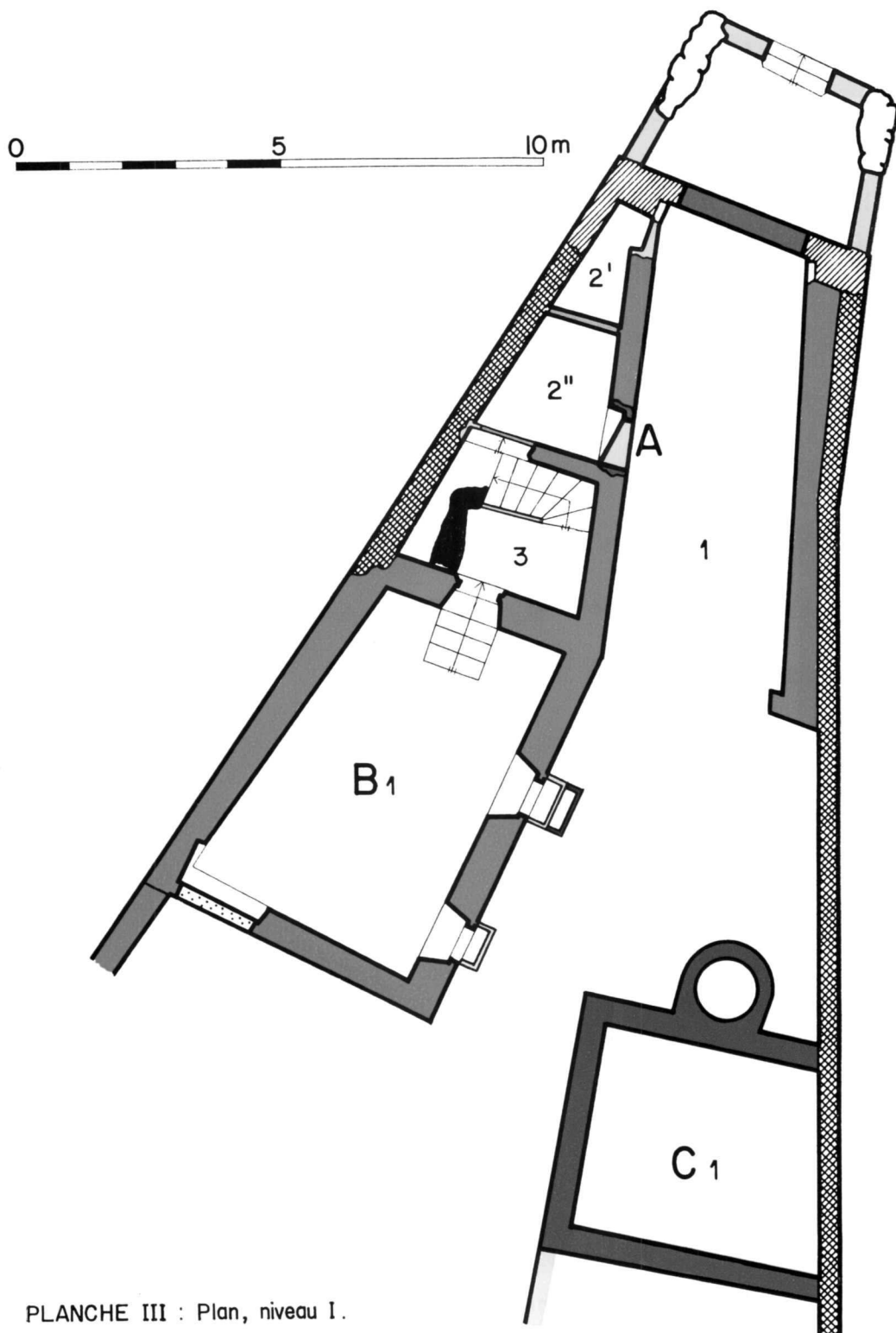


PLANCHE III : Plan, niveau I.

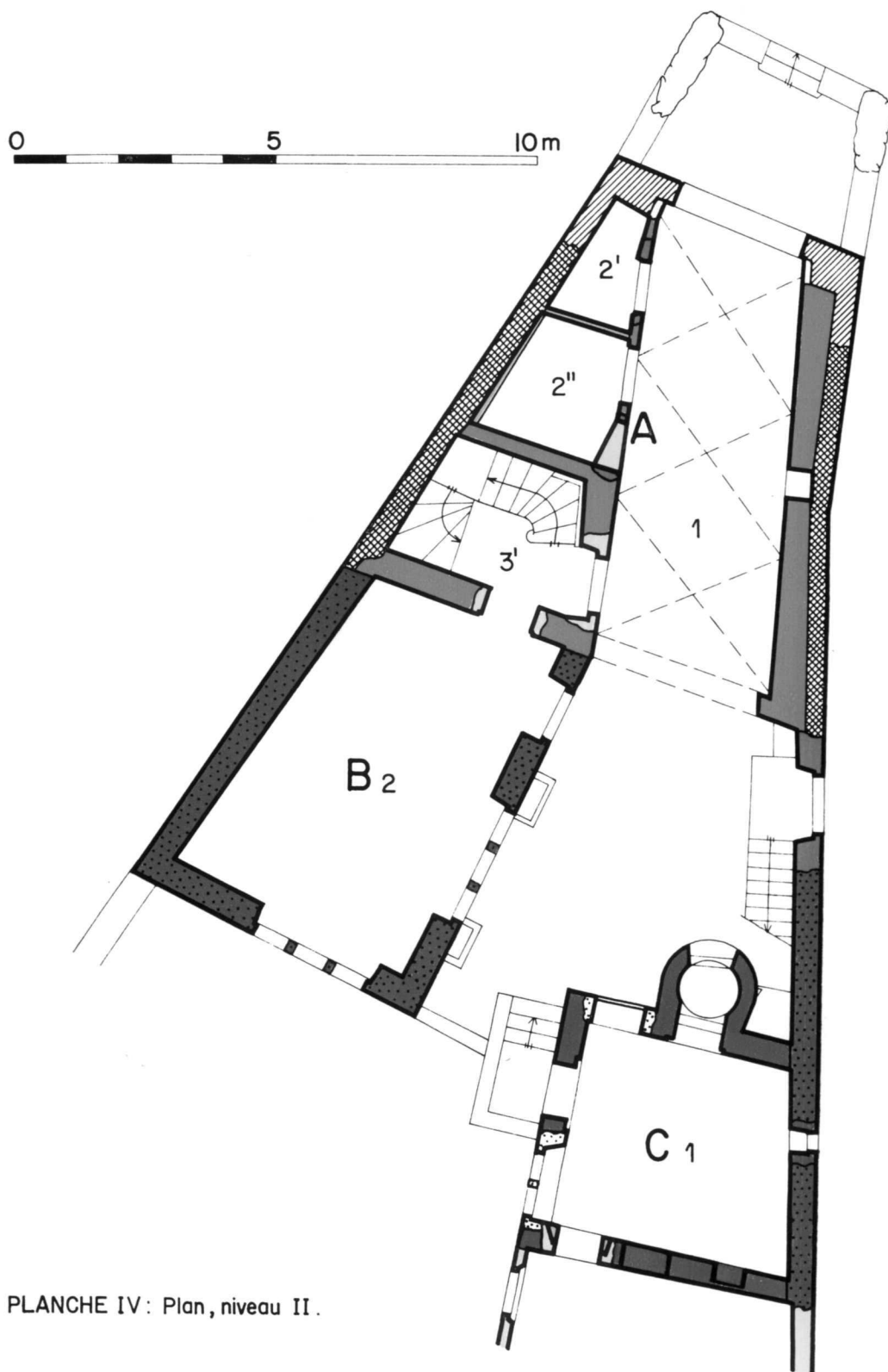


PLANCHE IV: Plan, niveau II.

0 5 10m

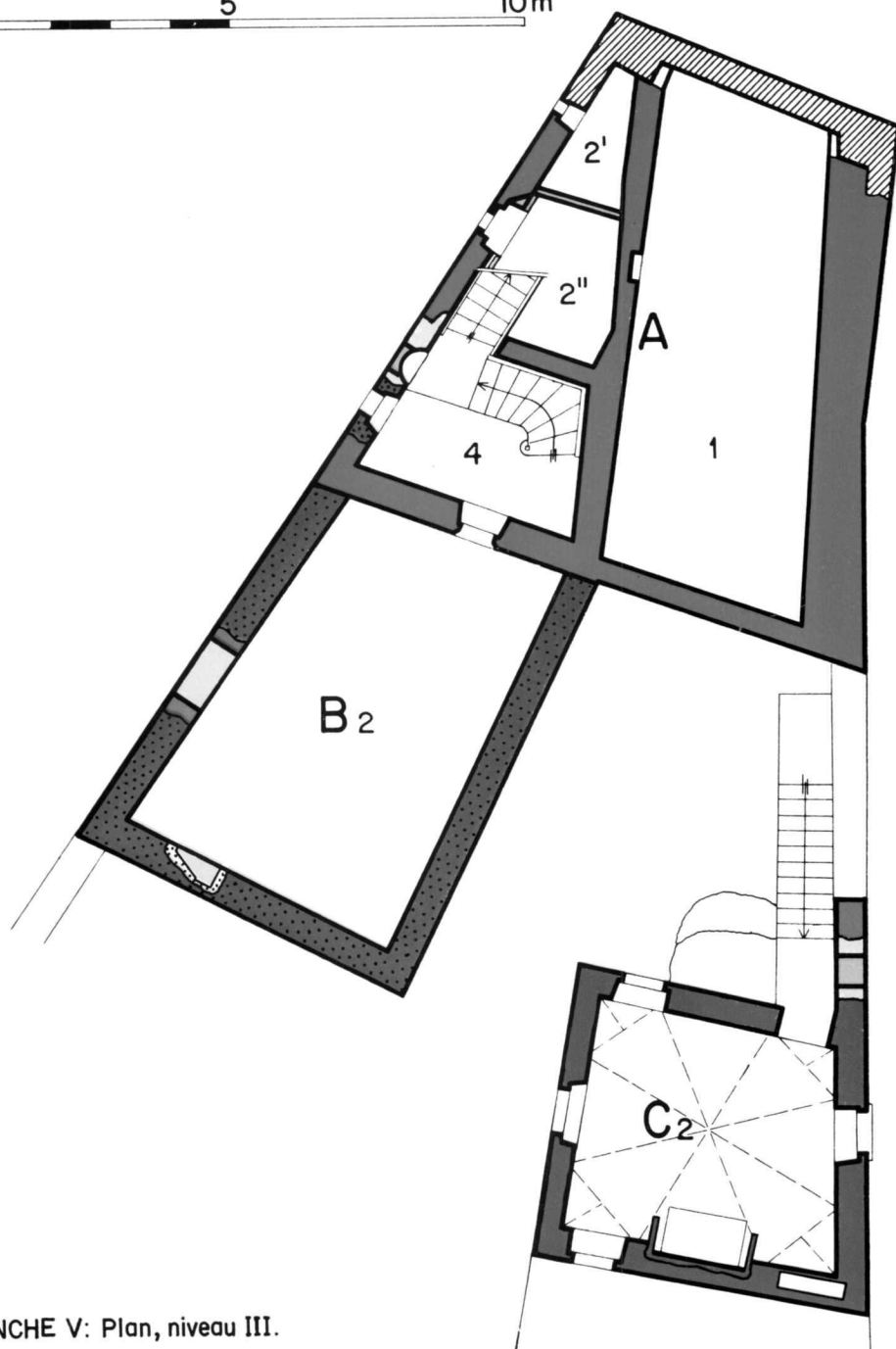


PLANCHE V: Plan, niveau III.

0 5 10m

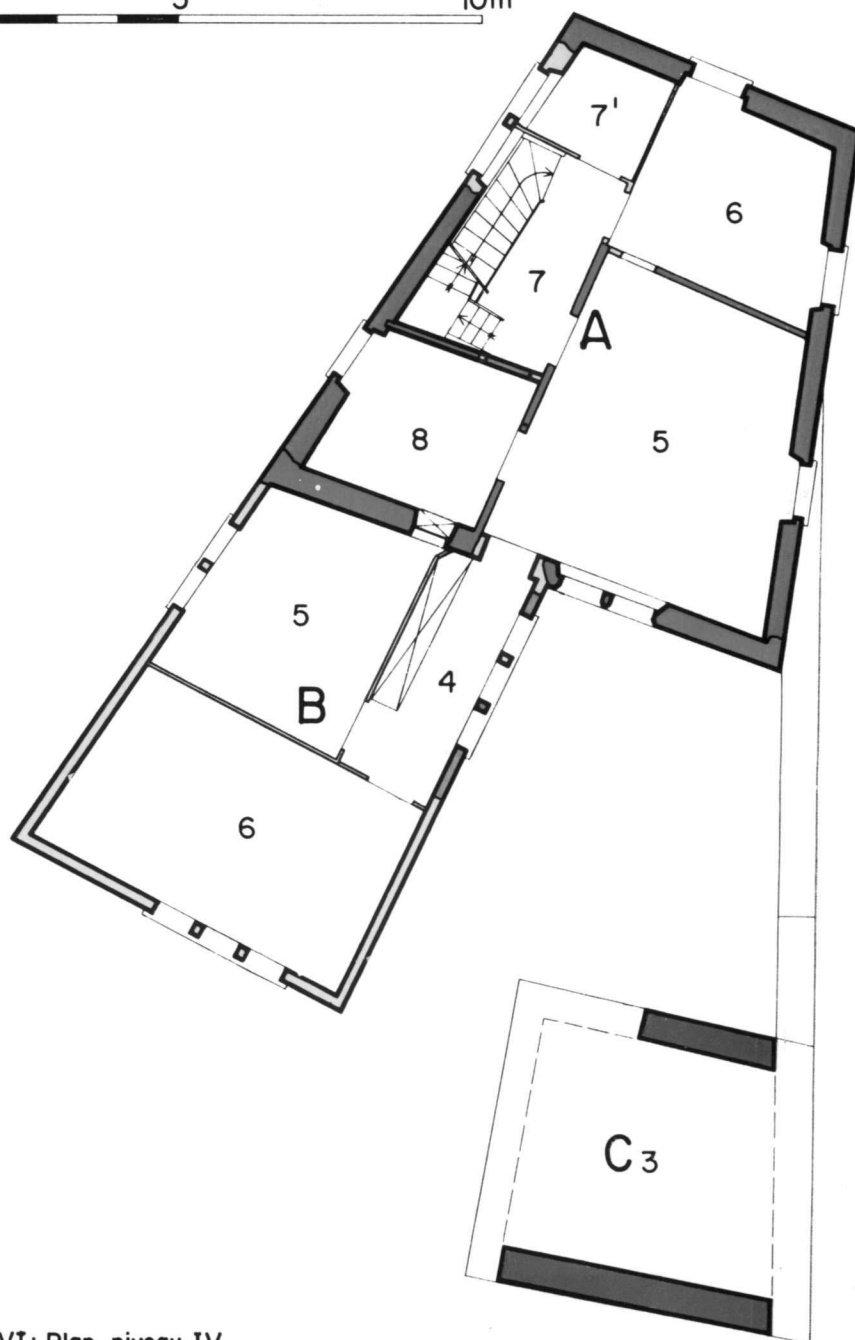
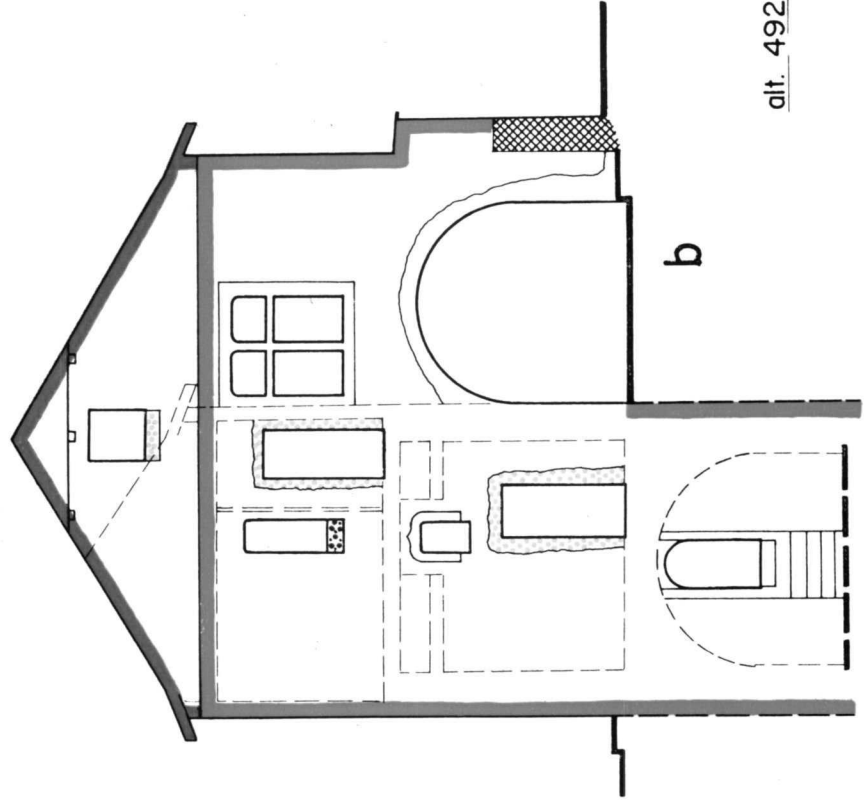


PLANCHE VI: Plan, niveau IV.

Façade sud (bât. A).



alt. 492 m. **V**

Façade nord (bât. A).

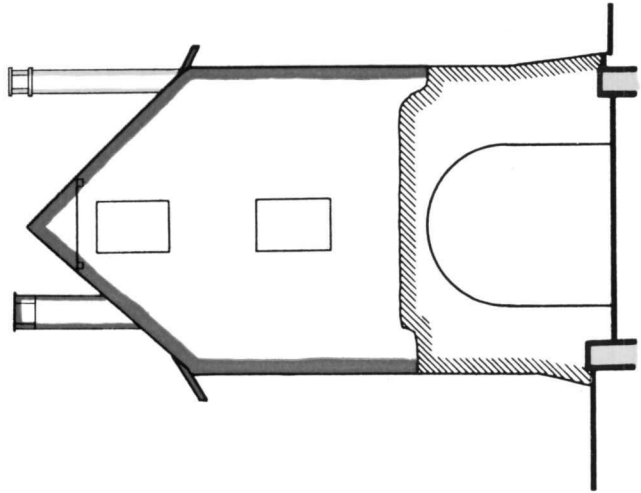


PLANCHE VIII :
Profil ouest - est (bât. B).

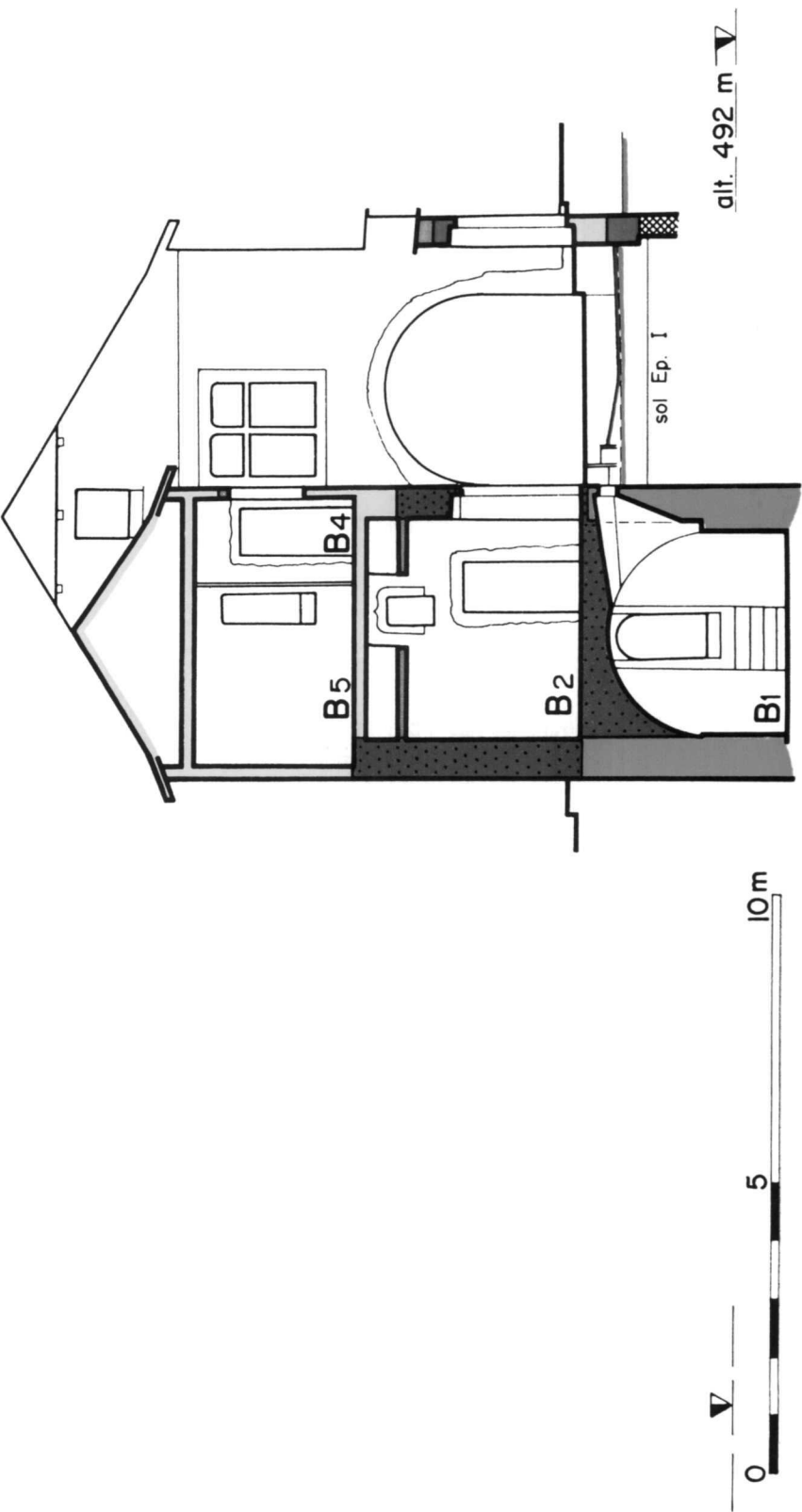
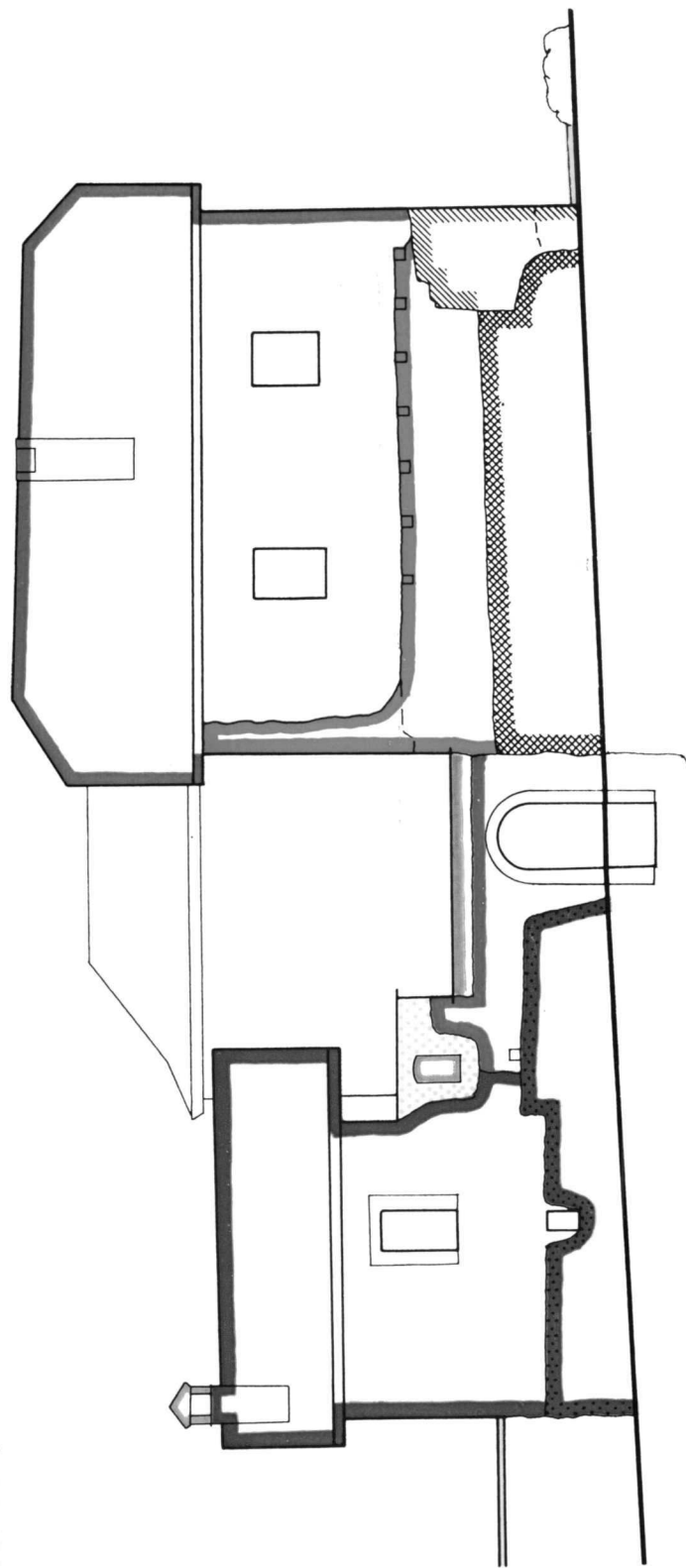


PLANCHE IX:
Façade est (bât. C et A).

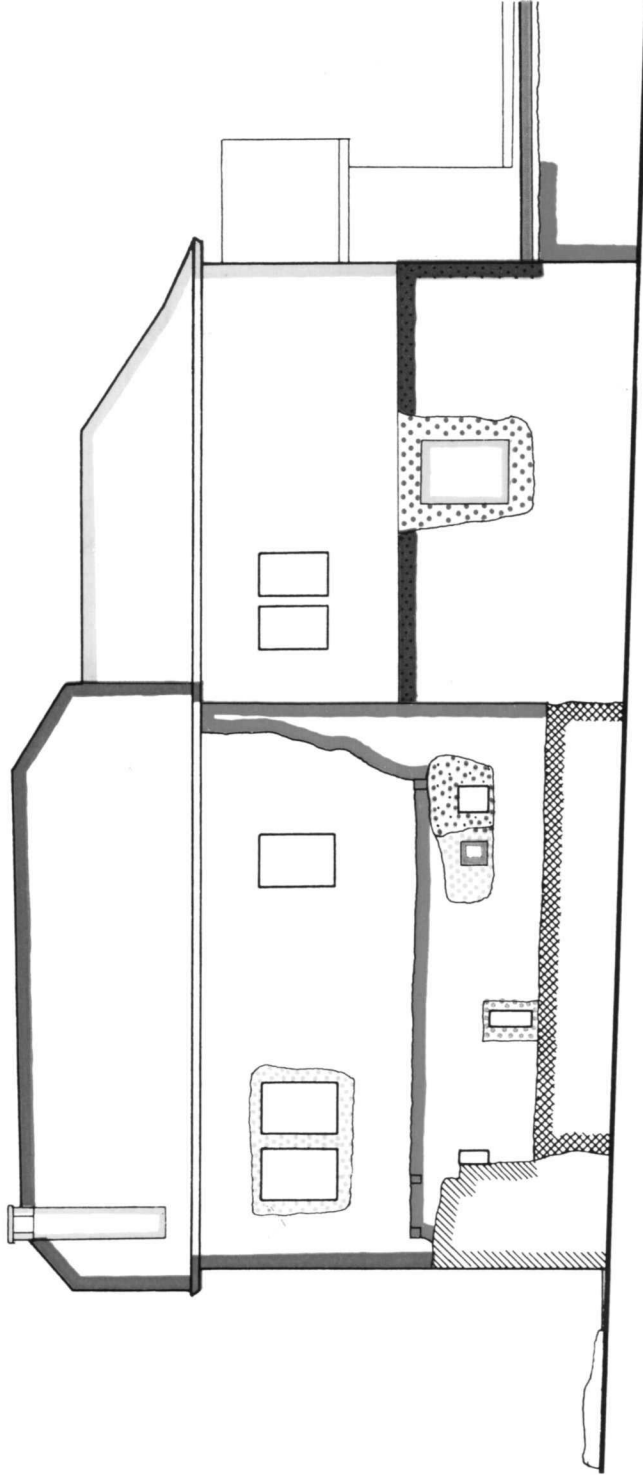


▲ alt. 492 m

0 5 10 m



PLANCHE X: Façade ouest (bât. A et B).

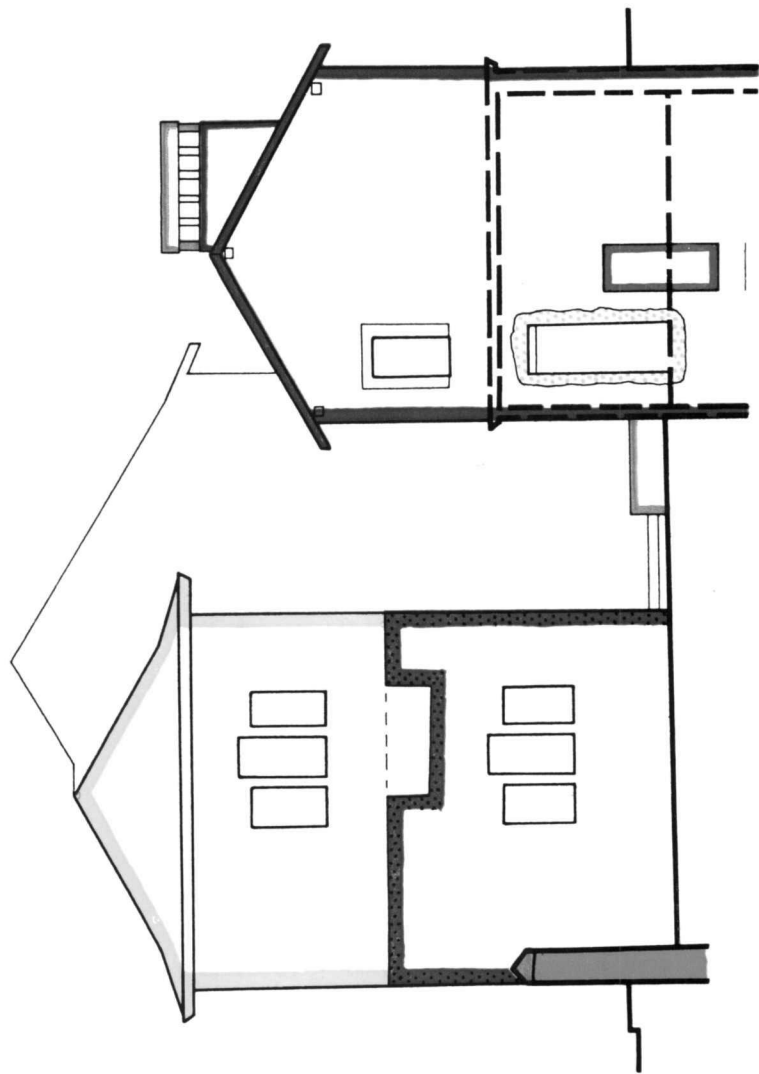


▲ alt. 492 m

0 5 10 m



PLANCHE XI : Façade sud (bât. B et C).



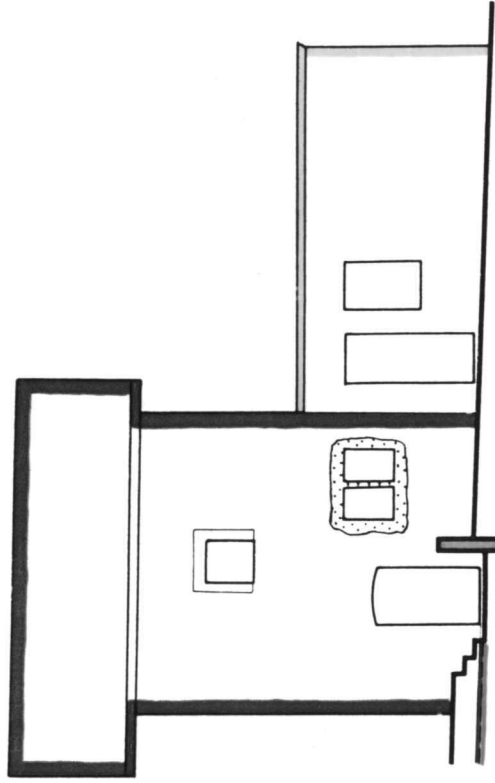
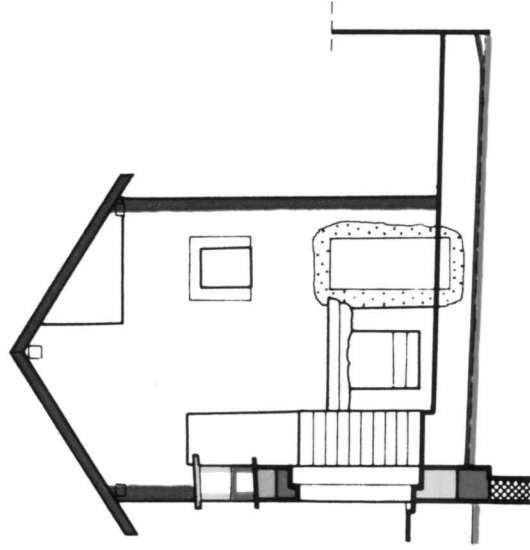
▲ alt. 492 m

0 5 10 m



Façade nord (bât. C).

Façade ouest (bât. C).



alt. 492 m

0 5 10 m



PLANCHE XIII: Façade est (bât. B); profil (bât. A).

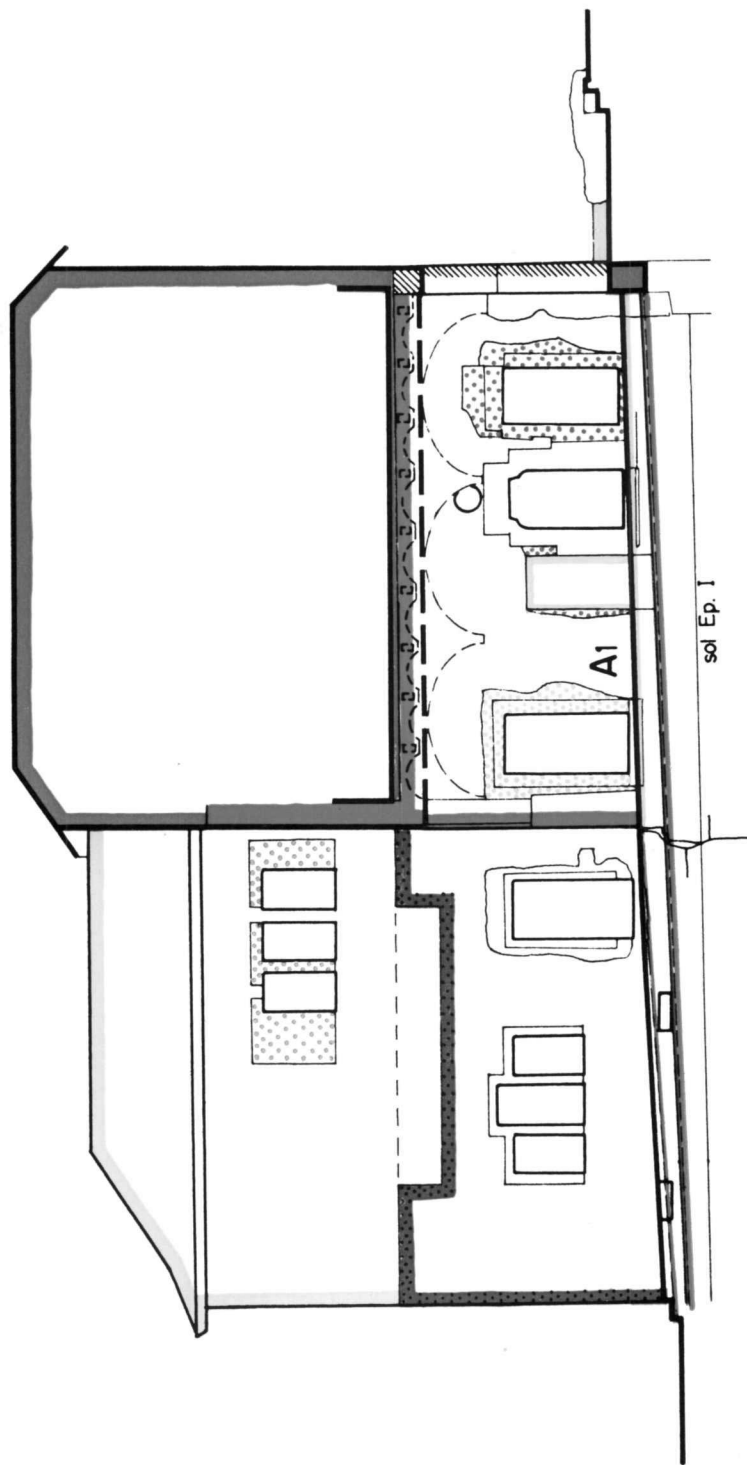


PLANCHE XIV: Profil sud - nord (bât. B et A).

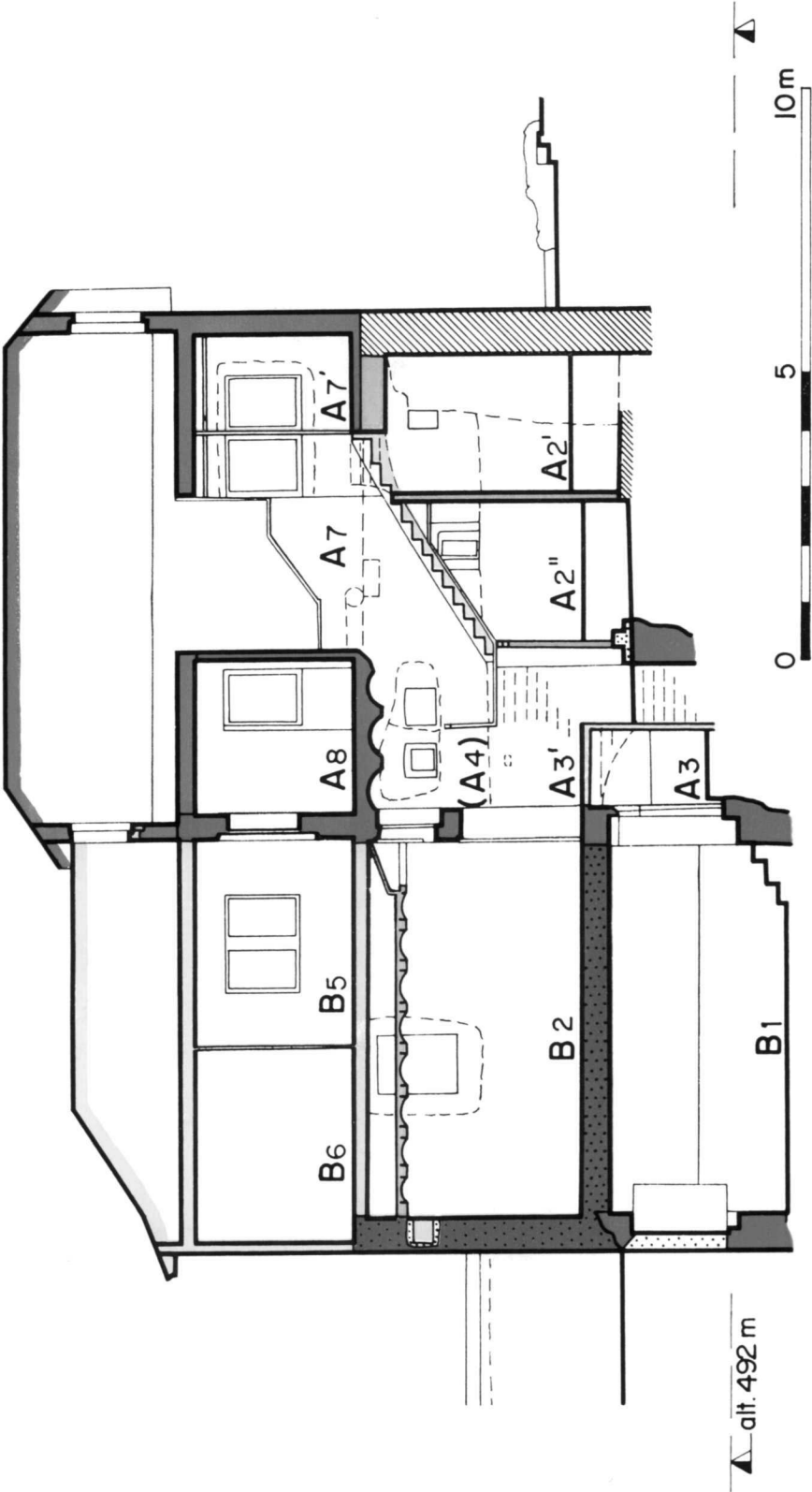
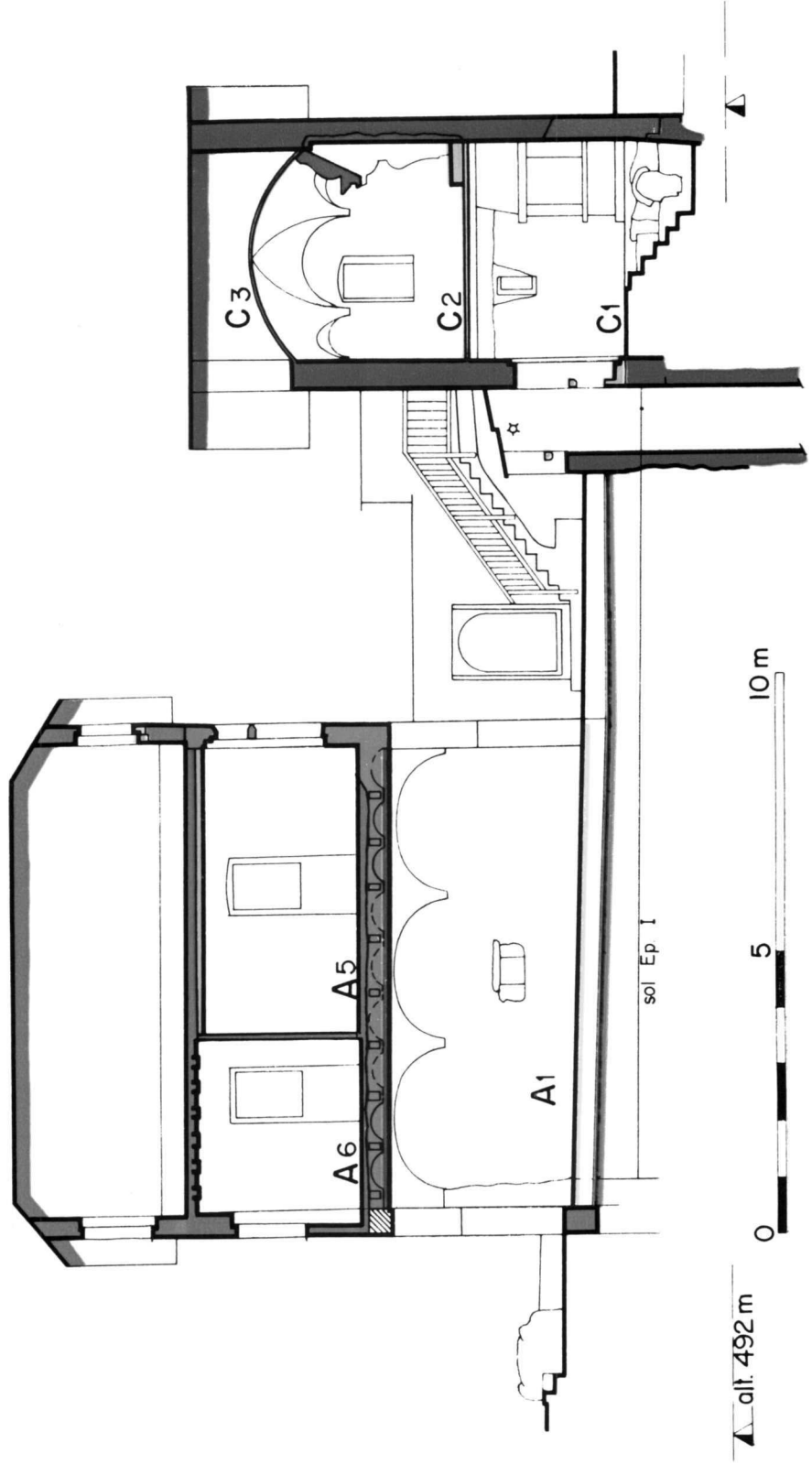
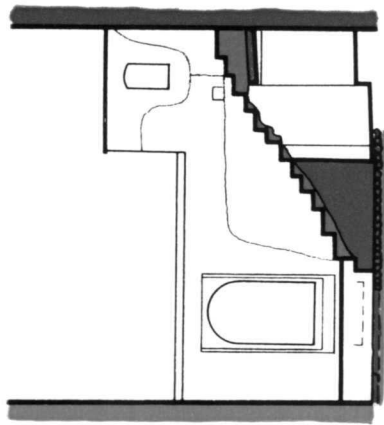


PLANCHE XV : Profil nord - sud (bât. A et C).

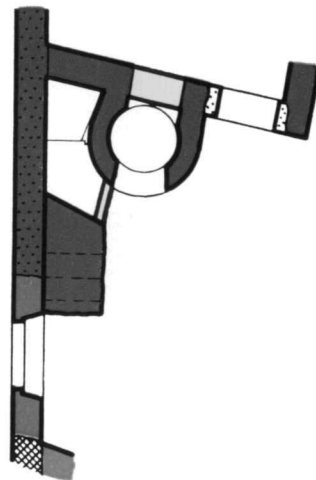




a

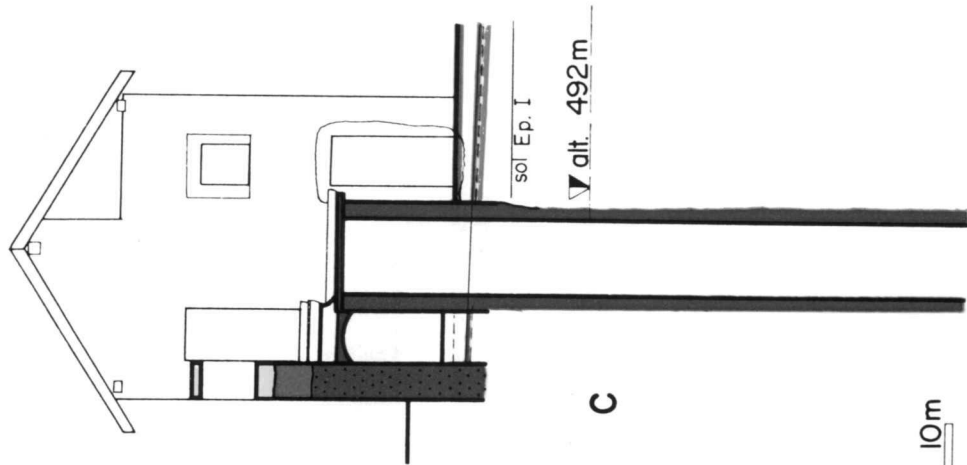
sol Ep. I

▼ alt. 492m



b

PLANCHE XVI:
Région du puits
(état en 1971).

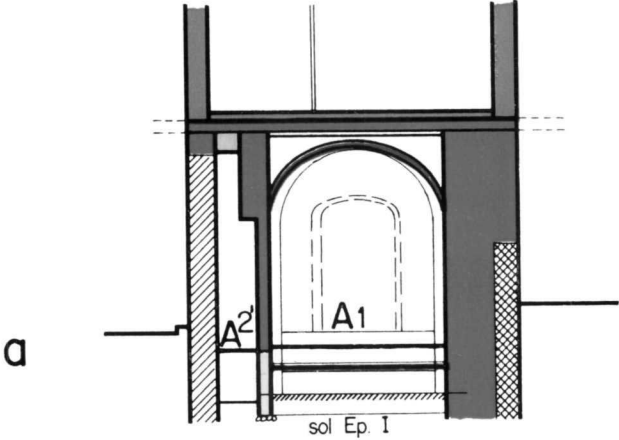


c

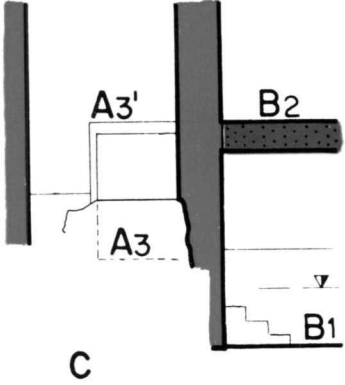
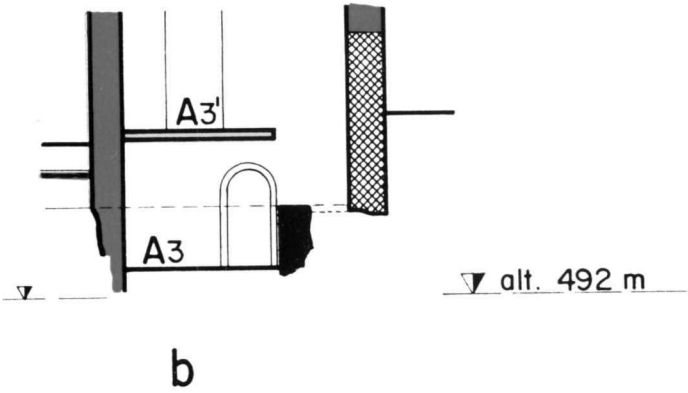
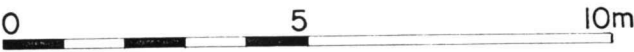
sol Ep. I

▼ alt. 492m





alt. 492 m



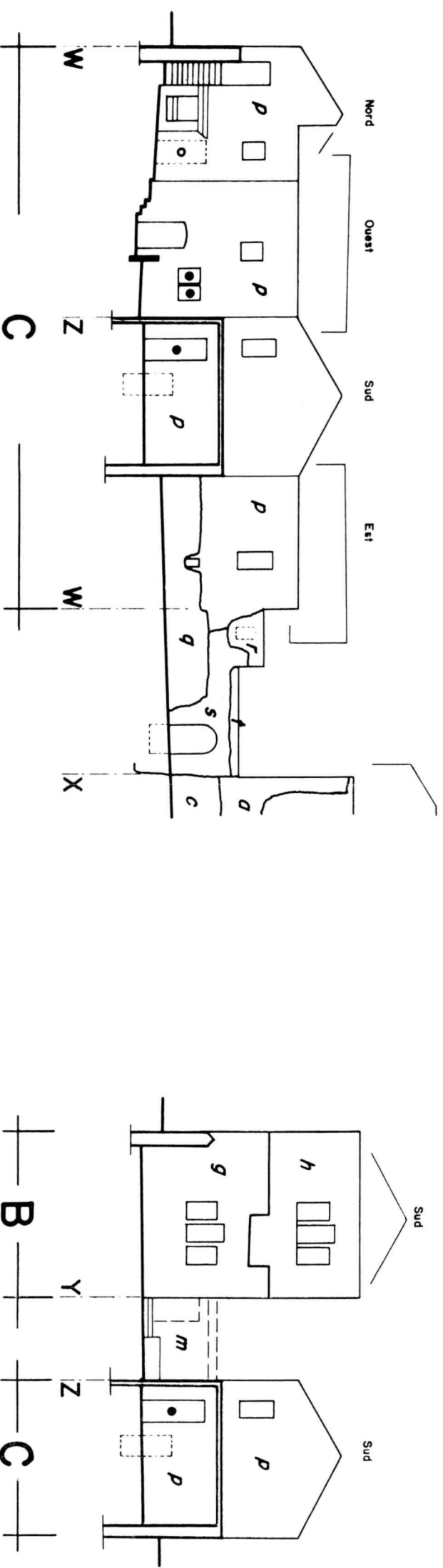
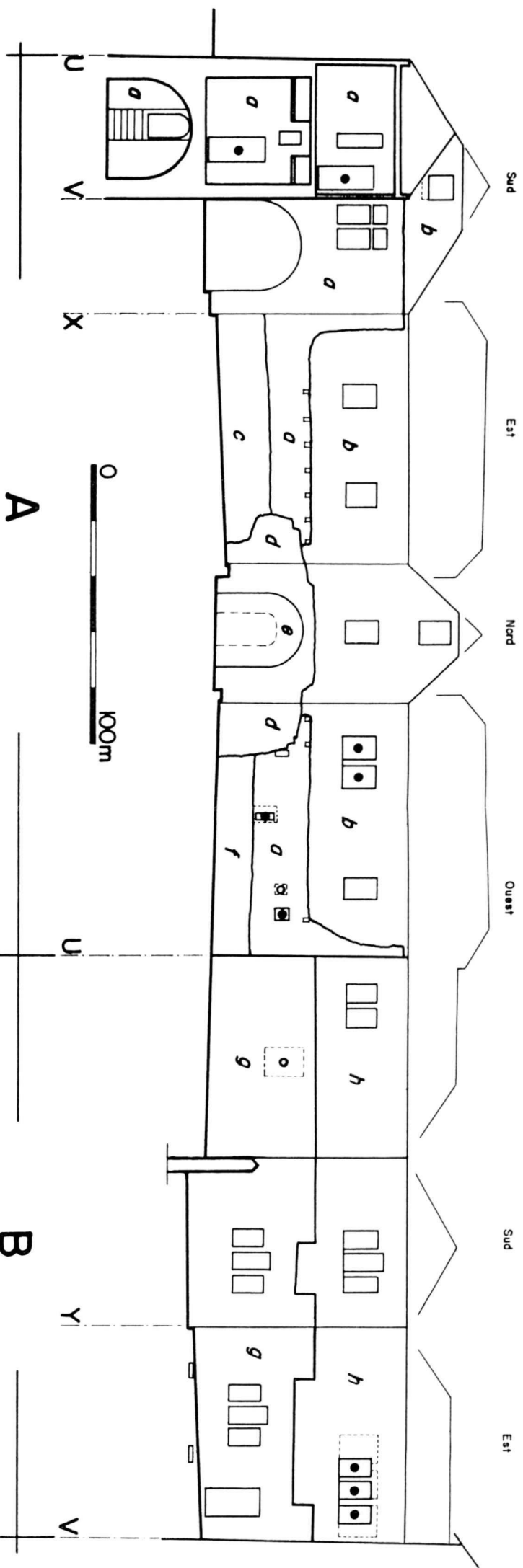


Planche XVIII. — Développement des façades, avec indication des « groupes homogènes de maçonnerie ».

Le toponyme « Croset »

On lit ce toponyme dans les documents séduois depuis le XIII^e siècle. Un revenu du Chapitre de la Cathédrale sur le moulin *dol Croset* est mentionné vers 1250³². En 1273, on cite une parcelle de pré, située *apud lo Croset*³³. En 1406, les chanoines du Grand-Saint-Bernard possèdent un pré *en Croset*, à côté du pré du seigneur d'Anniviers (à l'est) et du chemin menant vers *La Ponty*³⁴. En 1414, dans une liste concernant les bans des prés, on indique *Ly Croset*³⁵. En 1422, Guichard de Rarogne cède au Chapitre de la Cathédrale, en paiement d'une dette, et en se réservant le droit de rachat, divers fonds, dont « un verger (*viridarium*) contenant huit ou neuf fauchées (*falcatas*) » situé *in Croseto*, entre deux chemins publics, dont l'un (au nord) conduit *a la Ponthy* et l'autre (à l'orient), conduit vers le Rhône³⁶. En 1427, on donne à cens une partie du fossé de la ville de Sion, située entre le chemin conduisant à l'hôpital (à l'est) et la meunière publique *dou Croset* et *dou Mayens* (à l'ouest) ; au midi, le fossé touche le chemin conduisant vers *Loz Croset* ; la parcelle est limitée au nord par l'enceinte urbaine³⁷. En 1468, un pré situé *in prato douz Bruyl*, touche au nord le chemin *dou Croset* et à l'ouest le chemin conduisant au Rhône³⁸.

Plusieurs textes de la fin du XV^e et du XVI^e siècle que l'on verra, nous situent le Croset « en dessous de Sion ». Le Dr Schiner mentionne « Les Crosets » au « midi et au couchant de la ville »³⁹. Un plan de 1857, dessiné pour le projet du chemin de fer, place le toponyme *au Creuset*, dans la grande propriété contiguë à la Maison du Diable, au sud et au sud-ouest de celle-ci⁴⁰. Le nom est resté en usage jusqu'à nos jours : la rue des Creusets descend de la place du Midi vers le sud-ouest, traverse l'avenue de la Gare, passe à l'ouest de la Maison du Diable, et après avoir croisé l'avenue de France, conduit vers le Centre professionnel. On doit se contenter de dire que le territoire du Croset s'étendait à l'est jusqu'à celui des Mayennets⁴¹, situé entre la rue des Creusets et l'ancien hôpital Saint-Jean, à la rue de la Dixence ; au nord-ouest et à l'ouest, il touchait aux Condémines (vers la route de Lausanne actuelle) ; au sud-ouest il s'étendait jusque vers le Rhône, au sud des Potences et de la Crête des Maladeires ; au midi, il atteignait le voisinage du Rhône avec « l'Ile du Croset ».

³² GREMAUD, n° 536, p. 438.

³³ GREMAUD, n° 812.

³⁴ AV, ABS, 175/12.

³⁵ GREMAUD, n° 2617, p. 115.

³⁶ GREMAUD, n° 2716.

³⁷ AV, ABS, 83/2. Cette partie des fossés se trouvait à l'emplacement actuel de la place du Midi, de la rue de la Dixence à la rue des Creusets.

³⁸ AV, ABS, 34/184.

³⁹ SCHINER, p. 346.

⁴⁰ AV, DTP, Ch. F. 15, Viabilité 1.

⁴¹ Pour 1427, voir note 37 ; pour 1858 : AV, DTP, Ch. F. 15, Viabilité 2.

La signification du toponyme le met en relation avec un fort talus raviné⁴², peut-être le bord de la zone d'inondation du Rhône, au pied du cône d'alluvions de la Sionne (talus conservé encore sous Pratifori et vers les Condémines).

Le grand verger du Croset

Certains plans relatifs au projet de construction du chemin de fer d'Italie indiquent non seulement la Maison du Diable (1857)⁴³, mais encore le « Pré de Lavallaz Antoine » (1858)⁴⁴, dont elle occupait le sommet. Ce vaste bien-fonds, mesurant environ 4,28 ha, s'étendait (si l'on se réfère à l'occupation actuelle des lieux) depuis le Buffet de la Gare jusqu'aux ateliers métallurgiques du Centre professionnel⁴⁵. L'existence d'un mur de clôture est attestée à l'est et, en partie, au sud. Au nord, nous ne disposons pas d'un plan suffisant. Le chemin de fer traversait la propriété dans sa partie inférieure.

Le plan visuel de Sion, dessiné par Jean-Adrien de Torrenté, vers 1760, montre lui aussi la Maison du Diable au sommet d'un grand pré entièrement entouré de murs, sauf à l'ouest, où l'on voit une haie (qui a peut-être remplacé le mur : cf. angle nord-ouest) ; d'autres parcelles lui succèdent vers le couchant, séparées les unes des autres par des haies. Tous ces terrains peuvent être reportés, par l'intermédiaire des plans du chemin de fer, sur le cadastre actuel. Le morceau oriental, où se trouve la maison, mesure 3,52 ha⁴⁶ : son histoire peut être suivie depuis les dernières années du XV^e siècle.

Le 27 novembre 1490, *Egidius de Prato*, notaire et bourgeois de Sion, vend au notaire *Balthasar Asper*, bourgeois de Sion et demeurant à Brigue, son « verger (*viridarium*) contenant environ douze fauchées de pré (*continens circa duodecim falcatas prati*) situé sous (*subtus*) la ville de Sion, entre deux charrières publiques, dont l'une, à l'orient, conduit vers les prés *dou Bruyl* et l'autre, au nord, conduit *en laz Pra* et à l'île du Croset (*ad insulam croseti*) » ; les autres confins sont des prés appartenant à divers particuliers. On note, à l'ouest, des prés de « l'hôpital de Mont-Joux ». Le prix payé est de 550 livres de mauriçois ; l'acte est reçu par le notaire *Petrus Dominarum*⁴⁷.

Le terrain passa bientôt à Georges Supersaxo. Le 25 février 1491, *Baltasar Asper* reconnaît lui avoir vendu « une propriété ou domaine (*unam possessionem, seu predium*), située dans la baronnie de Sion, contenant environ

⁴² Adolphe GROS, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux de la Savoie*, Belley, 1935, pp. 191-192 ; Henri JACCARD, *Essai de toponymie*, Lausanne, 1906, p. 120. (*Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse Romande*, 2^e série, t. VII.)

⁴³ AV, DTP, Ch. F. 15, Viabilité 1.

⁴⁴ AV, DTP, Ch. F. 15, Parcellaire.

⁴⁵ Voir plan de situation, pl. I. Le pré d'Antoine de Lavallaz était d'un seul tenant ; nous donnons sa mesure d'après le report au plan cadastral actuel, sans compter une enclave de 0,96 ha appartenant à Alexandre de Torrenté.

⁴⁶ Voir plan de situation pl. I et fig. 2 ; photographie dans WOLFF, pl. II, et ci-dessous pl. XX et XXI.

⁴⁷ AV, S II R 4/1/d. L'acte indique en outre que le verger était soumis, en faveur de la mense épiscopale, à un *servitium* annuel de cinq sous à la Noël et au *placitum*.

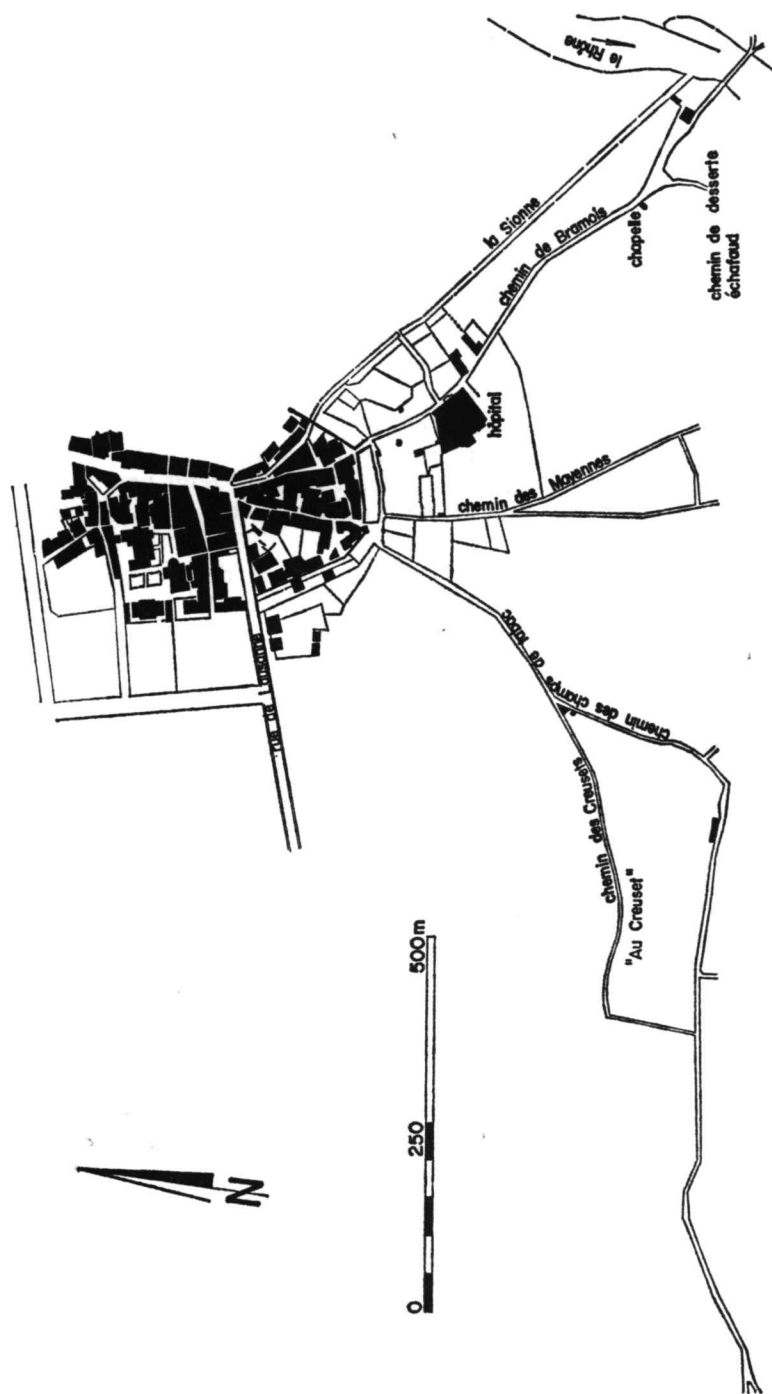


Fig. 1. — La ville de Sion et le verger du Croset vers 1855.

douze fauchées de pré ». Les confins qui permettent de situer l'immeuble ne sont pas indiqués autrement que par renvoi à l'acte d'achat du dit verger, passé par-devant le notaire *Petrus Dominarum*, entre *Egidius de Prato*, vendeur, et *Baltasar Asper*, acheteur. La vente de 1491 nous apprend en outre que le terrain « était autrefois à Peterman et à Hildebrand de Rarogne, seigneurs d'Anniviers ». Le prix de vente est de 450 livres de mauriçois, payées ; l'acte est reçu par le notaire *Mauricius Klemman* ⁴⁸.

Les droits de Georges Supersaxo sur ce verger paraissent avoir été contestés quelques années plus tard, sans que nous sachions par qui, ni pour quelles raisons. Du moins voit-on le juge général du Valais adresser quatre monitoires au curé de Sion, le 17 décembre 1502, le 14 janvier, les 4 et 25 février 1503, l'invitant à citer par-devant lui quiconque aurait des prétentions à faire valoir contre la mise en possession de divers biens en faveur de Georges Supersaxo : parmi ces biens-fonds figurent la maison que Georges habite, avec toutes ses dépendances, en ville de Sion, ainsi qu'« un verger (*viridarium*) situé sous la ville, clos de murs (*murorum ambitu concluso*), situé entre deux charrières publiques, dont l'une, à l'orient, tend vers les prés *dou Bruyl* et l'autre, au nord, conduit *en Laz Praz* et à l'île du Croset, et jouxte ses autres confins » ⁴⁹.

Le 24 juin 1515, Marguerite Lehner, épouse de Georges Supersaxo, reconnaissant avoir reçu 400 florins d'or du Rhin de *Clein Hans Hasen* de Lucerne, tuteur des enfants de feu *Aerni Moser*, s'engage à lui verser une rente annuelle et perpétuelle de 20 florins d'or du Rhin, qu'elle assigne sur ses douze fauchées au-dessous de Sion et un verger tout entouré de murs (*uff, von und ab minen zwölff mannmad matten zuöünder Sitten, und ein boumgartt gantz umbmuret. Ist min gantz fry lidig eigen* ⁵⁰).

De nombreux actes ultérieurs, relatifs à ce verger, attestent l'impression que faisaient ses grandes dimensions et sa clôture de murs : ainsi, en 1533, un morceau de pré avec une treille (*cum berculis*) et située « en Croset, dans le grand verger muré qui fut autrefois à Georges Supersaxo ».

Les actes de 1490 à 1515, indiqués ci-dessus, se rapportent tous à un seul et même terrain.

La vente de 1491 renvoie expressément à celle de 1490 pour tout ce qui concerne la détermination des confins et indique, comme elle, une surface

⁴⁸ AV, S II, R 4/1/e. Le renvoi au sujet des confins concerne évidemment l'acte du 27 novembre 1490 présenté ci-dessus. Nous ne savons pas si l'ancienne appartenance du fonds aux frères Hildebrand et Petermand de Rarogne, seigneurs d'Anniviers, pourrait présenter un rapport avec le verger (*viridarium*) de leur père Guichard, mentionné en 1422 (voir ci-dessus, p. 113, n. 36). La différence de prix entre les actes de 1490 et de 1491 s'explique par le fait que Supersaxo et *Asper* entretenaient des relations d'affaires : l'arrangement final passé entre eux le 31 octobre 1492 au sujet du paiement effectué par Georges *ad causam et occasione emptionis certi viridarii siti sub civitate Sedunensi, loco dicto in Croseto, prout et quemadmodum de eadem emptione in publico instrumento per me notarium infrascriptum / Mauricius Klemman / plenius continetur*. (AV, S I, Pg 259.)

⁴⁹ AV, de L., Pp 41, monitoires des 17 décembre 1502, 14 janvier 1503, 4 février 1503 et 25 février 1503.

⁵⁰ AV, S I, Pp 1/1/40. Quatre garants sont désignés, *Barthélemy Wolff, Anton Wissen, Christoffel Tschannott* et *Niklaus Fidgenner*. Marguerite se réserve le droit de rachat.

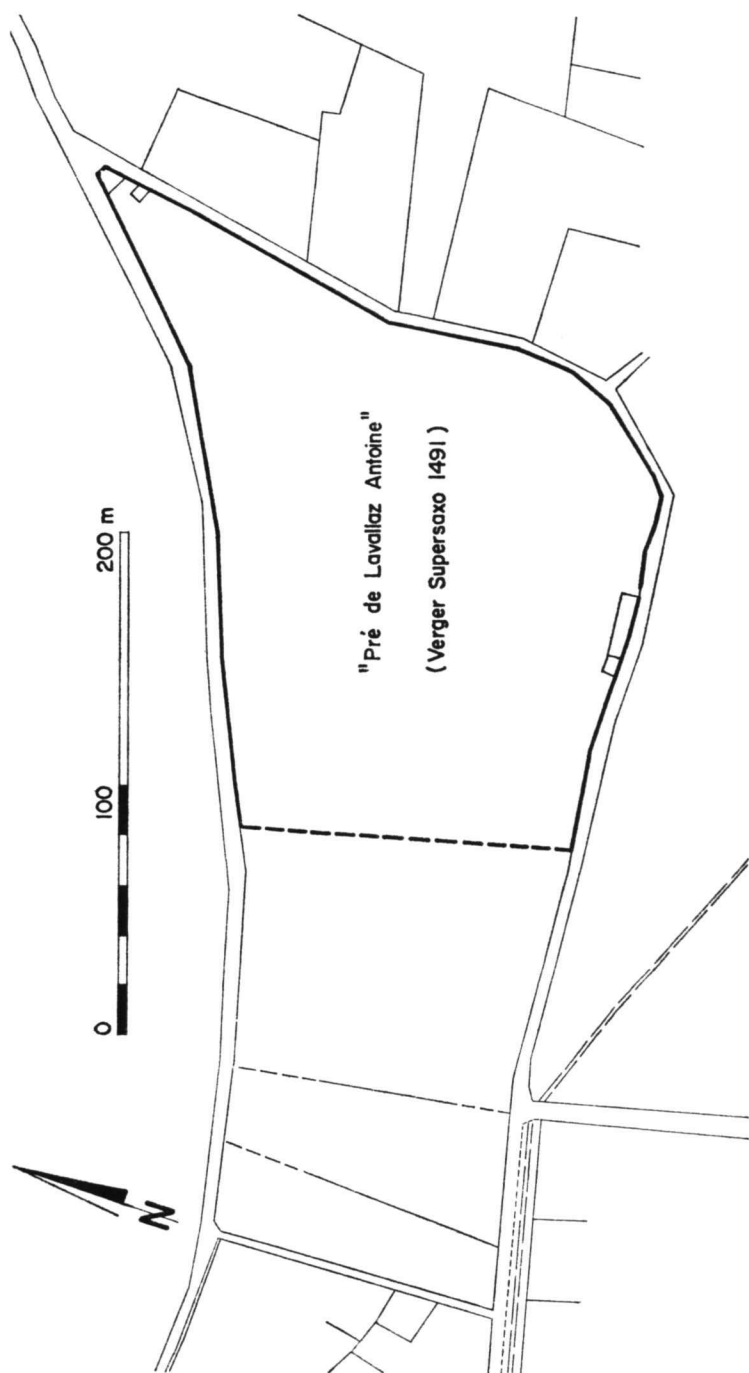


Fig. 2. — Le verger du Croset vers 1760.

d'environ 12 fauchées. La différence de prix entre les deux ventes ne contredit pas à l'identité du bien-fonds ⁵¹.

Les quatre monitoires de 1502-1503 utilisent pour la détermination du verger les mêmes confins principaux que la vente de 1490. Il s'agit donc toujours du même terrain, malgré les difficultés (anciennes ou nouvelles) à résoudre pour l'entrée en possession.

L'acte de 1515 mentionne, comme en 1502-1503, un bien-fonds complètement entouré de murs ; il y est question de douze fauchées, comme dans les ventes de 1490 et 1491, et de la situation « sous la ville de Sion », comme dans les documents de 1490 et de 1502-1503. L'acte présente toutefois deux difficultés : il distingue les douze fauchées et le verger muré et il indique Marguerite Lehner comme propriétaire. La première, compte tenu du vocabulaire généralement utilisé dans nos documents, n'est qu'apparente ⁵². Quant à la seconde, Supersaxo aurait-il momentanément cédé le verger à sa femme ⁵³ ? En tout état de cause, nous retrouvons le premier septembre 1543 mention de la rente due aux héritiers d'Aerni Moser, assignée sur le grand verger muré qui fut autrefois à Georges Supersaxo ⁵⁴.

⁵¹ Voir ci-dessus, note 47.

⁵² Un *viridarium* est un pré planté d'arbres. C'est pourquoi la vente de 1490 peut mentionner un *viridarium continens circa duodecim falcatas prati*. Le 18 février 1548, il est dit du verger du Croset : *Quodquidem pratum viridarii circumdatur et clauditur undique muro lapideo* (AV, S I, Pg 448). Dans le même esprit, on écrit, le 8 octobre 1533, à propos de ce verger, */.../ vendiderunt /.../ unam peciam prati viridarii sitam in viridario murato quod alias fuit Georgio Supersaxo* (AV, de L, Pg 193). Voir dans le même sens, le 21 juillet 1537 (AV, S II, Pp 218), le 4 mars 1542 (AV, S II, Pp 251), le 1^{er} juillet 1543 (AV, S I, Pg 426), le 1^{er} septembre 1543 (AV, S II, Pp 252, fol. 4). Dans ces conditions, le texte de 1515 nous semble concerner un seul bien-fonds, en considérant d'abord sa surface, et ensuite sa qualité de lieu planté d'arbres et entouré de murs.

⁵³ En 1513 déjà, Marguerite Lehner avait vendu à Barthélemy Wolff, pour 130 livres, une parcelle de trois fauchées, située dans le verger (*Abschiede* III, p. 170, w). Après le séquestre du verger, cette parcelle fut revendiquée par Georges Supersaxo junior au nom des enfants que lui avait donnés sa femme Anne, fille de Barthélemy Wolff : AV, S II, Pp 246, le 29 février 1542 ; voir aussi le sixième article de 1543, AV, S II, Pp 252. (Au sujet de ces articles, voir note 54.)

⁵⁴ Au cours d'un procès entre les dizains de Loèche et de Sierre, ainsi que quelques communes rurales de celui de Sion, acteurs, et Georges Supersaxo, rée, les premiers présentent (séance du 1^{er} septembre 1543, AV, S II, Pp 252, fol. 2 à fol. 5) huit articles résumant leur position. Certaines parties de ce document revêtent une grande importance pour l'histoire non seulement du verger, mais de la maison du Croset. Le premier article rappelle la transaction conclue en 1529 (le 9 février : texte AV, ABS, 106/33 : publié dans *Abschiede*, II, pp. 329-338) entre les procureurs des Sept Dizains et la famille de Georges Supersaxo, aux termes de laquelle les Dizains devaient recevoir 12 800 écus d'or. Le deuxième article rappelle la taxation des biens laissés par feu Georges Supersaxo (mort en 1529), faite sur ordre du grand bailli, à l'instance des dizains, créanciers : *Virtute eius commissionis ipsis attributa per Dominum Ballivum tunc existentem, probi viri ad hoc deputati ex civibus Sedunensibus bona existentia infra barrieriam civitatis Sedunensis taxaverunt*. Le troisième article précise, en ce qui concerne le verger du Croset : *inter cetera, ipsi probi viri taxatores, ad requestam procuratorum septem desenorum, virtute commissionis ipsis attributa, taxaverunt unam peciam virgulti, siti in territorio Sedunensi loco dicto in Croseto, clausam muris, cum edificiiis infra sitis, ad summam bis mille /.../[trou].../ florenorum renensium*. Le quatrième article rappelle l'opposition faite alors par les quatre garants de la rente du 24 juin 1515 (ci-dessus, note 49) : *se opposuerunt contra eandem taxam viri probi Bartholomeus Lupi* (Wolff en 1515),

L'identité de la parcelle dans les documents de 1490 à 1515 étant démontrée, il reste à résoudre le problème de la situation topographique. Le toponyme « Croset » et l'indication souvent répétée « en dessous de la ville de Sion » constituent une indication de base. On peut essayer de préciser, en recourant à la mention des deux chemins qui servent de limite à l'est et au nord.

Nous n'avons pas pu situer *La Praz*. Quant à « l'île du Croset », c'est évidemment un lieu entouré par les bras du Rhône, du moins à l'époque des hautes eaux : une telle situation est possible près du fleuve, tout le long du territoire du Croset.

Les prés *du Bruyl* sont mentionnés plusieurs fois dans les documents que nous avons consultés. En 1367, un morceau de terre *in prato dou Bruet* touche au nord le « fossé de la commune » ; l'orientation des autres confins, dont le Rhône et le chemin conduisant vers *La Piriz*, n'est pas précisée⁵⁵. La localisation exacte est impossible ; toutefois, le « fossé de la commune » pourrait être celui qui, en 1760 et plus tard encore, se trouve au bas du cône de la Sionne, au bord de la plaine où le Rhône pouvait divaguer. Le secteur de plaine, situé du sud-ouest au sud-est de la Maison du Diable, se prêterait à cette détermination. Le terrain mentionné comme touchant au Rhône et à la partie de plaine située au sud-sud-est de la Maison du Diable convient.

En 1468, un pré *in prato douz Bruyl* est limité au nord par le chemin descendant au Croset, à l'ouest par celui qui conduit au Rhône, à l'est et en haut par celui qui mène à la propriété des hoirs de *Michel Zerzuben*, laquelle sert de limite au sud⁵⁶. La situation qui paraît convenir le mieux pourrait être au sud du terrain désigné en 1858 comme pré d'Antoine de Lavallaz, de préférence près de l'angle sud-est. Les prés *douz Bruyl* se trouvaient donc probablement entre le Croset et les Mayennets, sur la partie inférieure du cône de la Sionne et dans la plaine, jusqu'au Rhône.

Si la destination des deux chemins ne permet pas de résoudre commodément le problème, leur situation par rapport au verger semble plus significative. En effet, si l'on examine les anciens chemins de la campagne en dessous de la ville, tels qu'ils existaient encore vers 1760 et en 1857-1858, on voit que la propriété située « entre deux chemins », l'un au nord, l'autre à l'est, ne peut être que le verger contigu à la Maison du Diable. La détermination convient d'autant mieux que le chemin mentionné à l'est conduit bien dans la région où nous pensons pouvoir situer les prés *douz Bruyl*.

Anthonius Albi (Wissen en 1515), *Nicolaus Figiner* (Fidgenner en 1515), *Nicolaus Kalbermatter*, *decessorio nomine Cristoffori Tschanot* (Tschanott, 1515) qui proposuerunt quod illud *viridarium erat ipsis datum et remissum in pignus et nomine pignoris, pro summa quattuorcentum florenorum renensium, in quibus uxor quondam prefati Georgii tenebatur certis heredibus / eleinariis* [?] / et ipsi pro eadem *Margareta se constituerunt fideijussores et ab ipsis de Alemania molestati erunt et sunt ; quare petierunt ipsis tanquam fideijussoribus relaxari dictum viridarium* : le même article rappelle ensuite que les quatre garants ont obtenu l'attribution d'un cinquième du verger. Le solde a été partagé par moitié entre les

⁵⁵ AV, ABS, 33/117.

⁵⁶ AV, ABS, 34/184.

Enfin, la continuité de la succession des propriétaires, depuis Georges Supersaxo jusqu'aux de Lavallaz du XIX^e siècle, confirme cette identification. En outre, la surface de la parcelle orientale des de Lavallaz au XIX^e siècle (3,52 ha) correspond à celle du verger vendu en 1490 et en 1491 et hypothéqué en 1515. On peut, en effet, au sujet de la donnée « environ douze fauchées », fixer un ordre de grandeur. A Sion, en 1834 encore, une fauchée contenait huit cents toises⁵⁷. La surface moyenne de la toise peut être estimée, en se servant des listes de terrains achetés pour la construction du chemin de fer (1856) ; celles-ci donnent, pour chacune des parcelles achetées, la surface en toises et en ares. Sur la base des indications concernant quarante-huit parcelles⁵⁸, on peut calculer⁵⁹ qu'une toise égale en moyenne : 0,0379 are⁶⁰. Selon cette valeur moyenne, la fauchée de 800 toises mesurait 30,32 ares. La surface totale de douze fauchées représente donc 3,6384 ha, à savoir 0,1124 ha de moins que le terrain du XVIII^e et du XIX^e siècle. La surface du clos, calculée par report, sur le cadastre moderne, correspond à 11,64 fauchées. C'est encore un signe de continuité et d'identité entre le terrain mesurant en 1490 environ douze fauchées et celui du XIX^e siècle, reporté sur nos plans.

La construction de la maison et son premier propriétaire

La Maison du Diable, indiquée par les plans du chemin de fer, avec l'inscription de son nom à sa place actuelle, au sommet du grand pré d'Antoine de Lavallaz⁶¹, est clairement attestée au même emplacement par un acte de 1597. A cette date, François Groely vend à Ursule Mayenchet⁶², troisième épouse de Jean Supersaxo, la part qu'il avait de sa mère Isabelle dans tout le verger clos ayant appartenu à Georges Supersaxo, son arrière-grand-père.

A quelle époque la construction remontait-elle ? Les tractations qui concernent tout le verger jusqu'en 1515 ne font aucune allusion à une maison ; ce silence des actes portant achat ou hypothèque (vente 1490-1491, cf. 1492, procédure de mise en possession 1502-1503, assignation d'une rente perpétuelle 1515) indique très vraisemblablement qu'une telle construction n'existait

⁵⁷ AV, de L, Pp 965. Rachat par Antoine Dufay de Lavallaz, à la ville de Sion, du droit de pacage sur un terrain situé dans la région des Creusets : le prix est estimé à trente francs la fauchée de huit cents toises.

⁵⁸ AV, DTP, Ch. F. 15, tableaux 1 et 2.

⁵⁹ Nous n'avons pris en considération pour le calcul que les articles au sujet desquels les deux listes concordent.

⁶⁰ On trouve une moyenne de 0,038 ares pour une *toise de roi* en fondant le calcul sur le *Tableau des diverses contenances des Biens Bourgeoisiaux dans la plaine de Sion*, établi vers 1857-1858, conservé en annexe du *Plan cadastral de la partie de la plaine de Sion qui est la propriété de la Bourgeoisie*, levé par Venetz en 1857-1858. (AV, ABS, 99/39.)

⁶¹ Voir ci-dessus, pp. 113 et 114.

⁶² *vendidit /.../ omnem et totalem ratam partem /.../ nimirum in toto incluso viridario /.../, tam in prato dicti viridarii, quae rata producit circa duas falcatas minus uno quarto falcatae, quam etiam in domo et plateis constructa et sitis in circuitu et summitate iam dicti viridarii* (AV, S I, Pg 527).

pas : dans le cas contraire, sa valeur jouant un rôle dans l'estimation de l'immeuble aurait fait l'objet d'une mention explicite ; si l'on avait entendu l'excepter de l'hypothèque de 1515, on l'aurait fait clairement. Quoiqu'il en soit de la fragilité d'un argument *e silentio*, nous estimons que la construction du bâtiment est postérieure au 24 juin 1515. En revanche, les articles du premier septembre 1543⁶³ font allusion à une taxation des biens de feu Georges Supersaxo, qui eut lieu après le *concordium* (9 février 1529) passé entre les Sept Dizains et la famille de Georges. Selon les procès-verbaux de la Diète valaisanne, cette opération a eu lieu avant le 12 août 1530⁶⁴. L'estimation des taxateurs, dont nous n'avons pas retrouvé le texte, portait évidemment sur les biens tels que Georges les avait laissés à sa mort (mars 1529).

Le troisième article porte que les taxateurs avaient estimé à 2000 florins du Rhin (ou davantage⁶⁵) un verger clos de murs, au Croset, avec les édifices qui s'y trouvaient (*cum edificiiis infra sitis*). Donc certaines constructions existaient dans le verger à la mort de Georges Supersaxo. Les biens taxés ayant été saisis par les créanciers qui en disposèrent à leur gré, et la famille Supersaxo ayant tenté de reconstituer peu à peu le domaine paternel, plusieurs documents viennent compléter notre information.

Le 8 septembre 1533, Nicolin Kalbermatter et Peter Scuolers vendent à Nicolas Kalbermatter, pour le prix de 17 livres de mauriçois, « un morceau de verger, au Croset, avec leur quote-part des édifices existant dans le dit verger » (*cum rata edificiorum in eodem viridario contentorum*). L'acte précise que les vendeurs avaient reçu ces biens des procureurs du Dizain de Loèche, en paiement d'une dette⁶⁶.

Le 9 juin 1535, *Anthonium Megensthen de Ponte*, notaire et chancelier de Sion, bourgeois de cette ville, et *Nicolas Gressilten*, cordonnier, vendent à Georges Supersaxo junior, pour 112 livres de mauriçois, tous leurs droits « dans le verger et la petite maison construite dessus (*cum domuncula desuper constructa*), situés sous la ville de Sion et qui furent à Georges Supersaxo, père de l'acheteur ». L'acte indique que les droits d'*Antoine Megensthen* lui

⁶³ Voir ci-dessus, note 54.

⁶⁴ *Abschiede*, III, p. 12, j.

⁶⁵ Le texte du troisième article (voir ci-dessus, note 54) a été localement détruit par un rongeur. La lacune existant de ce fait permet de placer environ dix lettres, suivies par un *m* final conservé. On pourrait penser à *duo*, *tres* ou *sex centum* (dans un latin peu classique que l'on retrouve au premier article : *summam duodecim milium et octo centum scutorum auri*). Mais nous estimons préférable de proposer *bonorum* (expression usuelle : *ein guoter rünschen guldin* ; *Abschiede*, III, p. 9, j), mot qui ne changerait rien au nombre de deux mille florins. En effet, le quatrième article indique que l'on attribua aux garants de la rente de 1515 (voir ci-dessus, note 49) un cinquième du verger, comme garantie d'une somme de quatre cents florins du Rhin : dans ces conditions, la valeur totale du verger est de deux mille florins du Rhin. Vendu 550 livres de mauriçois en 1490, le verger semble taxé très haut en 1530. Il faudrait toute une enquête d'histoire économique pour déterminer avec certitude l'ampleur réelle de cette différence de prix et savoir dans quelle mesure la construction des nouveaux murs de clôture, celle de la maison et une éventuelle amélioration du verger contribuent avec la dévaluation des monnaies à l'expliquer.

⁶⁶ AV, de L, Pg 193.

venaient d'une vente faite en sa faveur par Christian, fils de feu Pierre Eyers, aubergiste à Naters ⁶⁷.

Par onze ventes qui se succèdent du 16 mars 1547 au 18 février 1548, divers particuliers sédunois cèdent à Nicolas Kalbermatten, agissant au nom des hoirs de Georges Supersaxo, pour des prix dont le total atteint 445 livres et 10 écus d'or au soleil, tous leurs droits « sur la maison et le grand verger clos de murs qui lui est contigu, situés au territoire de Sion, au lieu-dit au Croset ». L'origine des droits des vendeurs n'est pas spécifiée ⁶⁸.

Toutefois, la comparaison de leurs noms avec ceux des plaignants figurant dans un procès de 1545 ⁶⁹ permet de conclure qu'un certain nombre d'entre eux au moins avaient reçu du Dizain de Loèche une parcelle de pré en paiement de dettes. Le vocabulaire des documents que nous venons de citer pose le problème de la nature des bâtiments auxquels ils font allusion. Des *edifficia* existant à la mort de Georges Supersaxo sont taxés en 1529-1530 et sont de nouveau mentionnés en 1533 ; on parle en 1535 d'une *domuncula* et en 1547-1548, d'une *domus*. Ces différences de langage doivent-elles nous faire conclure à une évolution architecturale ?

Les *edifficia* 1529-1530 et 1533 sont-ils une maison ou simplement des ruraux ? Divers textes sédunois de la même époque utilisent ce terme pour désigner des bâtiments d'importance très secondaire ⁷⁰. Le verger muré du Croset aurait-il renfermé, du vivant de Georges Supersaxo, une sorte de ferme ?

La *domuncula* de 1535 est identique aux *edifficia* des textes antérieurs. En effet, non seulement l'acte précise que cette maisonnette, comme le verger, avait appartenu à Georges Supersaxo, mais encore les droits des vendeurs découlent du séquestre de l'immeuble. D'ailleurs, les problèmes juridiques posés par la saisie du Croset et par les disputes entre la famille Supersaxo et les créanciers, ainsi que la situation financière de Georges junior, rendraient impossible, en 1533 et 1535, la transformation des *edifficia* en *domuncula*. On a donc affaire à un changement de vocabulaire et non d'architecture.

La *domus* des actes de 1547-1548 ne semble pas être une nouvelle construction. Une reconstruction du bâtiment de 1535 à 1547 est invraisemblable, en raison de motifs semblables à ceux évoqués pour la période 1533-1535. Les vendeurs (au moins plusieurs d'entre eux, ce qui suffit à la démonstration) tenaient leurs droits du Dizain de Loèche ; la maison fait donc partie des biens de Georges senior, séquestrés au bénéfice des créanciers. Par conséquent, cette *domus*, la *domuncula* et les *edifficia* ne sont qu'une seule et même chose.

On en conclura que la maison du Croset, ou du moins son noyau gothique primitif, a été construite après juin 1515 et avant la mi-janvier 1529, où Georges quitta définitivement le pays ⁷¹.

⁶⁷ AV, S I, Pg 404.

⁶⁸ AV, S I, Pg 437 à 446 et 448.

⁶⁹ AV, de L, Pp 169.

⁷⁰ AV, de L, Pg 191.

⁷¹ *Abschiede*, II, p. 318, n. 1.

Le laps de temps assez considérable qui s'étend entre le *terminus post quem* et le *terminus ante quem* peut être morcelé en périodes favorables ou défavorables à la construction de la maison. Georges Supersaxo, souvent absent du Valais, résida à Sion, de décembre 1516 au 12 novembre 1519, et de juin 1520 à mi-janvier 1529⁷². La maison a donc pu être bâtie en 1517-1518, ou encore de l'été 1520 à l'automne 1528.

Au sujet de l'évolution ultérieure de l'édifice, les dossiers d'archives et les travaux de nos prédécesseurs ne nous fournissent que peu de renseignements.

Du Grosriez a encore vu « un écriteau en bois, placé à l'intérieur au-dessus de l'entrée », commémorant un chantier de réparations, exécuté en 1840 pour le compte d'Antoine du Fay de Lavallaz⁷³. L'inscription était la suivante⁷⁴ :

WGW⁷⁵

HAS AEDES PROEDII CROSETTI⁷⁶ OLIM POTENT[*i* ou *issimo* ?]⁷⁷
VIRO G. SUPERSAXO SPECTANT[*es*]⁷⁸ POSSESSOR HODIERANUS⁷⁹
ANTONIUS DU FAY DE LAVALLAZ C[*onsiliarius*] S[*edunensis*]⁸⁰
REPARAVIT

ANNO DOMINI M D C C C X L

⁷² BÜCHI-DONNET, p. 188 (7 décembre 1516) ; p. 227 (12 novembre 1519) ; *Abschiede* II, p. 29 (27 juin 1520, à Sion) ; p. 280 (début 1529).

⁷³ *AHS*, 1905, p. 130.

⁷⁴ Le texte publié par du Grosriez (*ibidem*) présente des lacunes. Nous donnons un texte complété, établi sur la base d'un feuillet (195 mm sur 153) portant des notes manifestement prises sur place par Fernand du Grosriez (cité Notes), et d'un projet manuscrit de l'article paru dans *AHS*, 1905 (18 pages numérotées, cité Projet) ; les mots de lecture incertaine que du Grosriez n'a pas osé faire imprimer, figurent, au crayon, sur ce dernier document. Cette note et ce projet se trouvent dans AV, du Grosriez.

⁷⁵ Abréviation usuelle de la devise des Supersaxo : « Was Gott will ».

⁷⁶ Nous préférons cette lecture (qui se trouve dans les Notes) à la lecture *Crozetti* (qui se trouve dans le Projet et dans *AHS*, 1905). Sur le toponyme *Crosetum*, voir ci-dessus, pp. 113-114.

⁷⁷ On lit dans les Notes *poteart*, corrigé en *potenti* ; le Projet donne *poteait*. Les quatre premières lettres sont suffisamment attestées ; pour la suite du mot, la confusion entre N et A I est facile ; ensuite, la lettre T est bien attestée. L'écriteau portait vraisemblablement POTENT., abréviation de *potenti* ou de *potentissimo*.

⁷⁸ Notes : *spectavit*, corrigé en *spectantis*. Projet : *spectavit*. Les six premières lettres paraissent sûres ; une confusion entre N et VI est parfaitement plausible ; la lettre T devait être bien lisible. Il est probable que l'écriteau portait SPECTANT., abrégé pour *spectantes* (accordé avec *aedes*).

⁷⁹ A lire *hodiernus*. La graphie *hodieranus*, qui peut s'expliquer par une erreur de l'artisan qui a exécuté l'écriteau, ou par une erreur de du Grosriez, figure dans les Notes, dans le Projet et dans *AHS*, 1905.

⁸⁰ Les Notes et le Projet portent : G S. Placées où elles le sont, ces lettres ne peuvent être que l'abréviation d'un titre. L'initiale G ne paraissant correspondre à aucun des titres d'Antoine du Fay de Lavallaz, nous proposons de lire C. Un portrait, peint par Ritz en 1837, porte au dos le nom de ce personnage, accompagné de ses titres, dont : *Conciliarius* et *Magnus castellanus* de la ville et du Dizain de Sion. (Renseignement aimablement communiqué par M. Jean-Marc Biner.)

Il est intéressant de constater que la famille du Fay de Lavallaz avait conservé le souvenir de l'ancienne appartenance de la maison à Georges Supersaxo.

Un siècle plus tard, la Maison du Diable était l'objet de nouvelles réparations, pour le compte d'Henri du Fay de Lavallaz. Les documents du projet établi par l'architecte Alphonse de Kalbermatten sont datés de juin et juillet 1939 (lignes générales), de novembre 1939 (Détails d'exécution pour le bâtiment B) et d'avril 1940 (Aménagement extérieur devant l'entrée nord)⁸¹. Le chantier fut terminé en 1940 et commémoré par une inscription peinte dans l'allée A 1⁸² :

En l'an de grâce 1940
Henri du Fay de Lavallaz
A restauré cette demeure
Son épouse l'a embellie : Anne Voisin
Georges Supersaxo l'a construite vers 1515 pour ses aïes
Jean Supersaxo l'a agrandie en 1609 pour les ambassadeurs
Antoine du Fay de Lavallaz la répara en 1840
Que Dieu la protège
W. G. W.

Comme on le verra, ce raccourci de l'histoire de la Maison du Diable correspond d'assez près aux résultats de l'enquête que nous avons menée à l'occasion du récent chantier (1972-1973).

CHRONOLOGIE RELATIVE DES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE L'ÉDIFICE

L'étude historique permet de fixer, avec un flottement de quelques années, la date à laquelle commence l'existence de la Maison du Diable. Elle ne nous apporte que très peu de renseignements sur l'évolution ultérieure du bâtiment. Seule l'enquête archéologique est en mesure de déterminer les transformations et agrandissements subis par l'édifice et d'établir leur succession dans le temps. Celle-ci doit être d'abord l'objet d'une étude en chronologie relative ; ensuite, la description détaillée des états successifs ainsi découverts permettra de fixer la chronologie absolue.

Les formes du décor architectural étant, comme souvent, d'une utilité discutable, il nous a paru préférable de fonder la chronologie relative sur une analyse purement matérielle des structures architectoniques. Par souci d'objectivité, nous avons effectué ces recherches dès que l'état du chantier l'a permis, avant même d'aborder l'étude proprement historique. Le travail a été conduit selon la méthode que nous avons déjà utilisée pour l'église du Marais

⁸¹ Documents en dépôt aux AV, Fonds de Kalbermatten, architectes, B 85.

⁸² Cette inscription, sacrifiée en 1973, lors de la remise en service de la porte gothique A 1/A 2 dont elle décorait le remplissage, portait en outre les armoiries du Fay de Lavallaz et Voisin.

(Sierre)⁸³, mais qu'il a fallu perfectionner pour résoudre le problème plus difficile de la Maison du Diable. En attendant de pouvoir rédiger un exposé systématique de cette méthode, nous ne donnons ici que ses principes et leur application au cas particulier qui nous occupe.

La première étape consiste en un examen attentif des murs décrépis (après étude des couches successives de l'enduit) dans le but de reconnaître les groupes homogènes de maçonnerie qui les composent.

Par « groupe homogène de maçonnerie », nous entendons « élément structurel du bâtiment, nettement distingué, par une technique de construction propre, des éléments avec lesquels il est en contact ». Chacun des groupes ainsi découverts est désigné, en commençant par un point quelconque du bâtiment, par une lettre minuscule italique, reportée sur le relevé des façades (voir pl. XVIII).

En deuxième étape, on constate les rapports structurels précis existant entre chacun des groupes déterminés lors de la première étape et chacun de ceux qui sont en contact avec lui. Ces rapports sont de trois types. Le groupe considéré peut *se fonder* sur un autre groupe (selon une ligne de contact plus ou moins proche de l'horizontale, formée par le sommet ou par l'arase de cet autre groupe) ; il peut aussi *s'appuyer* contre l'autre (suivant une déchirure oblique de celui-ci) ; il peut enfin *se coller* contre une face terminée et conservée (généralement verticale) de l'autre.

Considérant que chacun des rapports structurels mentionnés implique nécessairement un rapport chronologique (antériorité ou postériorité), la troisième étape consiste à les utiliser pour établir une succession chronologique des groupes homogènes de maçonnerie.

Il convient de tenir compte du fait que plusieurs de ces groupes, disséminés à travers l'édifice, peuvent avoir exactement le même type de maçonnerie (matériaux, appareil, liant) et donc appartenir à un seul et même chantier.

En ce qui concerne les façades de la Maison du Diable, cette succession se présente comme suit (en regroupant par le signe « = » les groupes appartenant à un même chantier) : $c = f ; d ; a ; g = q ; p ; b = e = m = s ; h = r ; t$.

Si cette analyse, qui ne considère que les façades (éléments visibles pl. XVIII), est continuée à l'intérieur, on remarque naturellement que ces groupes homogènes se prolongent dans la maison. Par exemple, le groupe *a* possède des éléments intérieurs : doublage à l'est de l'allée A 1, mur séparant cette allée des locaux A 2 et A 3, murs de la cave B 1, etc. (Voir pl. III et IV.) On remarque en outre quatre groupes qui n'apparaissent jamais en façade : *v*, *w*, *x* et *y*. Le groupe *v* est une maçonnerie fragmentaire, conservée dans le local A 3 (pl. III). Les rapports constatés entre celle-ci et son contexte montrent qu'elle est antérieure au groupe *f* et par conséquent à toute la série chronologique indiquée ci-dessus.

⁸³ François-Olivier DUBUIS, *L'église du Marais (Sierre)*, dans *Vallesia*, XXVIII, Sion, 1973, pp. 176-179.

Le groupe *w* est une transformation mineure apportée à l'entrée nord de A 1 (pl. III-V) : l'examen du contexte montre que *v* est postérieur au groupe *d*, et antérieur au groupe *a*. Le groupe *x* est le reste d'un four (fig. 15 et 16) existant dans le sol du local C 1 ; le contexte indique qu'il est postérieur à *p* et antérieur au chantier *b = e = m = s*. Enfin, *y* est une cheminée (pl. V et fig. 17) établie de seconde main dans la chambre C 2, donc postérieure à *p* ; mais seule sa morphologie permet de fixer un *terminus ante quem* et, par conséquent, de le situer dans la série chronologique⁸⁴.

Ces observations complémentaires permettent d'établir une liste chronologique complète des époques (ou chantiers) :

Epoque I	:	groupe <i>v</i>
» II	:	» <i>c</i> et <i>f</i>
» III	:	» <i>d</i>
» IV	:	» <i>w</i>
» V	:	» <i>a</i>
» VI	:	» <i>g</i> et <i>q</i>
» VII	:	» <i>p</i>
» VIII	:	» <i>x</i> et <i>y</i> (qui ne sont pas forcément contemporains l'un de l'autre)
» IX	:	» <i>b, e, m</i> et <i>s</i>
» X	:	» <i>h</i> et <i>r</i>
» XI	:	» <i>t</i>

Chacune de ces époques fait l'objet ci-dessous d'un examen complet, accompagné des données permettant une datation. On suivra la description en ayant sous les yeux, outre les figures auxquelles le texte renvoie explicitement, la série complète des planches III-VI (plans) et VII-XVII (façades et coupes) ; ces documents représentent graphiquement les restes actuels laissés dans la Maison du Diable par les divers chantiers successifs.

ETATS SUCCESSIFS

Epoque I :

Premières traces d'occupation (avant le XII^e ou le XIII^e siècle)

(Groupe *v* ; voir fig. 3)

L'élément le plus ancien dont nous avons constaté l'existence est un fragment de mur appartenant à un angle de bâtiment et situé actuellement en A 3. C'est le vestige d'un local quelque peu enfoncé dans le terrain : la face interne (vers l'est avec départ de la paroi nord) présente une surface

⁸⁴ Pour plus de détail au sujet des groupes *v, w, x* et *y*, voir ci-dessous respectivement pp. 126-128, pp. 129-131 et pp. 145-147.

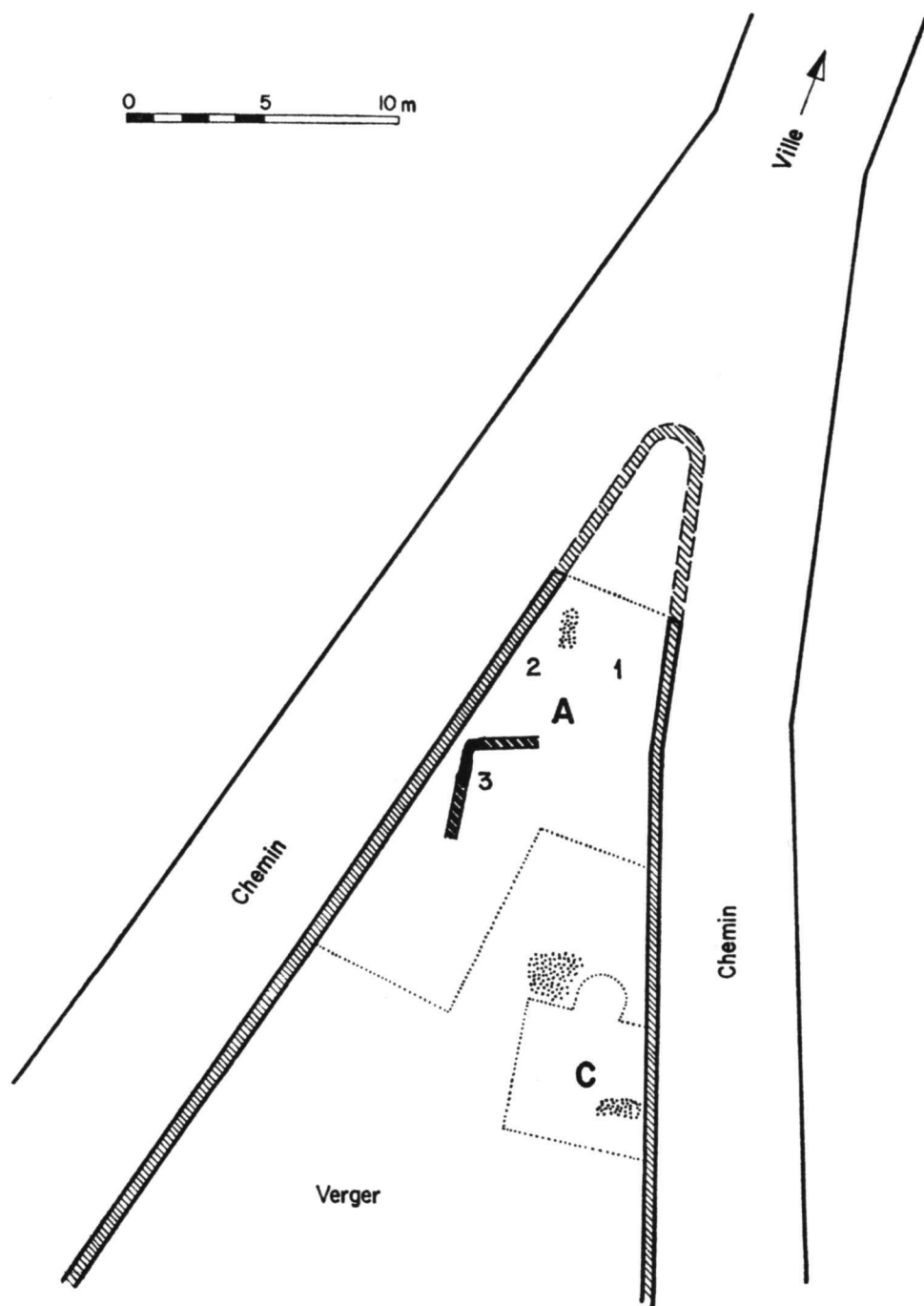


Fig. 3. — Le sommet du verger au Moyen Âge (époques I et II).

assez régulière, tandis que de l'autre côté, la maçonnerie est construite contre terre. La façon dont ce mur a été ultérieurement coupé au sud par les travaux d'époque V indique que la fouille nécessaire à la construction de la cave B 1 a amené à la fois sa découverte et sa rupture ; auparavant, il était donc caché dans le terrain et oublié.

Sa situation en chronologie relative, parmi les étapes antérieures au chantier V, est démontrée par la proximité immédiate, à l'ouest, de la clôture d'époque II, dont les fondations sont peu profondes (pl. XVII, b et c). Le mur d'époque I, bâti contre terre à un niveau beaucoup plus bas, n'a pu être construit que le premier.

A la même époque I appartient un sol pavé en boulets, dont nous avons retrouvé des lambeaux sous le bâtiment A (entre la porte nord A 1/A 2 et la façade septentrionale), sous la cour (à l'ouest du puits et sous le bâtiment C (près du four en C 1). Le niveau de ce sol, descendant du nord au sud, est trop bas pour qu'il ait pu exister en même temps que les murs d'époque II.

Il est difficile de proposer une date précise pour les travaux d'époque I. La maçonnerie conservée est à la fois trop réduite et trop peu caractéristique pour que l'on puisse la dater ; le pavage en boulets existait en Valais tout au long du Moyen Âge, et jusqu'à une époque assez récente. Le seul repère chronologique est l'antériorité par rapport aux murs d'époque II, que l'on verra appartenir vraisemblablement au XII^e ou au XIII^e siècle.

Faut-il voir une relation entre les restes de ce bâtiment entouré d'une aire pavée et le moulin du Croset mentionné vers le milieu du XIII^e siècle ⁸⁵ ?

Epoque II :

Murs séparant la propriété des chemins (XII^e ou XIII^e siècle)

(Groupes *c* et *f* ; fig. 3)

L'époque II a laissé deux tronçons de mur conservés dans le bas des façades de la maison, à l'est de A 1 et à l'ouest de A 2 et A 3. Relativement peu fondé, épais d'environ 50 cm, le mur apparent est construit en petits boulets de rivière, régulièrement assisés, avec couronnement plat de grosses dalles ; il culmine à 1,50 m du sol extérieur actuel, à l'est, et à 1,25 m à l'ouest (à savoir, respectivement, à 2,90 m et environ 2,05 m du sol primitif dont nous avons retrouvé les traces). Ces vestiges appartiennent à la clôture qui bordait autrefois les deux chemins limitant le verger du Croset au nord et à l'est (fig. 2) ⁸⁶. Les restes d'une maçonnerie analogue à celles qui sont conservées dans la maison existent dans le mur qui clôt actuellement le jardin, le long de la rue des Creusets, jusqu'au parc à voitures de l'Hôtel de France ; d'autres éléments se voyaient naguère plus loin, au bord de la même rue, en

⁸⁵ Voir ci-dessus, note 32.

⁸⁶ Voir ci-dessus, pp. 114-120.

direction du Vieux-Stand, et aussi le long du chemin passant à l'est de la maison (voir plan de situation, pl. I).

Une date ne peut être proposée qu'en tenant compte de l'appareil à petits éléments régulièrement assisés : ce genre de maçonnerie convient à la période allant du milieu du XII^e à celui du XIII^e siècle. Il est tout à fait possible, mais non pas démontré, que le petit bâtiment d'époque I ait encore subsisté à l'époque II, séparé des chemins par les nouveaux murs de clôture.

Epoque III :

Portail d'entrée de la propriété (XIV^e ou XV^e siècle)

(Groupe *d* ; fig. 4 ; pl. VII, a et pl. XVII, a)

Son apport est un grand portail en plein cintre conservé jusqu'à nos jours dans la façade nord de la maison ; large de 2,50 m et haute de 4 m à l'origine, cette ouverture est manifestement destinée au passage des chars transportant les récoltes. La pointe nord du terrain se trouve ainsi transformée : l'extrémité des murs anciens, qui s'allongeaient vraisemblablement jusqu'à la bifurcation des deux chemins, est démolie pour aménager cet accès. En retour d'angle par rapport au portail, à la même hauteur que lui, la maçonnerie nouvelle formait à l'est et à l'ouest une sorte de pilier dépassant les couvertines de la clôture d'environ 1,10 m à l'est et 1,65 m à l'ouest : l'arcade était vraisemblablement protégée par un petit toit.

A droite en entrant, sous l'actuelle chaufferie A 2', quelques restes de sol dallé ont été retrouvés au niveau de cette nouvelle entrée. Un abri sommaire aurait-il existé à droite en entrant ?

La date est de nouveau difficile à fixer. L'éternel plein cintre valaisan et sa construction en pierres relativement minces, n'ont guère de signification chronologique. L'appareil du mur, assez grossier, avec mélange de gros et de petits éléments (pierres de carrière) et inclusion de boulets provenant des parties démolies de l'ancienne clôture, pourrait convenir au XIV^e ou à la première moitié du XV^e siècle.

Epoque IV :

Transformation du portail (fin du XV^e ou début du XVI^e siècle)

(Groupe *w* ; fig. 4)

Elle n'a laissé qu'une petite transformation du portail pour rétrécir un peu son embrasure, sans toutefois diminuer le vide de l'entrée elle-même. Le but de la transformation nous échappe, de même que sa date précise. Peut-être y a-t-il une relation avec l'abri qui semble avoir protégé le portail ? Quoiqu'il en soit, cette transformation est antérieure à l'époque V et paraît

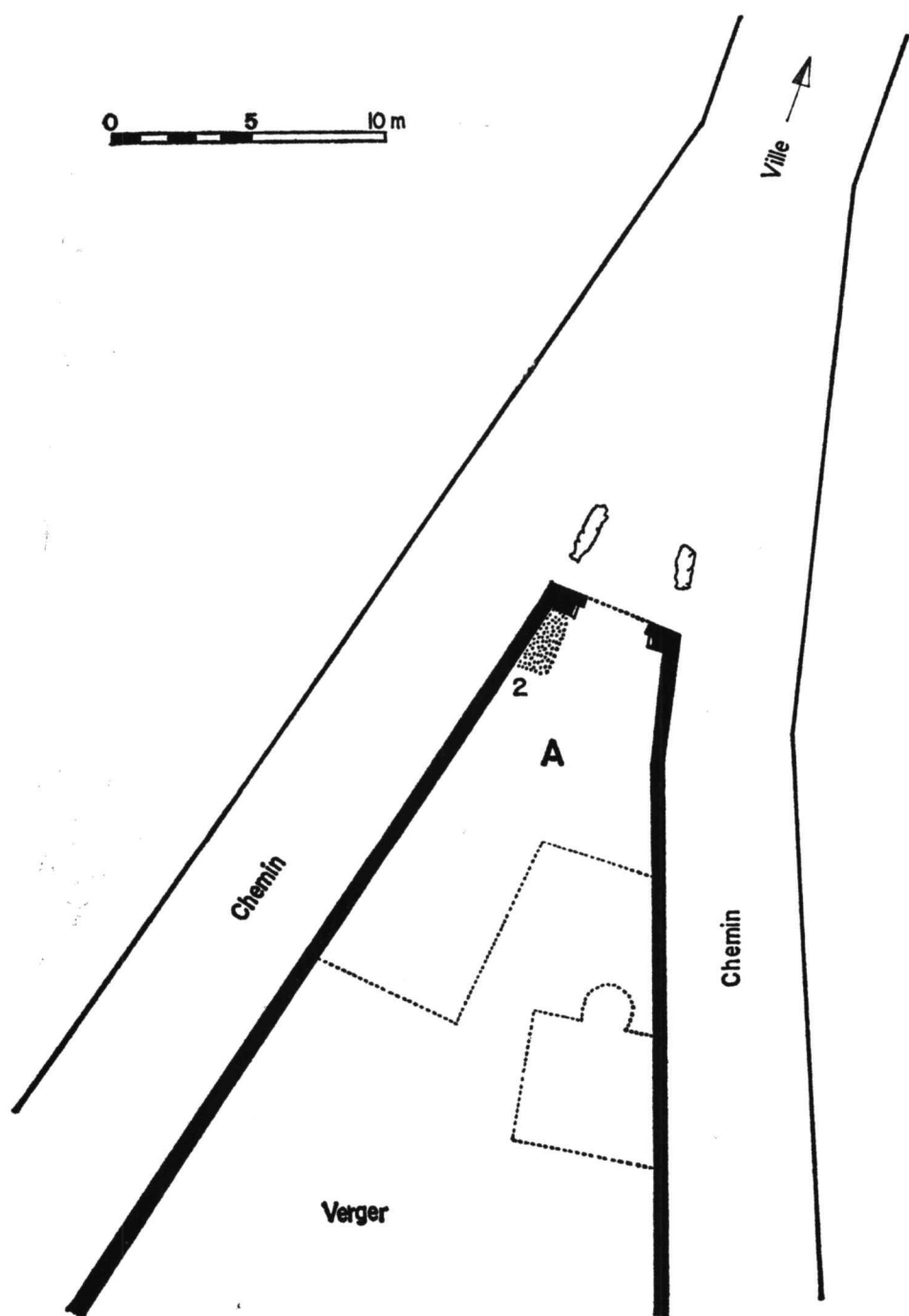


Fig. 4. — Le sommet du verger à la fin du Moyen Age (époques III et IV).

se situer dans le courant du XV^e siècle ou éventuellement encore dans le début du XVI^e.

Sans toutefois que nous puissions être sûr qu'il s'agisse d'un travail exécuté sur le chantier IV, nous devons signaler ici la création d'un mur fermant complètement le verger du Croset. Cette clôture totale, qui n'est pas mentionnée dans les actes de 1490, 1491 et 1492, apparaît dans les quatre monitoires de 1502-1503⁸⁷ ; depuis lors, elle est citée dans la plupart des documents du XVI^e siècle⁸⁸ concernant le verger. La fréquence des mentions découle évidemment du fait qu'un terrain de plus de 3 ha, entièrement clos de murs, était une rareté, et que les notaires se plaisaient à l'évoquer dans leurs définitions du fonds. Ceci bien considéré, l'absence de mention en 1490 et 1491 indique très vraisemblablement que le verger acheté par Georges Supersaxo n'était pas encore pourvu d'une clôture complète. Celle-ci aurait donc été édiflée entre 1491 et 1502. Comme les murs séparant le verger de chacun des deux chemins sont de beaucoup antérieurs à cette période, Georges Supersaxo a pu créer l'enclos total en ne construisant de nouveaux murs qu'à l'ouest et au sud (où le chemin paraît plus tardif) de sa propriété (fig. 2).

Epoque V :

La maison de Georges Supersaxo (1515-1528)

(Groupe *a* ; fig. 5 et 6)

La première maison édiflée au Croset était constituée d'un logis A et d'une cave B. Le rez du bâtiment A est construit sur un plan trapézoïdal. La façade nord mesure 5,25 m ; bâtie parallèlement à celle-ci, à une distance de 9 m, la façade sud est longue de 9,90 m.

Ce plan, étrange pour une habitation située en pleine campagne, est dû au fait que la maison a été construite en utilisant autant que possible pour base les maçonneries médiévales. Non sans négligence, les maçonneries nouvelles formant le rez-de-chaussée ont été posées à l'ouest sur le mur mince bordant le chemin (époque II) et au nord sur le grand portail (époque III et IV). A l'est, le mur de l'autre chemin a été doublé sur toute sa hauteur (du côté intérieur : niveau I et II ; pl. III et IV) ; puis, la partie supérieure du rez a été construite à neuf, sur ce large fondement (niveau III ; pl. V). La façade sud, en revanche, a ses propres fondations dans le terrain, de même que les murs intérieurs divisant le trapèze en A 1, A 2 et A 3.

La cave B 1 est établie devant la façade méridionale, le long du chemin occidental. Ses maçonneries, qui mesurent, hors-d'œuvre, 8 m sur 5,50 m, sont liées aux bases de la façade sud et proviennent du même chantier qu'elle. La construction de la cave, dont les fondations sont maçonnées contre terre, a entraîné la démolition partielle de la clôture médiévale du verger.

⁸⁷ Voir ci-dessus, pp. 114-116.

⁸⁸ Voir ci-dessus, p. 116.

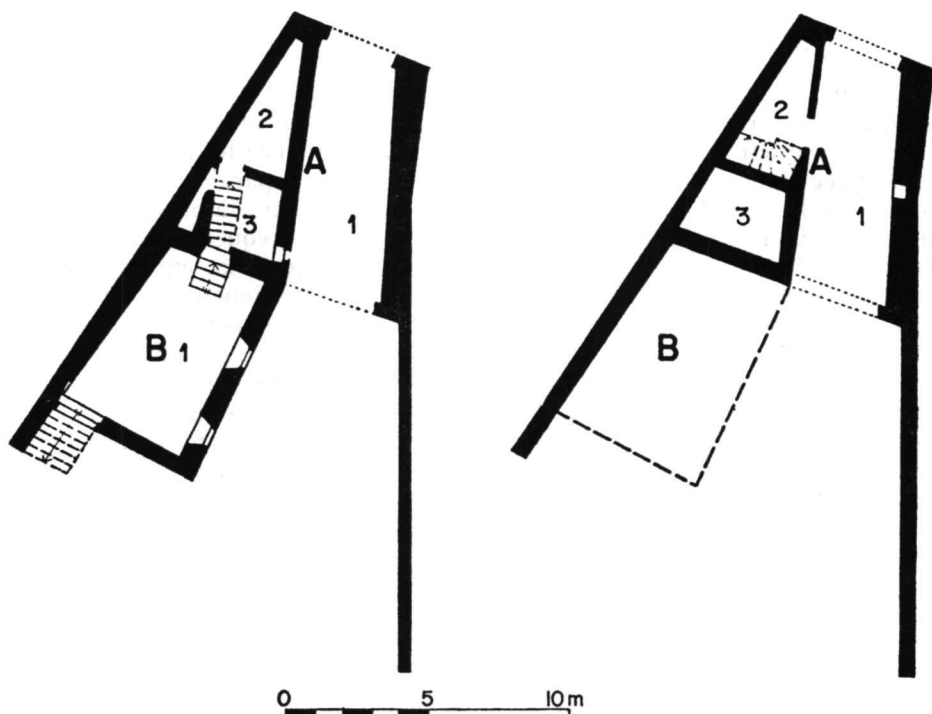


Fig. 5. — Epoque V (premier quart du XVI^e s.) : niveaux I (à gauche) et II.

La disposition intérieure du rez répond parfaitement aux fonctions de l'édifice. La plus grande partie du trapèze (à l'est) forme un large couloir (A 1), de l'ancien portail jusqu'à une grande arcade de tuf (avec chanfrein à l'arc seulement : fig. 23, a) ménagée dans la façade sud. Le passage des chars pour la dévestiture du grand verger demeurait ainsi possible⁸⁹. Ce système de circulation agricole par le rez-de-chaussée, sous le logis, se retrouve dans maintes constructions de caractère rural ou semi-rural⁹⁰. Dans

⁸⁹ C'est sans doute de ce portail qu'il s'agit dans les procès de 1545 : le 28 février, divers particuliers auxquels le Dizain de Loèche avait remis une partie du grand verger muré du Croset, en paiement de dettes, se plaignent de ce que Georges Supersaxo junior les a lésés *affigendo seram contrariam, qua ipsi cives dictum viridarium cum suis clavibus intrare non possunt* (AV, de L, Pp 169). Le 16 mars, l'évêque de Sion ayant constaté que son décret *super [...]/ appositione serarum in janua seu porta viridarii siti in Croseto de novo per Georgium Supersaxo affixarum* n'a pas été exécuté, ordonne à ses officiers de faire en sorte que Georges enlève les nouvelles serrures et fasse reposer les anciennes jusqu'à droit connu ; ceci afin que les dits particuliers puissent circuler librement par cette porte, cultiver leur parcelle et en retirer la récolte (*cultivare ac preisam eorumdem percipere* : AV, S II, Pp 265).

⁹⁰ Ainsi la maison Ambuel (actuellement de Sépibus, Grand-Pont 29, Sion) où un

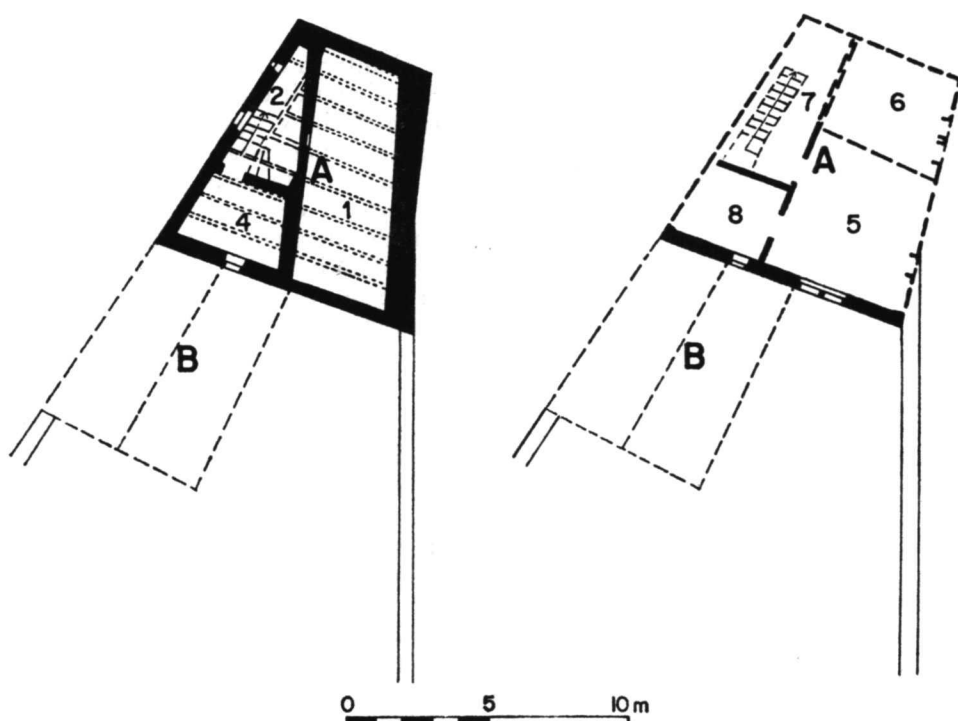


Fig. 6. — Epoque V : niveaux III et IV.

la paroi orientale, une petite niche rectangulaire permettait de déposer de menus objets.

Le reste de la surface disponible dans ce trapèze, à savoir un long triangle contre la rue des Creusets, était séparé de l'allée par un mur et divisé en deux parties inégales : au nord, A 2, et au sud, A 3. L'allée A 1 n'avait qu'une porte latérale, ouvrant sur le local A 2. L'encadrement de tuf, décoré d'un chanfrein large, comporte un court linteau à accolade, dont chaque extrémité repose sur un corbeau formé par le sommet du piédroit (fig. 20, a et fig. 23, n). C'était l'entrée du logis proprement dit. Le local A 2, une sorte de vestibule, était éclairé à l'ouest seulement, par deux fenêtres : une très petite, sans décor, dans la partie nord, et une plus grande, que nous avons retrouvée en face de l'entrée, et qui a probablement possédé autrefois un encadrement de stuc ; l'extrémité sud du local contenait à la fois une porte permettant d'accéder en A 3, située en contrebas, et l'escalier desservant les pièces supérieures.

tel passage relie les dépendances rurales à la rue. Voir aussi la maison Supersaxo à Martigny et de nombreux exemples dans les villages.

De la porte, fortement abîmée par le chantier X, ne subsiste que le piédroit oriental en pierre, décoré d'un large chanfrein du côté de A 3 (fig. 23, q et q') ; une feuillure démontre que le vantail s'ouvrait dans le vestibule A 2. L'escalier de l'étage, construit sans doute en matériaux légers (bois, ou combinaison de charpente et de dalles de pierres ?) n'a pas laissé de trace. Toutefois, l'étude de l'espace disponible en A 2, ainsi que la disposition ancienne de son plafond (voir plus bas), celle de la porte et des fenêtres, respectivement dans ses parois sud et ouest, constituent des données utilisables. Le seul escalier qui puisse convenir à toutes ces constatations devait commencer à gauche de la porte A 1/A 2, monter le long de la paroi est, et tourner, pour aboutir à un petit palier dans l'angle sud-ouest, au-dessus de la porte A 2/A 3 (devant la porte A 2/A 4), puis monter le long de la face ouest, au-dessus de la fenêtre centrale, jusqu'au premier étage (A 7, niveau IV).

Le sol de A 2, à cette époque, n'a pas laissé de trace. Il devait comprendre des marches, ou une pente descendant du niveau du seuil de la porte A 1/A 2 à celui de la porte A 2/A 3. Le local A 3 est situé à mi-profondeur, entre le rez et la cave B. L'escalier qui descendait primitivement de la porte A 2/A 3 n'a pas laissé de traces certaines. Il pouvait suivre un chemin analogue à celui de l'escalier actuel, ou, plus probablement, descendait directement, en suivant la face orientale du mur d'époque I. Le local, servant à la fois de passage et de petit dépôt, était éclairé par un soupirail ménagé à l'est ; décoré d'un chanfrein sur trois côtés, il s'ouvrait dans l'allée A 1 (relevé de J. de Kalbermatten). Il a été détruit par le chantier X, pour établir la nouvelle entrée du logis. La porte conduisant de A 3 à la cave B 1 possède un cadre de tuf en plein cintre ; le profil comprend une moulure rectangulaire suivie d'une gorge (fig. 23, f et f'). Le vantail s'ouvrait du côté de la cave.

Entre le local A 3 et le premier étage du logis existait une petite chambre A 4. Nous avons retrouvé l'emplacement des poutres de son plancher, à la hauteur du palier de l'escalier de bois actuel (chantier X ; voir pl. XIV). La pièce était accessible du nord, à partir de l'escalier primitif (en A 2) ; la porte, gravement endommagée par le chantier X, n'est plus représentée que par son piédroit oriental, à chanfrein de stuc (fig. 23, p et p') ; le vantail s'ouvrait dans la chambrette. Cette pièce était éclairée au sud par une fenêtre que nous avons débouchée. Son encadrement de stuc est orné de deux gorges, séparées par une arête, retombant, par l'intermédiaire d'un bandeau horizontal saillant et d'un chanfrein, sur la base rectangulaire ; le linteau porte une accolade (fig. 19, c et fig. 23, a).

Tout le rez du bâtiment A, ainsi que la chambre A 4, étaient couverts par un même plafond (l'allée A 1 n'était pas encore voûtée). Les neuf solives disposées d'est en ouest et distantes les unes des autres de 70 à 80 cm, étaient réunies entre elles par une maçonnerie légère, dont la surface inférieure était fortement arquée (pl. XV). Le tout était recouvert d'enduit blanc soigneusement lissé. Ce dispositif se voit encore au plafond de l'ancienne chambre A 4 (sur le vestibule actuel A 3'). Au cours des travaux, nous avons constaté son existence au-dessus de la voûte de l'allée A 1.

L'étage original (niveau IV) a été transformé de manière si importante (chantier IX) que sa restitution théorique demeure partiellement hypothétique. Les bases d'une telle restitution sont :

- a) Le mur de façade sud, conservé jusqu'au sommet de l'étage avec les deux angles sud-est et sud-ouest du dispositif ancien.
- b) Les constats faits sur les poutres armant le plafond du rez.
- c) Une partie des parois en colombage, conservée à l'intérieur.
- d) Les fragments de stuc remployés dans la maçonnerie d'époque IX.

L'élément a) ci-dessus montre que l'angle sud-ouest de l'étage était à la verticale de celui du rez, tandis que l'angle sud-est se trouvait fortement en retrait, de sorte qu'à l'étage, la façade ne mesure que 9,25 m.

L'élément b) nous apprend qu'à l'est (et peut-être localement à l'ouest), l'étage était construit en encorbellement. En effet, l'étude de la façade orientale du bâtiment a établi que, des neuf poutres du plafond, les sept du nord saillaient autrefois de la paroi : nous les avons trouvées, sectionnées au ras de la maçonnerie, derrière le crépi (pl. IX). Sur la façade ouest, seules les deux poutres du nord présentent le même caractère ; le cas de la neuvième, tout au sud, n'est pas absolument clair (pl. X). Ainsi, l'examen de l'édifice conduit à penser qu'à l'étage, la façade orientale était, par rapport à celle du rez, en retrait, à l'angle sud-est (où nous avons retrouvé aussi l'amorce de l'angle interne, chambre A 5) et en saillie à l'angle nord-est. Cet encorbellement, qui, sans doute, portait une construction légère, très probablement en colombage, existait encore au XVIII^e siècle : on le voit sur le dessin de Jean-Adrien de Torrenté (vers 1760). En ce qui concerne la façade nord, la disposition des poutres ne suggère pas d'encorbellement.

La seule ornementation architecturale extérieure du premier étage était constituée par les encadrements en stuc des fenêtres. Deux de celles-ci (fig. 19, a et b ; fig. 23, b et c), que nous avons retrouvées dans la façade sud, et qui font partie de sa structure originale, avaient conservé des restes de décor suffisamment étendus pour qu'on puisse s'en faire une idée exacte. Les parois des trois autres façades avaient sans doute des fenêtres du même genre, mais adaptées à la légèreté des murs à colombage. Le dessin de Torrenté permet de situer celle de la façade orientale, et les débris de stuc remployés dans la maçonnerie du chantier IX attestent que les éléments décoratifs des ouvertures disparues au premier et au deuxième étage (fig. 23, h, j et j', k et k', n) appartenaient à la même famille que ceux des parties encore conservées.

La chambre A 5 avait, à l'est, une fenêtre simple (attestée seulement par le dessin de Torrenté), et au sud, une grande fenêtre à croisée. Les transformations du chantier IX avaient détruit son meneau et sa traverse et noyé dans la maçonnerie nouvelle tout son encadrement. La qualité des profils et du décor demeurait bien attestée par le cadre général et par la base du meneau réutilisé dans la transformation du chantier IX.

Le décor est une moulure semblable sur tous les côtés des ouvertures supérieures, et sur trois côtés (sauf le bas) des deux ouvertures inférieures, où

il tombe sur des bases polygonales à bandeaux saillants. Il est fait de deux gorges peu profondes, séparées par une arête refendue (sorte de grain d'orge) ; au sommet de chaque ouverture supérieure, la modénature dessine une accolade. Les angles supérieurs de l'encadrement plat sont gravés de motifs accompagnant la modénature (fig. 19, a et 23, c). Du côté de la chambre, l'encadrement porte deux feuillures, l'une pour le vitrage et l'autre, interne, pour un volet de bois, selon la tradition gothique. Une autre fenêtre de la même façade, qui ne comporte qu'une ouverture étroite et haute, présente un décor semblable (sauf les bases qui sont détruites, fig. 19, b ; fig. 23, b) : elle éclaire la chambre A 8.

La répartition intérieure de l'étage est en partie connue. Une légère paroi en colombage forme encore le côté ouest de la grande chambre A 5. Cette cloison n'est pas posée sur le mur séparant, au rez, A 1 de A 2/A 3 ; mais elle est portée par la charpente du plancher, sur un alignement différent, sensiblement parallèle à la façade ouest. Son appartenance au chantier V est assurée par la présence d'une porte (A 5/A 7) avec encadrement de stuc, que nous avons retrouvée du côté de A 7. Le décor appartient à la même famille que celui des fenêtres retrouvées dans la façade sud. Les deux piédroits, au profil très simple, en quart de cercle, sont terminés par un bandeau saillant. Le décor du linteau, à deux gorges séparées par une arête refendue, forme une accolade ; il est accompagné, de chaque côté, par un motif de fleur et de feuilles gravées dans le stuc (fig. 20, b ; fig. 23, d et e). Le vantail se trouvait du côté de A 5 ; l'absence de décor et de feuillure dans la maçonnerie indique que cette paroi était lambrissée. En revanche, la paroi sud était couverte d'un enduit soigneusement lissé. Quant à la situation de la paroi nord de la chambre A 5, elle est difficile à déterminer.

L'angle nord-est de l'étage était occupé par un local A 6 dont nous ignorons les dimensions précises. D'après le dessin de Torrenté, il possédait à l'est deux fenêtres très probablement jumelées. La même source nous apprend qu'une cheminée ou un poêle existait contre la paroi nord : le canal de fumée est indiqué à l'extrémité du faîte de la toiture. Le local A 6 était une petite cuisine, ou une chambre chauffable.

Dans l'angle sud-ouest de l'étage se trouve une chambrette A 8. Elle est séparée de A 5 par la paroi légère que nous avons décrite et de A 7 par une cloison semblable et contemporaine. Accessible seulement de la chambre A 5, cette petite pièce prenait jour au sud, par une fenêtre étroite et haute (fig. 19, b ; fig. 23, b).

L'espace A 7 était occupé par l'arrivée de l'escalier, le long du mur ouest, et par un dégagement, le long de la paroi est. Cette répartition est démontrée, dans ses grandes lignes, par l'examen des poutres originales, soutenant le plancher de l'étage. Dans la zone comprise entre les deux poutres qui traversent tout l'édifice (au nord) et le mur séparant A 2 de A 3 et A 4, au sud, les poutres primitives sont maintenant coupées à l'endroit où elles sortaient du mur séparant A 1 et A 2. Dans l'état primitif, elles étaient donc saillantes sur A 2, mais sans atteindre le mur ouest, où nous n'avons pas trouvé leurs traces : elles devaient s'arrêter à un chevêtre pour permettre le passage

de l'escalier. Contre le mur oriental, se trouvait la galerie conduisant du sommet de l'escalier à la porte de la chambre A 5 et probablement à la montée du deuxième étage.

De ce deuxième étage, dont nous n'avons plus aucun reste dans la maison, l'existence est assurée par le dessin de Torrenté. Celui-ci indique que la façade orientale était percée de deux fenêtres jumelées, dans la partie nord, et d'une fenêtre isolée, dans la partie sud ; la façade méridionale avait, elle aussi, trois fenêtres, dont deux peut-être jumelées. Au-dessus se trouvaient les combles (toujours d'après la même source) ; le toit était à deux pans, avec faite nord-sud ; le pignon méridional était percé d'une seule fenêtre.

La cave B 1, au sud du logis A, avait deux portes. L'une, que nous avons décrite (au nord), communiquait avec l'habitation, et l'autre, au midi, s'ouvrait sur l'extérieur. De cette dernière ne subsistent que l'embrasure et l'arc de décharge, l'encadrement ayant été enlevé lors d'une obturation déjà ancienne (chantier IX ou antérieurement). Le jour était donné par deux soupiraux à chanfrein s'ouvrant au raz du sol, dans la partie inférieure de la façade orientale. La voûte actuelle n'existait pas encore ; mais nous ignorons comment se présentait le plafond primitif.

Sur cette cave se trouvait probablement un local bas (entrepôt), au sujet duquel les travaux d'époque VI nous ont privé d'indices. L'existence de la fenêtre sud de la chambre A 4 démontre que le toit du bâtiment B se trouvait à un niveau inférieur à cette ouverture. Le niveau du sol, dans l'allée et dans la cour (au sud du logis et à l'est de la cave), était 35 à 40 cm plus bas que le sol actuel.

Tels sont les renseignements que l'analyse peut réunir au sujet de la première maison bâtie au Croset, celle dont les documents permettent d'attribuer la fondation à Georges Supersaxo en 1515-1528. La technique assez sommaire utilisée pour cette construction ne saurait être celle d'un architecte comme Ulrich Ruffiner.

Les éléments décoratifs déjà visibles avant nos travaux, ainsi que les restes d'ornementation que nous avons retrouvés (portes et fenêtres décrites), ne permettent pas à eux seuls de préciser la date. Ils appartiennent tous à la grammaire des formes gothiques tardives qui, à Sion, ne varie guère tout au long du XVI^e siècle. La porte A 1/A 2, pourtant contemporaine de l'ensemble, se fait remarquer par un certain archaïsme de formes.

L'écu aux armes Supersaxo, dites « primitives »⁹¹, sculpté en relief au sommet de l'arcade ouvrant au sud de A 1, fait partie de la structure primitive : il témoigne de l'identité de la famille des premiers propriétaires de la maison, sans constituer pourtant un élément de datation précise, cette famille ayant possédé la maison jusque dans la première moitié du XVII^e siècle.

Il en va de même pour un médaillon rond, portant les armes écartelées des Supersaxo en relief et coloriées, que les croquis de du Grosriez situent au-dessus de la porte A 1/A 2⁹² (fig. 24, 10). Ce médaillon figure encore sur

⁹¹ *Armorial Valaisan*, Zurich, 1946, p. 253.

⁹² *AHS*, 1905, p. 133 ; AV, du Grosriez.

les relevés publiés dans la *Maison Bourgeoise* avec, sur sa marge, les lettres de leur devise : W G W. Cet ornement a été enlevé (chantier X ?) : nous n'avons retrouvé qu'une petite niche ronde, faisant partie de la construction primitive, obturée de petites pierres plates, liées avec un mortier de ciment. Le médaillon appartenait au chantier V ou VI, car la retombée de la voûte (époque VII) le recouvrait légèrement au nord.

La date de construction de la maison du Croset ne peut donc pas être précisée davantage par l'examen du bâtiment. L'enquête archéologique permet seulement de reconstituer en partie l'aspect de l'édifice ; les considérations de l'histoire de l'art, sans contredire à la date proposée suivant les documents d'archives, ne permettraient pas à elles seules de déterminer à quelle période du XVI^e siècle appartient le chantier.

Il serait intéressant de connaître les motifs qui ont poussé Georges Supersaxo à bâtir cette petite maison. Il ne s'agit évidemment pas de quelque logis destiné à un fermier. Le soin apporté au décor indique que l'immeuble est destiné plutôt à un riche propriétaire. Mais nul ne saurait dire si Supersaxo voulait disposer d'un pied-à-terre accessible jour et nuit, entièrement indépendant de la fermeture des portes de la ville, ou plutôt d'une sorte de pavillon de chasse pour agrémenter ses loisirs.

Après une assez longue période d'inertie, due aux difficultés financières de la famille Supersaxo, la maison sera agrandie par deux chantiers distincts (VI et VII). Assez proche dans le temps, ils sont probablement les deux étapes d'une même réalisation.

Epoque VI :

Première étape de l'agrandissement (fin du XVI^e siècle ou début du XVII^e)

(Groupe g et q ; fig. 7 et 8)

La première étape de l'agrandissement, dont il est question ici, a considérablement augmenté le bâtiment B. On a très vraisemblablement voûté, en berceau un peu surbaissé, la cave B 1, tant pour assurer sa fraîcheur que pour accroître la résistance des bases sur lesquelles on entendait bâtir. Le rez, entièrement neuf⁹³, est une salle mesurant intérieurement 6,75 m sur 4,25 m. On y accédait seulement de la cour, au débouché de l'allée A 1. La porte a un encadrement rectangulaire de tuf ; le décor des piédroits et du linteau est constitué par une moulure à doucine, intermédiaire entre la tradition gothique et les formes nouvelles de la Renaissance (fig. 22, e et e'). La salle prend jour par deux fenêtres trifores, ménagées à l'est et au sud. Les encadrements de tuf sont rectangulaires ; la baie centrale est un peu plus élevée que les deux autres. La moulure qui décore les montants et les linteaux fait partie de la même famille que celle de la porte (fig. 21, a ; 22, c). La paroi occidentale n'a pas

⁹³ La limite entre la maçonnerie de la cave (époque V) et celle du rez (époque VI) a été constatée notamment à l'angle sud-ouest du bâtiment, au niveau de l'actuel trottoir.

d'ouverture primitive. La disposition ainsi créée donne à la salle, ouverte seulement sur l'intérieur de la propriété, un certain cachet d'intimité.

La hauteur du local avait été considérablement augmentée par le chantier X (voir pl. XIV). Nous avons retrouvé, dans les parois est et ouest, les trous dans lesquels s'engageaient les poutres du plafond primitif. L'indication de niveau ainsi recueillie s'accorde convenablement avec ce que l'on peut tirer, au sujet de l'état ancien, d'une comparaison entre le relevé de 1899 et le projet de transformation établi en 1939 par le bureau de Kalbermatten. L'espacement des solives montre que celles-ci portaient, à l'origine, des planches ; cette structure utilitaire était probablement cachée par un plafond de bois.

Les combles, au-dessus de la salle, sont mal connus. Il est certain que le mur de B 2, à l'ouest, s'élevait à 90 cm au-dessus du plafond. La même remarque est valable pour la moitié occidentale du mur sud. En revanche, le mur oriental ne montait, comme la partie est du mur méridional, que jusqu'au niveau du même plafond ; faisaient exception deux larges piliers de maçonnerie qui, aux extrémités de la paroi orientale, sont encore conservés jusqu'à la hauteur du sol de l'étage actuel (pl. XI et XIII). Le bâtiment était très vraisemblablement couvert d'un toit à deux pans, faite nord-sud. Le bas de cette couverture semble s'être trouvé au niveau du sommet de la maçonnerie conservée à l'ouest, tandis que le faite obstruait en partie la fenêtre de la chambre A 8 : en effet, le bas de celle-ci a subi une modification ancienne qui le surélevait d'environ 25 cm.

Cette restitution de la couverture sur l'édifice B demeure en partie hypothétique. Elle se fonde à la fois sur ce qu'il restait de l'état des lieux (après les transformations du chantier IX, à l'époque où J. de Kalbermatten exécuta ses relevés), et sur l'examen du dessin de Torrenté (vers 1760). Celui-ci exige, sur ce point, une interprétation : le dessinateur a joué avec la perspective en déformant l'ensemble pour rendre visibles les façades jugées les plus intéressantes⁹⁴. C'est ainsi qu'au lieu de représenter le bâtiment B à sa place réelle, contre la façade sud du logis A, il le dessine tout au sud de l'ensemble, comme s'il voulait développer la façade méridionale et montrer l'angle sud-est de B. Nous trouvons là le toit relativement bas et à deux pans, comme nous l'avons proposé ; dans la façade sud de l'habitation A, la fenêtre de la chambre A 8 est visible ; ce dernier détail démontre que le toit de B, même s'il n'est pas dessiné à son emplacement réel, ne masquait pas cette ouverture. Il est probable qu'il existait une aération de ces combles, sous la forme d'un ou de plusieurs vides entre les deux piliers orientaux ; le bas de l'ouverture, conservé dans la partie est du mur méridional, paraît être le vestige de l'accès. Les combles n'ayant pas d'autre moyen de communication avec l'extérieur, il est très vraisemblable qu'ils servaient d'entrepôt occasionnel, et qu'on y parvenait au moyen d'une échelle mobile.

⁹⁴ Ainsi le bâtiment A présente son angle sud-est, avec les façades sud et est ; en même temps, le pavillon C montre son angle nord-est, avec les façades nord et est. Le dessinateur a couramment usé de ce procédé : voir par exemple sa manière de représenter l'église Saint-Théodule (voir WOLFF, pl. II et III).

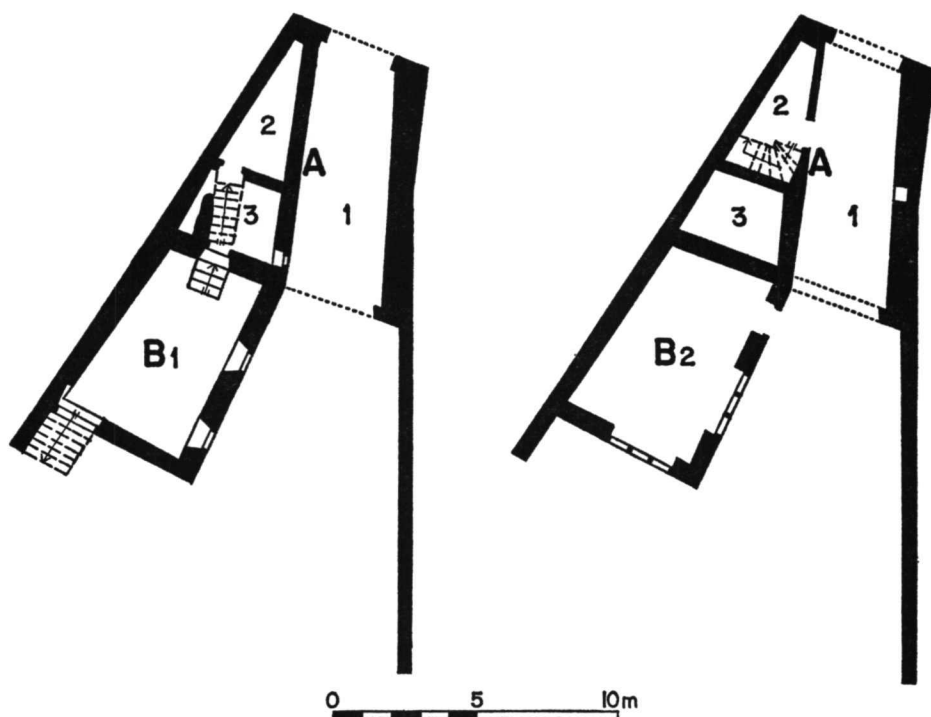


Fig. 7. — Epoque VI (fin du XVI^e) : niveaux I et II.

La salle B 2, probablement destinée aux réceptions, a été conçue de manière à être indépendante du logis A. L'accès au nouveau local se fait par la cour et il n'existe aucune communication directe avec l'intérieur de la maison. L'examen de la coupe (pl. XIV) montre d'ailleurs que la situation des locaux A 3 et A 4, l'un en mi-sous-sol et l'autre à mi-étage, empêchent d'établir une telle communication sans bouleverser toute l'ordonnance intérieure de l'édifice. Cet agrandissement semble n'avoir entraîné que peu de transformations dans l'ancienne maison. Seule la chambre A 4 a subi une modification : sa fenêtre méridionale, bouchée par l'exhaussement du bâtiment B, a été remplacée par une petite ouverture décorée d'un large chanfrein (fig. 21, c ; fig. 22, d), percée dans la façade occidentale (obturée en 1940, et dégagée par nous). Il faut signaler aussi une réfection complète du mur fermant la cour à l'est ; nous devons à ce chantier la partie inférieure de la clôture actuelle (pl. IX), jusque sous le pavillon C. L'appareil et les matériaux (avec pierres provenant de la colline de Valère) sont les mêmes qu'à la salle B 2.

Le seul élément de datation dont nous disposons au sujet du chantier VI, est le décor de la porte et des fenêtres : leur modénature à doucine appartient encore au XVI^e siècle : on la trouve sur plusieurs portes à linteau

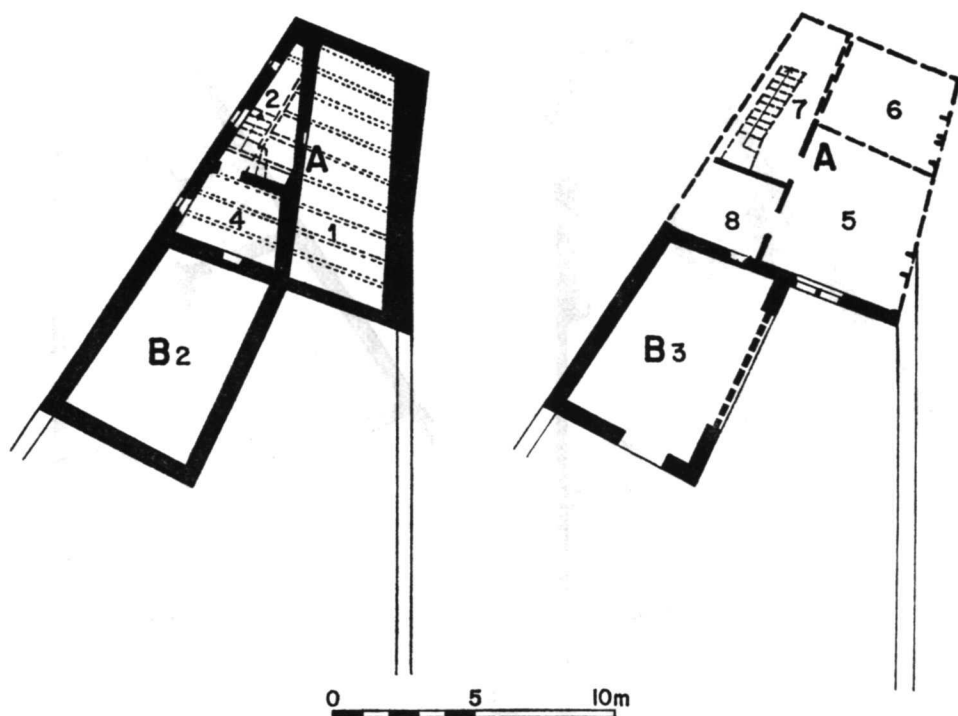


Fig. 8. — Epoque VI : niveaux III et IV.

(sans accolade), dans la maison de Georges Supersaxo, à la rue de Conthey (terminée en 1505). La chronologie relative, établie suivant l'analyse des structures, démontre que la salle B 2 est postérieure à la première maison (époque V). Il s'en suit que la modénature à doucine, employée déjà tout au début du siècle, dans la maison de la rue de Conthey, a été laissée de côté au Croset, lors de la construction du logis A (1515-1528), au profit du décor proprement gothique, sans aucune influence renaissante, puis elle a été reprise lors de la construction, évidemment ultérieure, de la salle B 2. Une fois de plus, nous constatons la permanence des décors sédunois du gothique tardif, coexistant pendant tout le XVI^e siècle avec des formes d'inspiration plus « moderne ». Une appréciation trop sommaire de l'évolution historique des formes ne saurait être justifiée par le fait qu'elle trouverait, tout par hasard, un semblant de démonstration à la Maison du Diable. C'est donc uniquement sur la base de la chronologie relative, et en considérant la situation difficile des Supersaxo jusqu'au milieu du XVI^e siècle, que nous proposons, pour la construction de la salle B 2, la seconde partie du XVI^e siècle, plus probablement ses dernières années, sans exclure les toutes premières années du XVII^e. Le rachat d'une part de la maison par Ursule Mayenchet, épouse de Jean

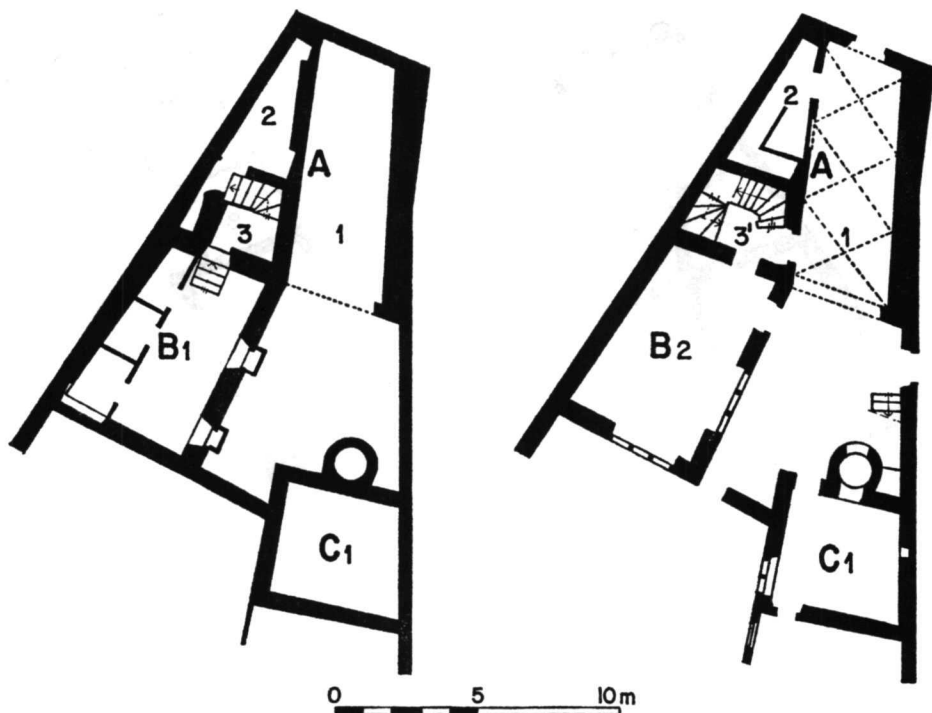


Fig. 9. — Epoque VII (début du XVII^e s.) : niveaux I et II.

Supersaxo, le 11 mars 1597, pourrait être en rapport avec le projet de cet agrandissement ⁹⁵.

Epoque VII :

Seconde étape de l'agrandissement (vers 1609)

(Groupe *p* ; fig. 9 et 10)

Cette seconde étape de l'agrandissement est réalisée par la construction d'un pavillon rectangulaire C, appuyé à la clôture orientale de la cour (époque VI), un peu à l'écart de la maison. En même temps, on creuse un puits profond d'environ 12 m, jusqu'à la nappe phréatique. Le pavillon lui-même comprend, au rez-de-chaussée, un local C1, très simple, mesurant environ 4,50 m (est-ouest) et 3,50 m (nord-sud). Il était accessible par deux portes, à l'ouest et au sud. Le sol était peut-être déjà pavé de boulets. L'éclai-

⁹⁵ AV, S I, Pg 527.

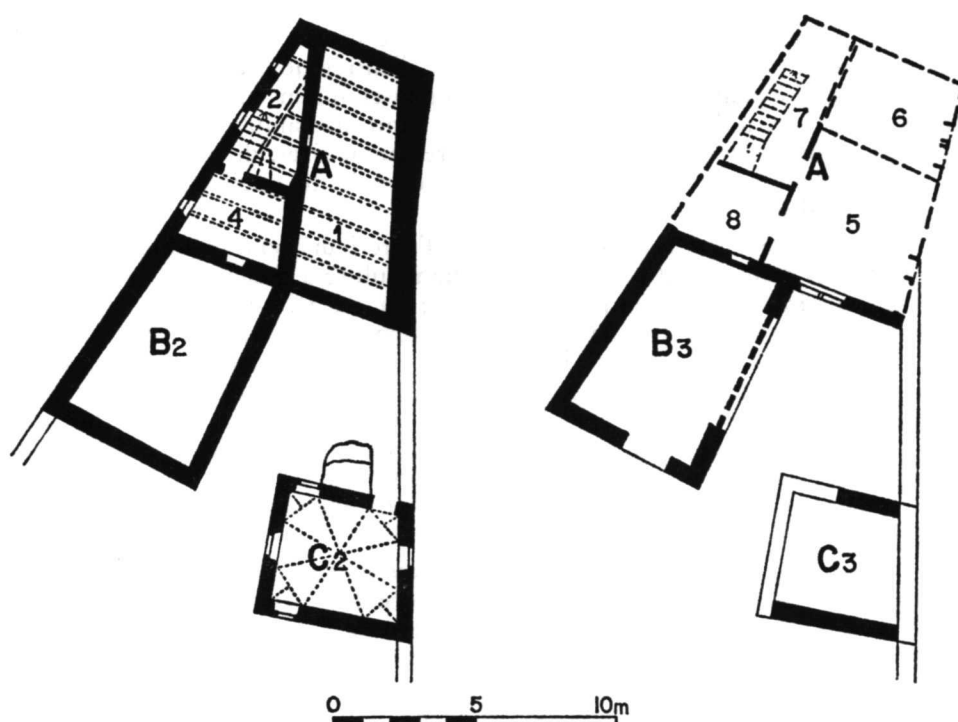


Fig. 10. — Epoque VII : niveaux III et IV.

rage était procuré faiblement par deux petites fenêtres sans décor, l'une à l'est (débouchée par nous) et l'autre au sud (détruite en 1940) ; nous ne savons pas si la paroi ouest avait déjà une fenêtre. Le plafond avait des poutres apparentes, avec intervalles remplis de maçonnerie légère : la surface inférieure des remplissages était légèrement arquée (beaucoup moins qu'à l'époque V).

Le canal à fumée et le chevêtre qui existaient dans l'angle sud-est de C 1 suggèrent qu'il se trouvait là une cheminée à grand manteau. On constate d'autre part qu'une ouverture (débouchée par nous) permettait de tirer l'eau du puits sans sortir du local. Ces constats font penser que C 1 était, à l'origine, une petite cuisine.

La pièce C 2, qui forme l'étage du pavillon, est accessible par une porte ménagée dans la façade nord, près de l'angle nord-est. L'escalier extérieur, montant le long du mur de clôture, et que nous avons dû reconstruire entièrement (pl. XV), n'était certainement pas le moyen originel de monter à C 2. En effet, une petite armoire de maçonnerie, construite entre le puits et le mur de clôture, ne saurait s'ouvrir normalement que si l'espace situé devant elle était libre. Il est possible que l'accès primitif à l'étage du pavillon ait existé

contre la façade nord, en passant par-dessus le puits : le dessin de Torrenté suggère un tel type de construction. La porte d'entrée ne présente aucun décor. Etant donné l'élégance de C 2, on peut supposer qu'un encadrement de stuc appliqué a disparu depuis longtemps. Le sol était une simple chape de mortier lissé. La lumière vient de quatre fenêtres rectangulaires, de grandeur inégale (une dans chaque paroi) ; les plus aptes à recevoir du soleil (est et sud) sont les plus grandes.

Les quatre encadrements de tuf (à l'extérieur) sont semblables : leur décor, sur les montants et le linteau, est une moulure à doucine, mais non sans quelques réminiscences gothiques (fig. 21, b ; fig. 22, f). Le local fut, dès l'origine, voûté en pavillon. Les parois, très proprement enduites, sont décorées de pilastres cannelés, gravés avec leur base et leur chapiteau dans la masse à chaque retombée de la voûte (fig. 17, a ; fig. 22, a et b). La conjonction de tous ces éléments fait de C 2 un local élégant, quoique un peu rude, dont la destination demeure problématique. Une tradition, peut-être récente, en fait une ancienne chapelle. Nous n'avons retrouvé aucune trace d'une base d'autel et nous savons que les petits locaux voûtés de nos anciennes demeures passent facilement pour des chapelles.

Le décor pictural primitif n'a laissé qu'un cartouche avec les monogrammes de Jésus et Marie (paroi nord), encadré d'une guirlande de feuillage ; on voit aussi quelques traces d'ocre et de terre de Sienne sur les pilastres et en quelques endroits des parois. Les éléments décoratifs en relief sur la voûte (un chérubin sur chaque trompe et un bouquet de fleurs et de fruits à la clef) paraissent originaux, comme peut-être le ciel bleu avec nuages, étoiles et rayons de soleil.

Les combles C 3, au-dessus de la voûte, sont à deux pans, avec faite nord-sud et avant-toit très saillant. On y accédait par une échelle mobile du côté nord.

Le bâtiment A subit une modification importante dans le cadre de cet agrandissement. On a construit, sur le passage à char A 1, en dessous du plafond primitif, une voûte d'arête en trois travées. L'allée ainsi transformée a été décorée de peintures. Les lignes principales de la voûte sont soulignées par des cordons de verdure. Les voultains sont décorés de blasons, accompagnés d'inscriptions. D'autres armoiries ont été peintes au sommet des parois. Ce décor héraldique figurant (sans les inscriptions) sur les relevés de 1899, ayant été décrit par Fernand du Grosriez (état en 1905) et figurant en outre sur les relevés publiés par la *Maison Bourgeoise* (1935)⁹⁶, nous pouvons nous dispenser d'entrer dans les détails. Nous donnons simplement la liste des armoiries et leur situation (fig. 24)⁹⁷.

Les travaux d'époque VII comprennent enfin un pavage de boulets, dans l'allée A 1 et dans la cour. Le niveau du sol existant dans la première partie du XVI^e siècle a été conservé, sauf devant la façade orientale de B 2, où on

⁹⁶ Voir respectivement AV, fonds de Kalbermatten, architectes, B 85/1 ; *AHS*, 1905, p. 131 et ss. ; *Maison Bourgeoise*, pl. 32, n° 1.

⁹⁷ Cette figure a été établie à l'aide des dessins exécutés sur place par Fernand du Grosriez (AV, du Grosriez).

l'a relevé pour assurer l'évacuation des eaux de pluie. Cette correction a entraîné la construction de sauts-de-loup devant les soupiraux de la cave B 1 (pl. VIII). Le chantier VII peut être daté assez aisément. Les peintures ornant l'allée A 1 portent la date de 1609 (travée nord, dans le ruban de verdure oriental). Quant au pavillon C, la modénature des encadrements des fenêtres, un peu plus évoluée que celle utilisée à l'époque VI (salle B 2), les pilastres gravés, qui nous rappellent ceux de la maison Zermatten (anciennement de Platée, rue du Collège à Sion, vers 1617), la voûte en pavillon avec décor en relief dont la disposition était encore inspirée par des réminiscences gothiques, tout concorde à placer le chantier dans le premier quart du XVII^e siècle.

Du Grosriez estimait que les peintures de l'allée avaient été exécutées sur l'ordre de Jean Supersaxo, pour honorer des ambassadeurs français venus à Sion en 1609 traiter avec l'Evêque et les sept Dizains⁹⁸. M. André Donnet pense que ces peintures ont été faites pour rappeler la visite des ambassadeurs français en 1602⁹⁹. Ces explications qui concernent la décoration picturale de l'allée, ne doivent pas faire oublier que les autres travaux pourraient avoir une cause différente : c'est en 1609 aussi que Jean Supersaxo épousa, en cinquième noce, Annilia Barbellini, fille de Pierre et veuve de François Lonfat¹⁰⁰.

Quoiqu'il en soit, la maison du Croset se trouve considérablement augmentée et enrichie par les deux chantiers successifs VI et VII. D'un simple pied-à-terre, on a réussi à faire une demeure plus agréable et adaptée aux nécessités des réceptions. Un détail montre bien le changement d'ambiance : c'est la construction du puits assurant un excellent ravitaillement en eau potable, alors que la maison primitive se contentait sans doute de puiser à la « meunière » voisine. Devenue presque manoir, la maison garde pourtant un certain caractère rural : l'allée A 1, embellie pour les festivités, reste largement ouverte au passage des chars : on a pris soin, en construisant le pavillon C, de laisser entre lui et la salle B 2 une largeur identique à celle du vieux portail nord, de manière à garder libre la circulation rurale nécessaire au verger.

Epoque VIII :

Transformations mineures (deuxième moitié du XVII^e siècle)

(Groupes x et y)

L'époque VIII n'apporte que des travaux mineurs, exécutés en plusieurs chantiers. Deux des transformations, que nous présenterons d'abord, remontent certainement à la seconde moitié du XVII^e siècle.

⁹⁸ AHS, 1905, p. 131.

⁹⁹ DONNET, *Guide de Sion*, p. 11. Le même Jean Supersaxo avait alors embelli la salle inférieure de sa maison de la rue de Conthey : DONNET, *op. cit.*, p. 54 ; André SCHNEIDER, *Les sentences latines de la Maison Supersaxo, à Sion*, dans *Vallesia*, XXVII, Sion, 1972, pp. 241-247.

¹⁰⁰ Hans-Anton VON ROTEN, *Zur Geschichte der Familie Supersaxo*, dans *Vallesia*, XXIX, Sion, 1974, p. 18.

Dans le mur de clôture, à l'est de la cour, on perce une porte en plein-cintre, ouvrant sur le chemin. Cette communication est indiquée déjà vers 1760, sur le dessin de Torrenté. L'encadrement, avec son large chanfrein typique (fig. 22, h et h'), existe encore à sa place d'origine, ou très près de celle-ci. En effet, la brèche créée dans le mur d'époque VI, devant le pied de l'angle sud-est du bâtiment A, a été retouchée par le chantier IX : celui-ci a réparé la clôture et reconstruit la porte en réutilisant l'encadrement ancien (voir pl. IX).

Une autre transformation se remarque en C 2. La cheminée qui a été appliquée à la paroi méridionale du local (voir pl. V) est évidemment postérieure à l'aménagement original : la structure nouvelle s'applique en partie contre l'enduit primitif du mur (époque VII). La forme et le décor de la cheminée (fig. 17) avec hotte fortement galbée, naissant d'une haute corniche portée par des jambages décorés d'écailles, correspondent au goût de la seconde partie du XVII^e siècle.

La troisième transformation, plus difficile à dater, est la construction d'un four (fig. 15, plans ; fig. 16, coupes et élévations), occupant, avec ses installations annexes, la partie méridionale de C 1. En chronologie relative, nous sommes certains que ce four est postérieur au premier aménagement du pavillon C. La porte méridionale se trouve en effet obstruée par la nouvelle installation qui vient se coller contre les fondations et le bas des murs. D'autre part, la destruction du four, antérieure au relevé de 1899, a été exécutée par le chantier IX. Le remplissage du creux laissé par la démolition des éléments supérieurs était constitué de terre, avec un mélange de débris de mortier et de tessons de céramique émaillée. Or, nous avons retrouvé le même mélange dans la cour, sur le pavé du XVII^e siècle, pour établir le sol un peu surélevé de l'époque IX. Il est pour l'instant impossible de connaître précisément la date de ce four. Le fait que, peu noirci à l'intérieur, il ne semble pas avoir été utilisé très longtemps, n'oblige pas forcément à rapprocher la date de sa construction de celle de sa démolition : le four a pu rester inutilisé longtemps avant qu'on se décide à l'enlever.

On ne peut se faire qu'une image très incomplète de cette installation. Les vestiges que nous avons découverts, rasés au niveau du sol pavé de boulets, et que la restauration nous a permis de conserver sous un jeu de dalles mobiles, ne constituent que les bases de l'installation. Nous n'avons malheureusement pu retrouver aucune trace de l'élévation contre les parois sud et est.

Trois ou quatre marches de pierre conduisent, le long de la paroi occidentale, jusqu'à un palier inférieur aménagé dans l'angle sud-ouest de C 1. Là, du côté oriental, s'ouvre le foyer, couvert d'une voûte de briques (fig. 16, b). La partie centrale du fond, plus basse que les deux bandes latérales, semble destinée à recevoir les cendres et à activer le tirage. A ce foyer proprement dit, long d'environ 1,05 m, succède, vers l'est, un volume allongé (fig. 16, a) ; les parois sont tapissées de briques verticales (fig. 16, c) ; le fond, très abîmé par la chaleur, n'est qu'un mélange de gravier et de terre, sur lequel nous avons trouvé une couche de débris et de scories. Cet espace oriental était à l'origine voûté comme le foyer : seule l'amorce de la voûte est conservée par

endroits (fig. 15, a). On remarque des ouvertures ménagées dans la maçonnerie de briques. Les quatre premières, dans la partie qui succède directement au foyer, s'ouvrent à mi-hauteur des parois, puis montent verticalement (fig. 16, d') ; les autres, qui suivent vers l'est, sont ménagées à travers les reins de la voûte (fig. 16, d). Le tout est disposé comme si les canaux de la partie occidentale devaient appeler de l'air froid depuis l'espace situé au-dessus de la voûte et comme si les canaux orientaux devaient envoyer dans cette partie supérieure de l'air chaud.

Comme nous l'avons dit, la partie supérieure n'a laissé aucune trace contre les murs. Nous savons seulement qu'elle s'étendait sur la partie orientale de la base et qu'elle s'arrêtait à l'ouest, sans recouvrir le foyer proprement dit. D'autre part, la fumée était évacuée finalement par la cheminée de l'angle sud-est, qui existait déjà à l'époque VII.

Les débris collés aux scories, dans le fond du four, nous paraissent indiquer qu'il s'agissait d'un four de potier. On relève sur ces débris, comme sur les scories, de nombreuses coulures d'émail. Des fragments de barres en terre cuite, renforcées de nervures en relief (fig. 18, d et e), pourraient provenir d'un rayonnage intérieur sur lequel auraient été disposés les vases à cuire. Ces barres existaient en plusieurs formats, plus ou moins épais ; un fragment de maçonnerie (fig. 18, f), trouvé dans les débris de démolition, pourrait établir la relation entre ces barres (grille double ?) et les canaux à air que nous avons mentionnés. D'autres éléments de terre cuite (fig. 18, a et b) pourraient avoir servi à caler les pièces à fond étroit.

La transformation de la cuisine d'époque VII en atelier de céramiste (époque VIII) est un événement assez imprévu, dans un contexte comme celui de la maison du Croset. Nous n'avons pas pu déterminer dans quelles circonstances l'opération a été réalisée. M. Lorenz, quincailler à Sion, nous a parlé d'une tradition de famille selon laquelle un Lorenz aurait exercé le métier de potier à la Maison du Diable. D'après les vérifications que M. Jean-Marc Biner a bien voulu faire aux archives cantonales, Johann Lorenz, de Marbach (Wurtemberg), né en 1802, est cité comme potier à Sion dans les recensements de 1829, 1837, 1846 et 1850. A cette dernière date, son domicile se trouvait dans le quartier de la rue de Conthey ; les documents ne permettent pas de savoir s'il avait demeuré précédemment au Croset. Comme il n'y a pas de raison majeure de douter de la tradition rapportée par M. Lorenz, on peut supposer que Johann loua des locaux à la Maison du Diable durant quelques années ; il aurait dû quitter les lieux lors des réparations de 1840. On se souvient que le four ne semble pas avoir fonctionné bien longtemps.

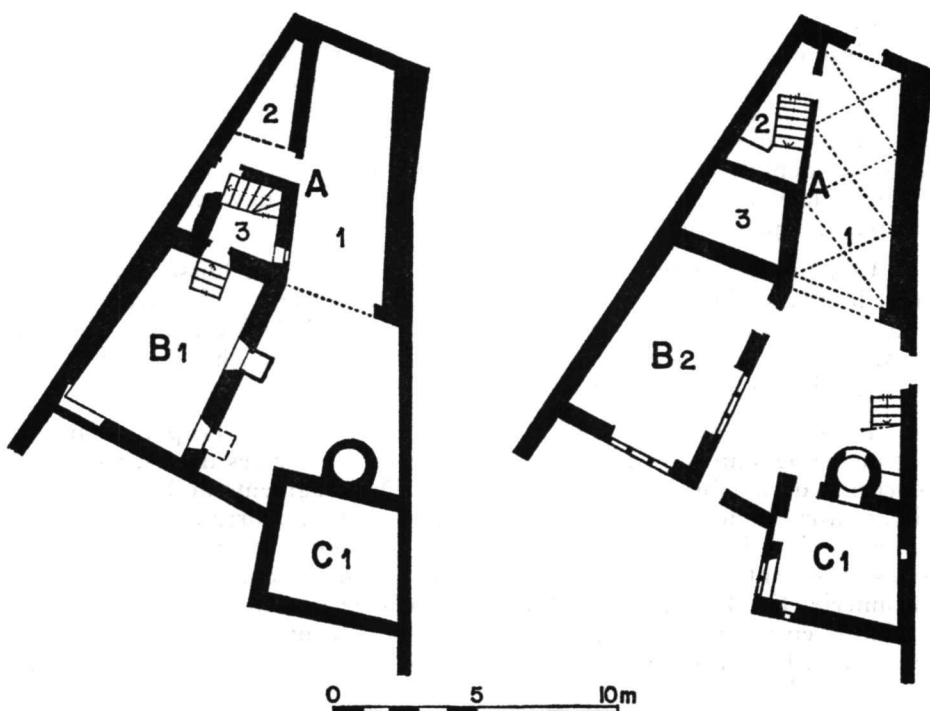


Fig. 11. — Epoque IX (1840) : niveaux I et II.

Epoque IX :

Les réparations d'Antoine de Lavallaz (1840)

(Groupes *b*, *e*, *m* et *s* ; fig. 11 et 12)

Ce chantier comprend différentes transformations : la plus importante modifie toute la silhouette du bâtiment A ; une autre transforme les combles du bâtiment B ; d'autres encore, mineures, touchent à la cour (sol, modification de clôture à l'est, création d'un mur au sud).

L'attribution de tous ces travaux à un même chantier ne nous paraît pas douteuse : nous avons affaire à la série des groupes homogènes *b*, *e*, *m* et *s* dont l'unité dans le temps est marquée par l'identité de maçonnerie, avec forte utilisation de matériaux récupérés (tuf et débris de stuc à modénature gothique). L'étude des niveaux de sol apporte à cette façon de voir une confirmation importante : les seuils des portes construites en même temps que les maçonneries *e* (à l'entrée nord de A 1), *m* (de la cour au jardin) et *s* (de la cour à la ruelle orientale), ainsi que celui d'une nouvelle porte conduisant de

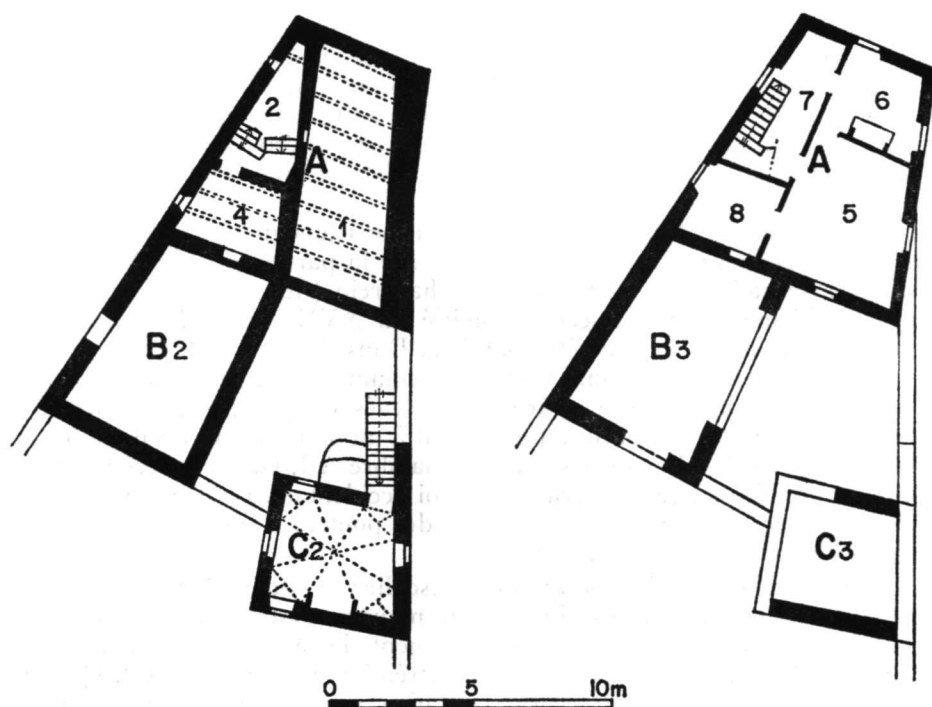


Fig. 12. — Epoque IX : niveaux III et IV.

l'allée A 1 au nord du local A 2, correspondent tous à un nouveau sol, exécuté en surélevant celui de l'époque VII (voir pl. XIII) par une couche de terre contenant de nombreux débris de céramique (vaisselle et carreaux de poêle) remontant au XVII^e, au XVIII^e, voire au début du XIX^e siècle. Les mêmes matériaux de céramique se trouvent dans la terre qui a servi à combler la base du four et l'espace situé en contrebas, devant lui en C 1 ; d'autre part, des débris de terre cuite, semblables à ceux qui sont pris dans les scories du four (fig. 18), ont été retrouvés dans la terre qui exhausse le sol de la cour et de l'allée A 1. L'ensemble des données fournies par l'examen des maçonneries *b*, *e*, *m* et *s* et par celui des sols, indique un chantier de grande envergure, comprenant la destruction d'une partie de la maison gothique A et des aménagements faits à l'intérieur de celle-ci jusqu'au début du XIX^e siècle et aussi la surélévation des sols et la destruction du four en C 1.

Nous verrons plus bas que les éléments propres à une datation de ce chantier, même s'il pose au premier abord un gros problème, ne contredisent pas à l'unité que nous venons de décrire.

Les travaux du chantier IX ont porté surtout sur le bâtiment A : c'est alors que celui-ci a passé de l'état gothique encore dessiné vers 1760 par

Jean-Adrien de Torrenté, à l'état relevé en 1899 par J. de Kalbermatten et photographié par Solandieu en 1912. Au rez-de-chaussée, l'ancien portail du verger (époque III), qui avait jusqu'ici continué à servir d'entrée, est fermé par un mur dans lequel on ménage une porte à encadrement de mortier, avec arc en anse de panier (pl. XVII, a). En dessus de cette porte, sous l'arc de l'ancien portail, on a construit une petite niche, de plan semi-circulaire, couverte en plein cintre.

Dans l'allée A 1, l'ancienne porte du logis (époque V) a été obturée et remplacée par une nouvelle porte ouvrant sur la partie nord de A 2. Celle-ci possède un encadrement de tuf à large chanfrein (fig. 22, g et g') taillé très vraisemblablement dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Nous ne savons pas où il a été récupéré pour être placé là. Dans l'espace A 2, on a construit, en bois, un nouvel escalier, sans doute plus commode que celui du XVI^e siècle. Nous le connaissons encore, grâce aux relevés de J. de Kalbermatten. La première rampe longe la paroi est et aboutit à un palier transversal, établi tout le long de la paroi sud, pour desservir la chambre A 4. De là, la seconde rampe monte au premier étage en suivant la paroi occidentale. La construction de ce nouvel escalier a causé le sectionnement des poutres d'époque V, là où elles sortaient du mur A 1/A 2 (sauf au nord).

Les marches inférieures du nouvel escalier se situant à un endroit où le local A 2 est fort étroit, il a fallu créer un nouveau système d'accès aux caves. On a donc percé une porte avec encadrement de mortier à chanfrein étroit (relevés de 1899), entre l'allée A 1 et l'extrémité sud du local A 2. Quelques marches permettaient de descendre jusqu'au niveau de la porte primitive A 2/A 3, que l'on rejoignait en suivant le mur méridional de A 2. Ce passage, situé sous le palier transversal desservant la chambre A 4, était peut-être isolé par une mince cloison.

Les combles, le deuxième étage et une partie du premier étage de l'époque V, ont été détruits. Le premier étage a été rebâti en utilisant certains éléments anciens, mais en adoptant un plan nouveau. On a gardé le mur méridional avec une partie des cloisons à l'intérieur, démoli les autres façades et coupé la partie des poutres saillant sur l'extérieur. Les trois façades, ouest, nord et est sont reconstruites à neuf, en suivant le plan du rez. Les fenêtres (deux à l'ouest, une au nord et deux à l'est) sont rectangulaires, relativement petites, avec allège mince et encadrement de mortier. Une fenêtre semblable est créée dans la paroi sud, au détriment de la baie à croisée du XVI^e siècle.

La disposition intérieure de l'étage semble continuer, dans le nouveau plan en trapèze, la répartition ancienne des locaux : deux chambres au sud, une petite (A 8) et une grande (A 5) ; le dispositif d'accès demeure en A 7 ; un petit local (A 6), occupant l'angle nord-est, est une cuisine avecâtre sous un grand manteau de cheminée. Le décor intérieur était très modeste : un lambris assez ordinaire et un plafond de plâtre avec moulure faisait de A 5 la meilleure chambre. Sur cet étage, le chantier IX a construit des combles avec une fenêtre dans chaque pignon (au nord et au sud) et un toit à deux pans ; l'arête est coupée aux extrémités par de petites croupes.

Le bâtiment B a subi, lui aussi, une transformation, mais plus partiellement. La salle du rez (B 2) est pourvue d'une ouverture à encadrement de

mortier percée dans sa paroi occidentale ; le linteau se trouvant plus haut que le plafond de la salle, il ne s'agit pas d'une fenêtre au soleil couchant, mais plutôt d'une ouverture jouant son rôle dans un espace alors séparé de la salle. L'examen de l'étage B 3 permettra de résoudre le problème.

La transformation des combles et de la couverture du bâtiment B, telle qu'elle est intervenue après le dessin de Torrenté et avant les relevés de 1899, paraît bien appartenir au chantier IX. La nouvelle couverture est à un seul pan prolongeant vers l'est la pente occidentale de l'ancien toit. Les piliers existant aux deux extrémités de la façade est de B 2 depuis l'époque V sont exhaussés de manière à porter le sommet de l'appentis ; entre eux se développe une barrière de bois à petits barreaux verticaux ¹⁰¹.

Comme aux époques précédentes, aucune communication n'existe entre ce volume B 3 agrandi et le logis A. Il est probable que l'ouverture créée à l'ouest de B 2 était destinée au service de B 3, par l'intermédiaire d'un escalier de bois isolé de la salle. Nous pensons que l'ensemble a été créé comme séchoir bien abrité et largement aéré, sans doute pour le tabac dont la culture existait à Sion dès 1821 déjà ¹⁰². L'ouverture occidentale se situe à bonne hauteur pour le déchargement des chars.

Le pavillon C n'a été l'objet que de petits travaux. En C 1, le four a été démolit et comblé ; la transformation de la porte occidentale en armoire et la création d'une nouvelle entrée dans la paroi nord, sont un peu plus anciennes que le chantier IX. Le mur est de la cour (époque VI) probablement usé par les intempéries, a été reconstruit dans toute sa partie supérieure. Cette réfection partielle a touché aussi la région de la porte (époque VIII) dont le cadre ancien a été remonté. C'est vraisemblablement en même temps que l'on a supprimé les petits toits qui existaient encore vers 1760, contre la façade nord de C et contre le bas de la façade sud de A, et que l'on a établi un nouvel escalier montant au local C 2 en suivant le mur de clôture (pl. XVI, a et b). Les premières marches sont posées sur les restes d'un massif de maçonnerie collé contre la clôture et qui paraît avoir joué un rôle comme support avancé de l'avant-toit, au bas de la façade A. Enfin, au sud de la cour, entre le pavillon C et l'angle sud-est du bâtiment B, un mur neuf vient séparer la cour du jardin. Dans cette clôture, on établit une porte à encadrement rectangulaire en tuf, au chanfrein très étroit.

L'importance des travaux exécutés sur le chantier IX a nécessité un crépissage ou recrépissage complet des façades, au moins aux bâtiments A et B. Il est possible que, selon le goût du temps, on ait peint des chaînes d'angle et des encadrements de fenêtre. Malheureusement, les travaux du chantier X nous ont privé de tout vestige d'un tel décor.

Si l'ensemble des travaux du chantier IX peut être reconstitué avec une certaine sécurité, sa date est moins facile à déterminer. Il est évident que le travail a consisté à détruire et à remplacer une grande partie de la maison

¹⁰¹ Voir *Maison Bourgeoise*, pl. 32, n° 7.

¹⁰² Henri MICHELET, *Sur les traces des précurseurs, Industries bas-valaisannes (1800-1850)*, dans *Vallesia*, XXIII, Sion, 1968, pp. 133-203, p. 161.

gothique A. Une telle opération se situe forcément après le dessin de Torrenté (vers 1760) et avant les relevés de 1899. Durant cette longue période, nous n'avons qu'une attestation écrite d'un chantier : un écriteau fait par Antoine de Lavallaz pour commémorer les réparations de 1840¹⁰³. Peut-on adopter cette date pour le chantier IX ? Certains éléments paraissent défavorables. L'anonyme de la *Gazette du Valais* et Fernand du Grosriez (1905), comme Solandieu, s'entendent à juger la maison passablement délabrée. L'édifice, considérablement transformé en 1840, a-t-il pu tomber en soixante-cinq ou soixantedix ans dans un état si pitoyable ? Il suffit que le crépissage ait été mal exécuté. D'autre part, il ne faut pas oublier que les observations critiques faites en 1905 portaient avant tout sur les peintures de 1609 et que celles-ci n'ont pas été restaurées avant 1973.

Les encadrements des portes du chantier IX, entre A 1 et A 2 (au nord) et entre la cour et la ruelle orientale, ne sauraient être interprétés de manière à vieillir l'époque IX. Certes, ces encadrements présentent les caractères du XVII^e siècle. Mais à la porte orientale de la cour, il s'agit simplement du remontage sur place d'un élément ancien sans doute devenu instable ; la nouvelle entrée du logis (A 1/A 2 nord) présente elle aussi un encadrement récupéré, mais sans que nous sachions d'où il vient.

La porte d'entrée au nord de A 1, avec son arc en anse de panier, peut convenir à 1840, sans toutefois que l'on doive exclure la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Mais les fenêtres du premier étage et des combles de A n'appartiennent pas, avec leur linteau plat, au goût séduisant des années 1760-1810 (époque habituée aux encadrements de fenêtre à arcs surbaissés). Leur forme très simple et leurs dimensions relativement petites s'expliqueraient bien par un chantier exécuté en 1840. Les portes à chanfrein étroit, entre la cour et le jardin, et de l'allée A 1 aux caves, pourraient aussi remonter à la même époque. Nous pensons donc que le chantier IX dont l'unité est malgré tout assurée par l'identité de construction des maçonneries *b*, *e*, *m* et *s*, est bien celui auquel faisait allusion l'écriteau de bois placé par Antoine de Lavallaz dans l'allée A 1 en 1840. L'ensemble du travail trahit un certain esprit d'économie : ainsi s'explique le voisinage d'anciens encadrements en tuf taillés récupérés et d'ouvertures à simple cadre de mortier, ainsi que la conservation partielle des galandages d'époque V au premier étage et enfin le trop rapide délabrement de l'immeuble. Cette relative pauvreté des moyens mis en œuvre n'empêche pas la Maison du Diable de perdre à l'occasion de ce chantier IX les dernières traces de son aspect rural : la fermeture partielle de l'allée A 1 (au nord) et de la cour (au sud), écarte définitivement la dévestiture du verger à travers la maison. Le nouveau séchoir construit sur la salle B 2 est installé de manière à être desservi directement du chemin, sans gêner la tranquillité des propriétaires. L'atelier du potier est supprimé.

¹⁰³ Voir ci-dessus, p. 123.

Epoque X :

Les transformations d'Henri de Lavallaz (1940)

(Groupes *h* et *r* ; fig. 13 et 14)

Le projet établi en 1939 par le bureau de Kalbermatten nous renseigne en principe sur les travaux qui allaient être exécutés en 1940. Il convient de noter toutefois que certains éléments du projet, comme la création d'un garage en C 1, avec porte sur la ruelle orientale, n'ont jamais abouti. Le chantier de 1940, destiné à remédier au délabrement constaté depuis bien des années, et à rendre la maison confortable, a entraîné des transformations importantes.

Dans le bâtiment A, l'allée A 1 est dallée. Le local A 2 devient une chaufferie avec citerne à mazout. Cette transformation fait condamner l'entrée de cave créée, à l'époque IX, de A 1 au sud de A 2. Un nouveau système d'accès à l'étage et à la cave est créé, en modifiant complètement la répartition des volumes entre le sol de A 3 et le plafond de A 4, avec suppression du plancher de la chambre A 4 (voir pl. XIV). Une nouvelle entrée, percée à l'extrémité sud de l'allée A 1 pour donner de plain-pied accès à un palier intérieur neuf A 3', reçoit un cadre de tuf, copié sur celui de la porte originale de B 2 (époque VI). De A 3', on passera à l'étage, à la salle B 2 et à la cave par un nouveau système de circulation ; pour la première fois, le passage entre ces divers éléments de la maison se fera entièrement par l'intérieur : un escalier de bois conduit au premier étage en traversant l'ancienne porte A 2/A 4, élargie à l'ouest. Un autre escalier, en maçonnerie, isolé par une cloison de bois, descend jusqu'à un palier, devant l'ancienne porte A 2/A 3, élargie elle aussi vers l'ouest, et devenue accès intérieur à la chaufferie ; de là, l'escalier, sans doute peu modifié, depuis 1840, descend vers l'entrée de la cave B 1. Enfin, le palier A 3' est mis en communication directe avec la salle B 2 par une porte nouvelle. Pour éclairer sa cage d'escalier, l'architecte a créé une petite fenêtre dans la façade ouest ; il a en revanche supprimé celle qui datait du chantier VI et se serait trouvée cachée derrière la cloison de bois.

Au premier étage, l'arrivée du nouvel escalier demeure en A 7. Pour moderniser la cuisine A 6, on démolit la cheminée d'époque IX. Une petite salle de bain A 7' est aménagée dans l'extrémité nord de l'espace A 7 ; elle prend jour par une fenêtre nouvelle à l'ouest (la fenêtre voisine, créée par le chantier IX, voit son encadrement reconstruit). La grande chambre A 5 n'est que peu transformée : sa porte sur A 6 devient un passe-plats ; dans la paroi sud, une ouverture est percée pour accéder à de nouvelles chambres du bâtiment B (A 5/B 4, voir plus bas). Par une porte supplémentaire ouverte sur A 7, la chambre A 8 est rendue indépendante.

Dans la partie nord des combles, on installe une petite chambre de bois éclairée par la fenêtre existant déjà (chantier IX) dans le pignon.

Les transformations du bâtiment B sont plus considérables. Une série de trois compartiments est construite dans la cave B 1, le long du mur ouest. Les sauts-de-loup, devant les deux soupiraux, sont refaits sur un plan plus

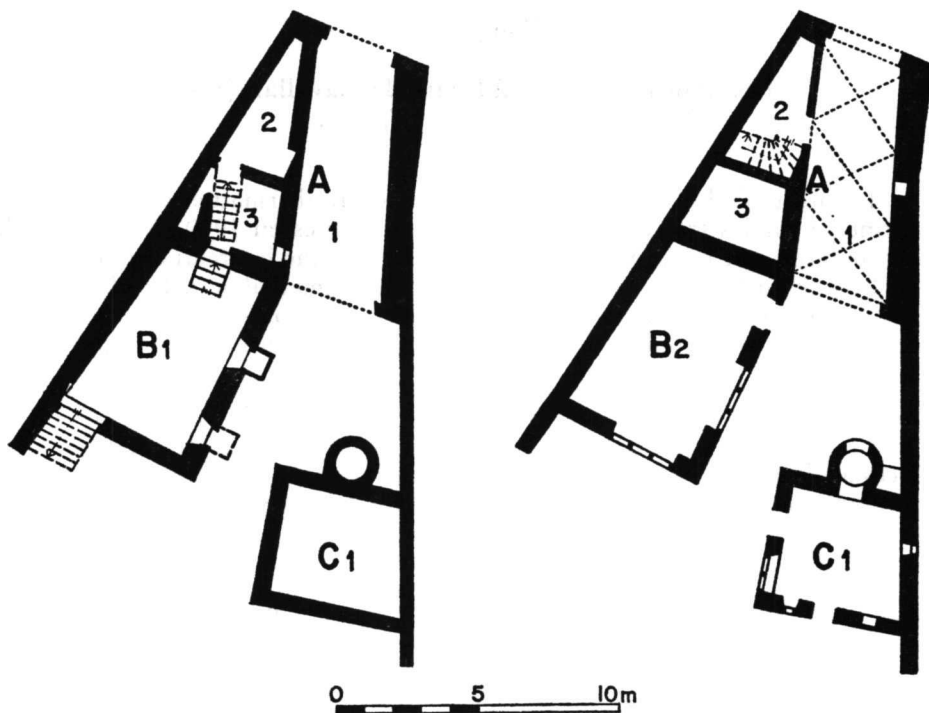


Fig. 13. — Epoque X (1939-1940) : niveaux I et II.

petit, sans doute de manière à être mieux abrités de la pluie. Au rez, la salle B 2 reçoit un parquet neuf, un lambris montant à mi-hauteur des parois et un plafond établi 70 cm plus haut que l'ancien. L'ouverture occidentale (chantier IX) est obturée. La modification la plus importante concerne la partie supérieure du bâtiment. L'ancienne couverture de B 3 est détruite à la hauteur du nouveau plafond. Les vides entre la base des anciens piliers de maçonnerie sont comblés par des murs de pierres jusqu'au niveau du sol du nouvel étage, construit lui-même en briques. Celui-ci comprend un petit couloir B 4, ouvrant sur la chambre A 5 et conduisant à deux chambres nouvelles B 5 à l'ouest et B 6 au sud. Les fenêtres de la chambre B 6 imitent, par leur décor, celles de la salle B 2. Les combles sont à deux pans, peu inclinés, en croupe au sud.

Le pavillon C n'a pas été l'objet de travaux importants. On s'est contenté d'exhausser et de cimenter le sol du local C 1. Dans sa paroi sud, on a percé une porte de communication vers des annexes complètement neuves, comprenant une buanderie et, au sud de celle-ci, un garage. On a obturé l'armoire ménagée lors de la première fermeture de la porte ouest. C'est avant ce chantier et après le relevé de 1899 que l'on a obturé l'ouverture permettant

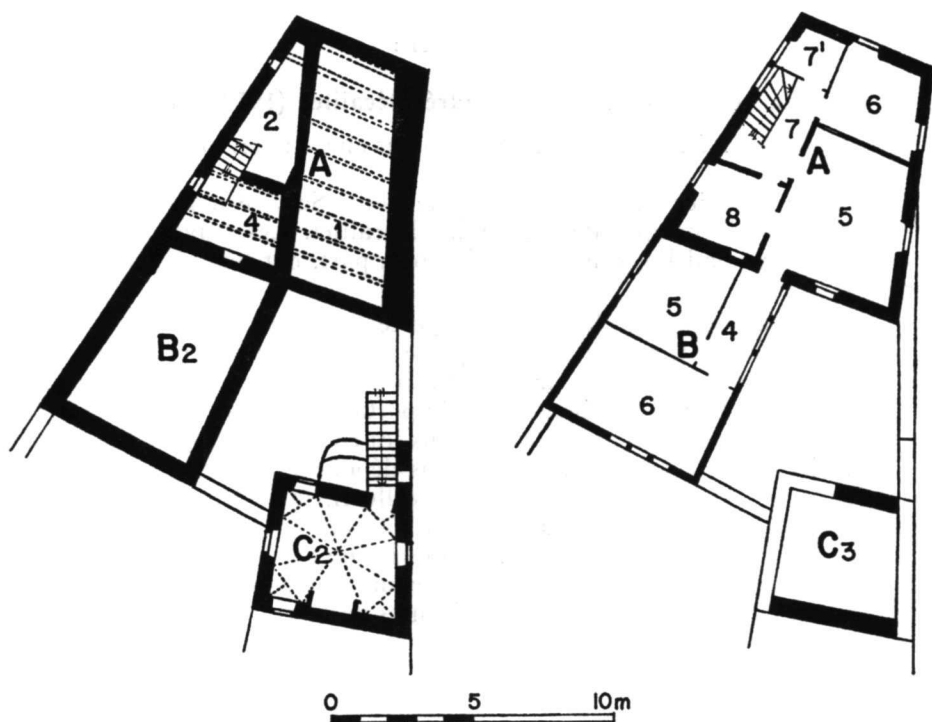


Fig. 14. — Epoque X : niveaux III et IV.

de puiser l'eau directement de C 1 ; le puits a été comblé, probablement en même temps. D'autres travaux, de quelques années postérieurs au chantier, ont créé une petite fenêtre dans le mur de clôture de la cour, à côté du palier devant l'entrée de C 2. Le vide existant sous l'escalier conduisant à cette porte, et jusqu'alors accessible, a été fermé par un mur en plots de ciment et comblé (voir pl. XVI, a et b).

Le recrépissage des façades, quoique superficiellement exécuté, nous a privé de tout renseignement sur un éventuel décor peint lors du chantier IX. Le chantier de 1940 est bien daté, non seulement par les projets du bureau de Kalbermatten, mais aussi par l'inscription d'Henri de Lavallaz ¹⁰⁴.

¹⁰⁴ Voir ci-dessus, p. 124.

Epoque XI :

La restauration de M. André Décaillet (1972-1974)

(Groupe t ; état représenté par les plans analytiques, pl. III-VI)

C'est le chantier de restauration que notre Service a fait exécuter en 1972-1973, pour le compte de M. André Décaillet. Les travaux, que notre adjoint, M. Raymond Eggs, a dirigés de notre part, ont touché l'ensemble de la maison.

Nous avons supprimé le mur et la porte construits par le chantier IX, à l'entrée nord de A 1, et établi à leur place une grande porte de bois. Ainsi, le cachet un peu rural que la maison avait conservé jusqu'au XIX^e siècle était remis en valeur par le dégagement du portail médiéval. Dans l'allée A 1, nous avons conservé le dallage et refait tous les enduits, sauf ceux de la voûte et des parties peintes des murs. Nous avons débouché la petite niche dans le mur oriental et laissé visible, au fond de celle-ci, la maçonnerie en boulets (face ouest de la clôture d'époque II). Du côté ouest, nous avons rouvert la porte primitive du logis (chantier V). Au-dessus de l'encadrement, nous avons dégagé la petite niche circulaire qui demeure momentanément inoccupée. Mlle Pelot a restauré ce qui restait des peintures de 1609.

Le local A 2 a été partagé, pour des raisons pratiques, en deux morceaux : au nord, A 2', accessible par la porte qui desservait le logis depuis 1840, est occupé par une nouvelle chaufferie à gaz. Au sud, A 2'', où l'on entre par la porte du logis gothique, contient des installations sanitaires ; sa fenêtre ouest a été remise en fonction, mais dans des dimensions réduites. La porte primitive A 2/A 3 a dû être condamnée. Les parois est et ouest ont été renforcées localement par doublage intérieur. Le plafond est neuf.

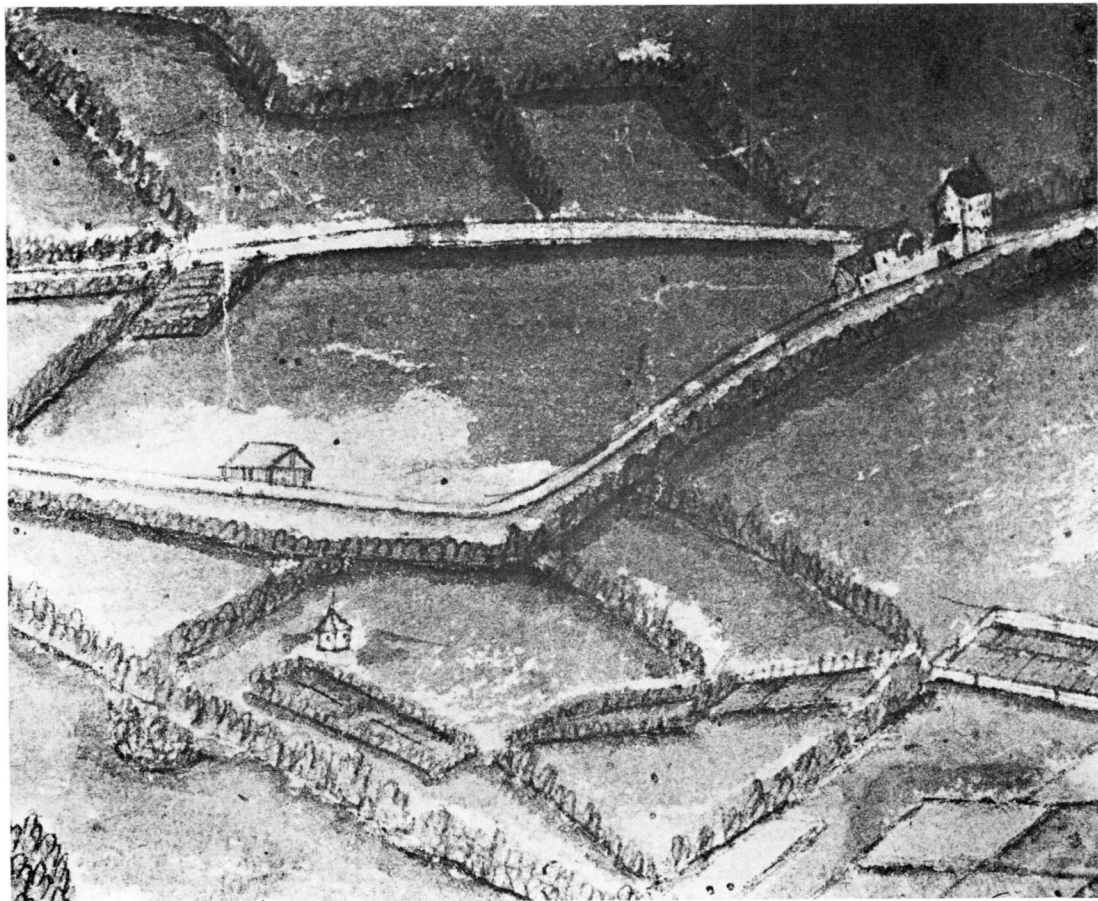
L'espace A 3', contenant le nœud des communications créées en 1940, a été peu modifié. Les enduits ont été refaits ; la cloison de bois, isolant depuis 1940 la descente vers la cave, a été supprimée. La fenêtre gothique sud de l'ancienne chambre A 4 a été débouchée. La fenêtre secondaire (à l'ouest, époque VI) a été, elle aussi, dégagée, tandis que la fenêtre créée en 1940 a été obturée et transformée en niche. Le plafond à poutres et remplissage de maçonnerie (époque V) a été conservé ; c'est le seul endroit de la maison où l'on puisse encore le voir. En A 3, à côté de l'entrée de la cave B 1, nous avons rendu visible ce qui reste des maçonneries les plus primitives (époque I).

Au premier étage, nous avons rétabli la croisée gothique (époque V) dans la chambre A 5 ; nous avons supprimé le lambris tardif et insignifiant de cette pièce, et, faute de mieux, refait sur le modèle ancien le plafond à moulures du XIX^e siècle. La porte gothique A 5/A 7 a vu son encadrement restauré. Dans la chambre A 8, nous avons supprimé la porte récente donnant sur A 7. La cuisine A 6 a été une fois de plus modernisée, et la salle de bain A 7' rajeunie. Dans les combles, la petite chambre construite en 1940 a été enlevée et tout le sommet de la maison a été organisé en studio.

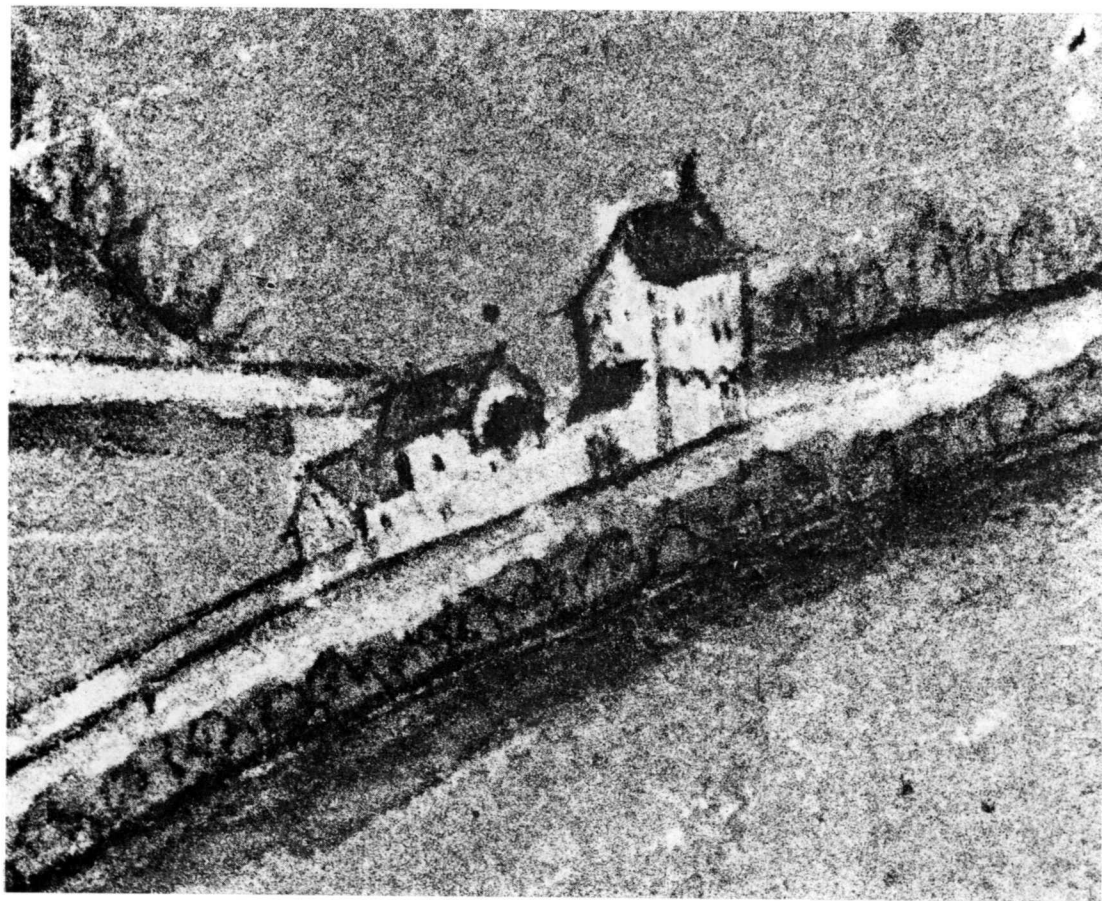
Dans le bâtiment B, la cave a été débarrassée des compartiments créés en 1940. La salle B 2 a conservé le parquet récent, mais les lambris ont été



Vue générale (du sud), avant la restauration.



Le verger du Croset vers 1760.
(Reproduction autorisée par M^{me} Pierre de Torrenté, propriétaire de l'original.)



La Maison du Diable vers 1760.
(Reproduction autorisée par M^{me} Pierre de Torrenté, propriétaire de l'original.)



La façade nord, après le décrépiage.



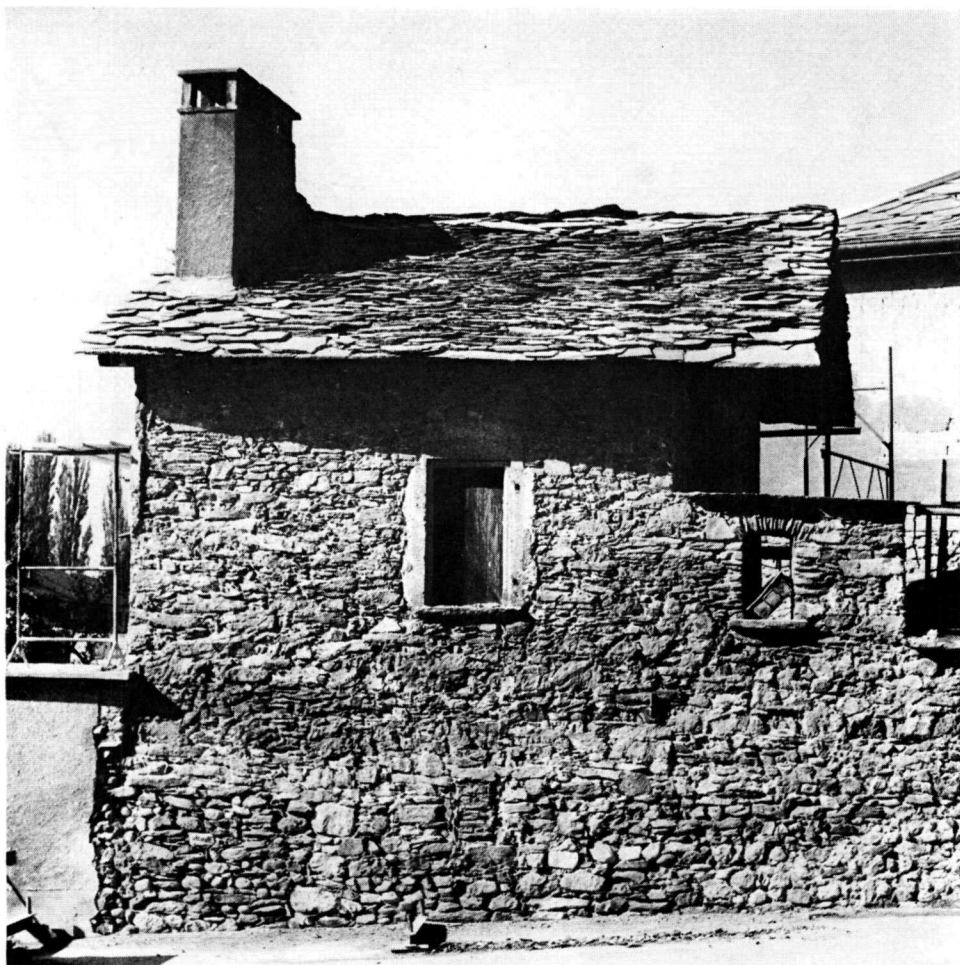
La façade ouest, après le décrépiage.



La croisée de la chambre A 5 (avant la restauration).



La croisée de la chambre A 5 (restaurée).



Le pavillon C (façade est, après le décrépiage).

supprimés et l'enduit complètement refait. Le plafond a été reconstruit à son niveau primitif. Comme il était impossible de recréer un plafond de bois, selon le goût du gothique tardif, nous nous sommes contentés d'une solution très simple. Les poutres, placées alternativement dans les trous originaux que nous avions découverts et dans des logements intermédiaires neufs, ont été réunies entre elles par une maçonnerie légère, à la surface intérieure faiblement arquée et enduite. L'essentiel, à savoir rendre à la salle son volume d'origine, était ainsi acquis. Nous avons ménagé dans ce plafond, au nord, un chevêtre permettant de voir l'encadrement de la fenêtre gothique de l'ancienne chambre A 4. La porte récente A 3'/B 2 a été traitée de manière à passer aussi inaperçue que possible. A l'étage, nous avons diminué la largeur des ouvertures de la fenêtre trifore de B 4 (époque X) et supprimé la modénature « gothique » de la fenêtre B 6.

Devant le pavillon, nous avons débouché le puits qui fonctionne de nouveau normalement. Pour des raisons de sécurité, une grille a été posée dans l'ouverture qui donne sur la cour.

Le local C 1 a retrouvé son accès primitif par l'ouest (moyennant un escalier extérieur neuf) et son niveau de sol du XVII^e siècle (avec un pavement refait) ; nous avons conservé, sous des plaques mobiles, les restes du four. L'ouverture permettant d'accéder au puits a été débouchée et munie de vantaux à claire-voie, tandis que la porte voisine, relativement tardive, a été transformée en armoire murale. La petite fenêtre orientale a été remise en service, et une cheminée moderne installée dans l'angle sud-est.

L'escalier extérieur conduisant à l'étage C 2 a été reconstruit à neuf, de manière à dégager le puits et à garder visible l'ancienne armoire, construite entre celui-ci et le mur de clôture. Sur le palier, devant l'entrée de C 2, la fenêtre tardive a été bouchée. L'intérieur du local C 2, dont le sol, y compris la poutraison et le remplissage de maçonnerie, a dû être entièrement refait pour des raisons de sécurité, sera restauré en 1974. La vitrerie est neuve. L'ouverture béante des combles C 3 a été masquée par un rideau de planches.

La cour intérieure a été embellie par un pavage très simple et par l'enlèvement du mur qui, au sud, la séparait du jardin. Au midi de la cour et du bâtiment B, un dallage fait transition avec le jardin. Le mur de celui-ci, du côté de la rue des Creusets, a été légèrement surélevé et terminé en dos d'âne, selon les traces de l'état ancien qui existaient au niveau inférieur, à l'angle sud-ouest du bâtiment B. A l'opposé le garage et la buanderie modernes n'ont malheureusement pas pu être rasés.

Toutes les façades ont été recrépies à neuf. En l'absence de toute donnée sur le décor peint qui aurait pu exister au XIX^e siècle, nous avons choisi, en accord avec le propriétaire et les experts de la Confédération, de la Commune et de notre Service, un jeu de couleurs, grâce auxquelles la maison du Croset s'affirme nettement au pied des grandes constructions modernes.

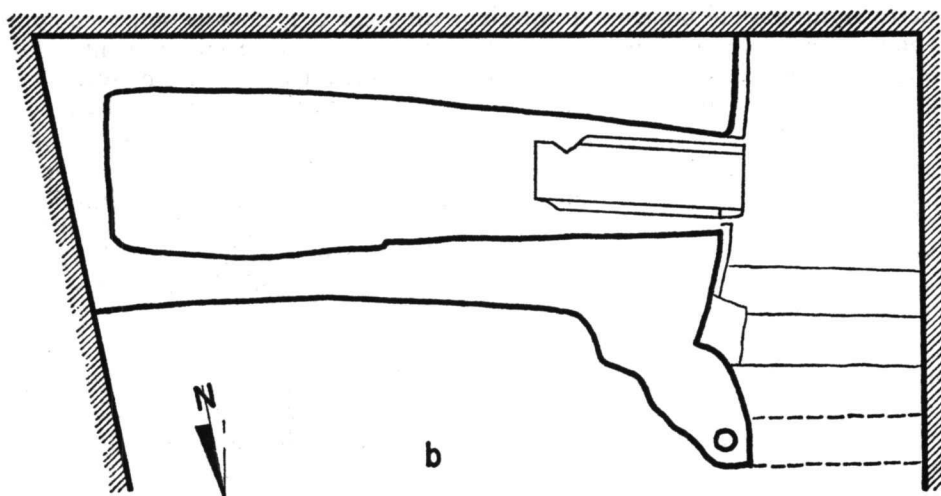
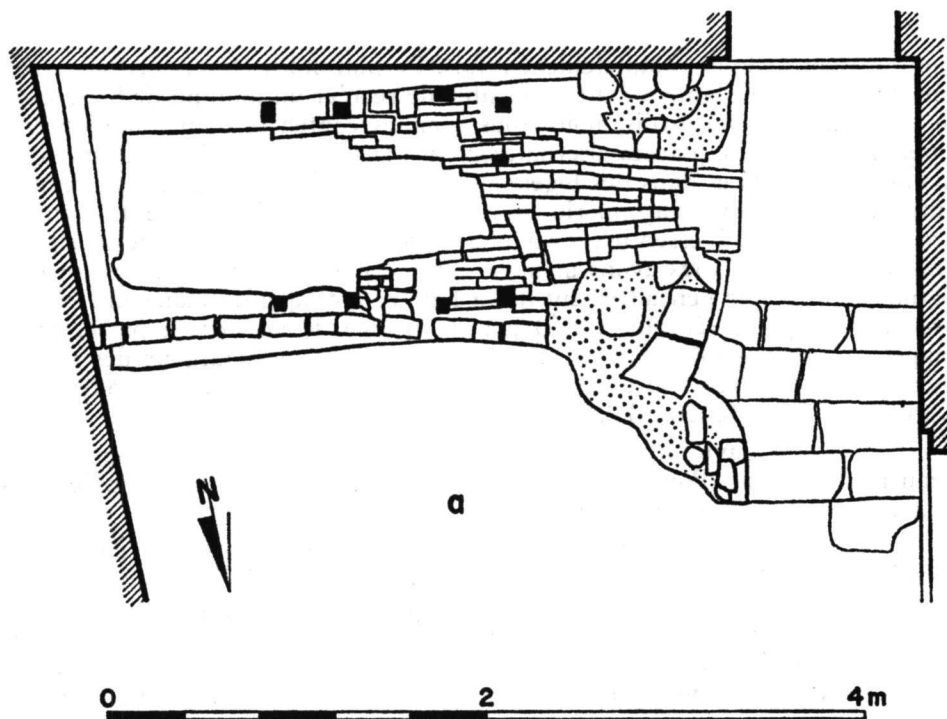


Fig. 15. — Restes d'un four de potier (local C 1) ;
(pour les détails des fig. 15 à 23, voir pp. 170-171).

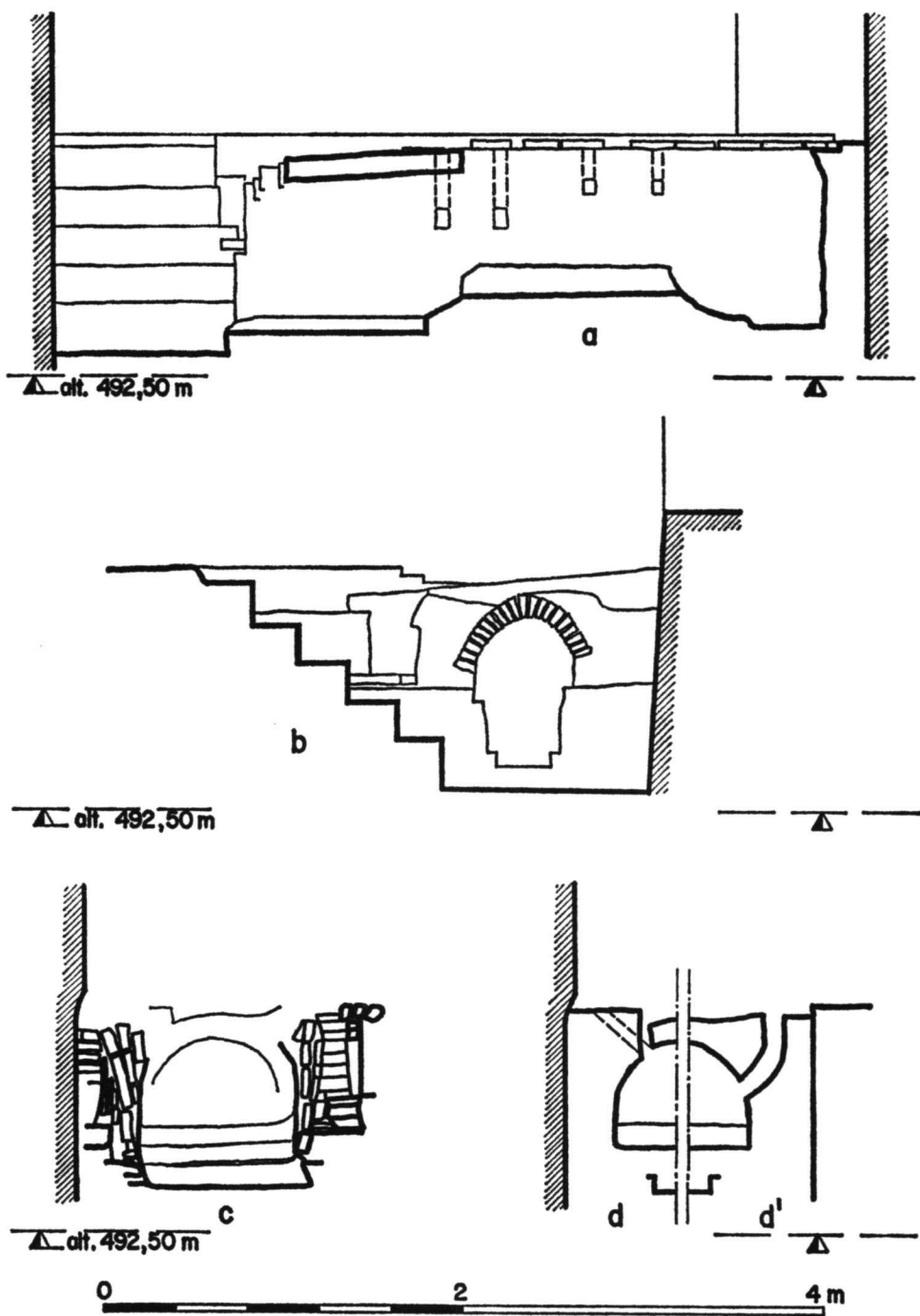


Fig. 16. — Restes d'un four de potier (local C 1) (détails).

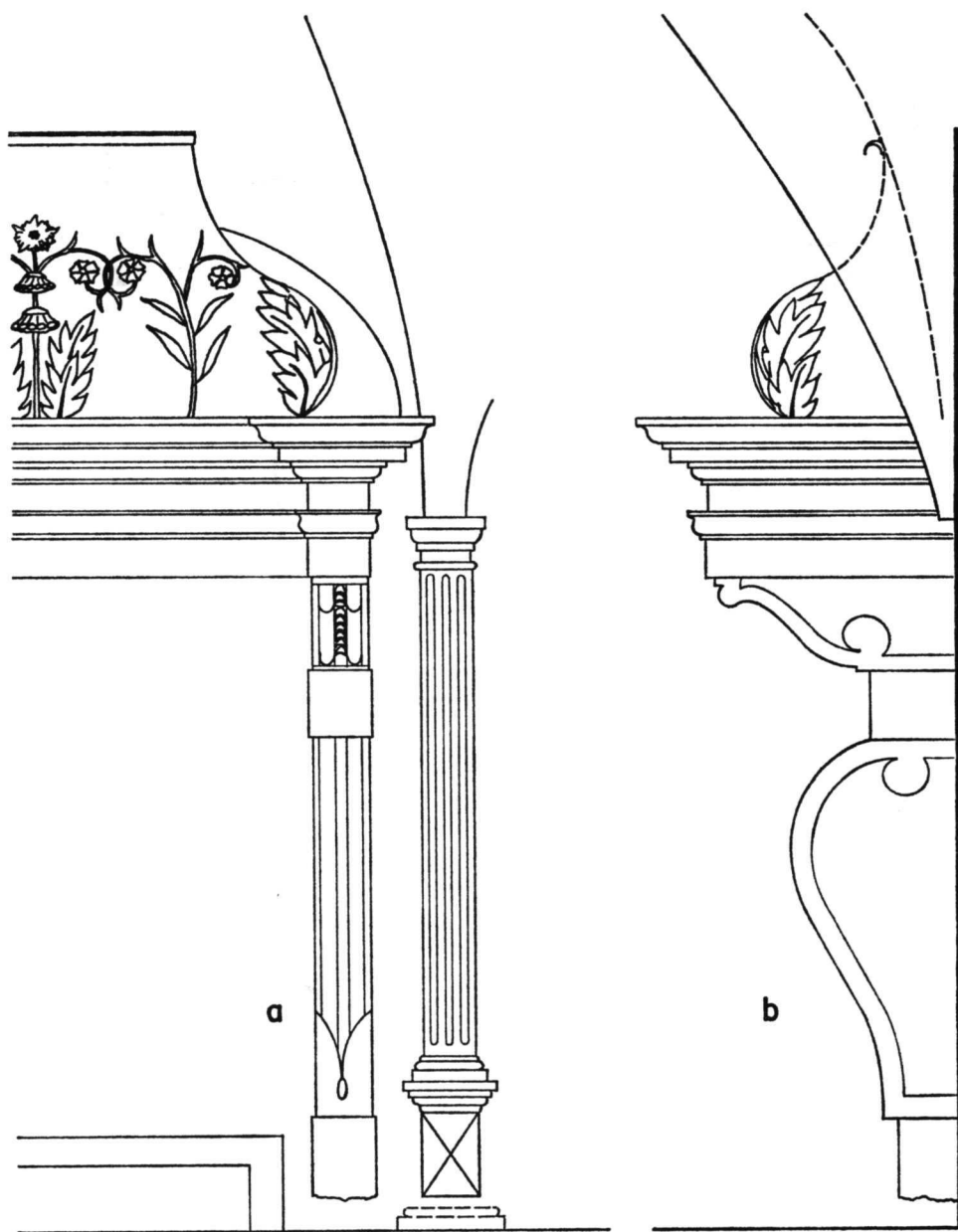


Fig. 17. — Cheminée (local C 2).

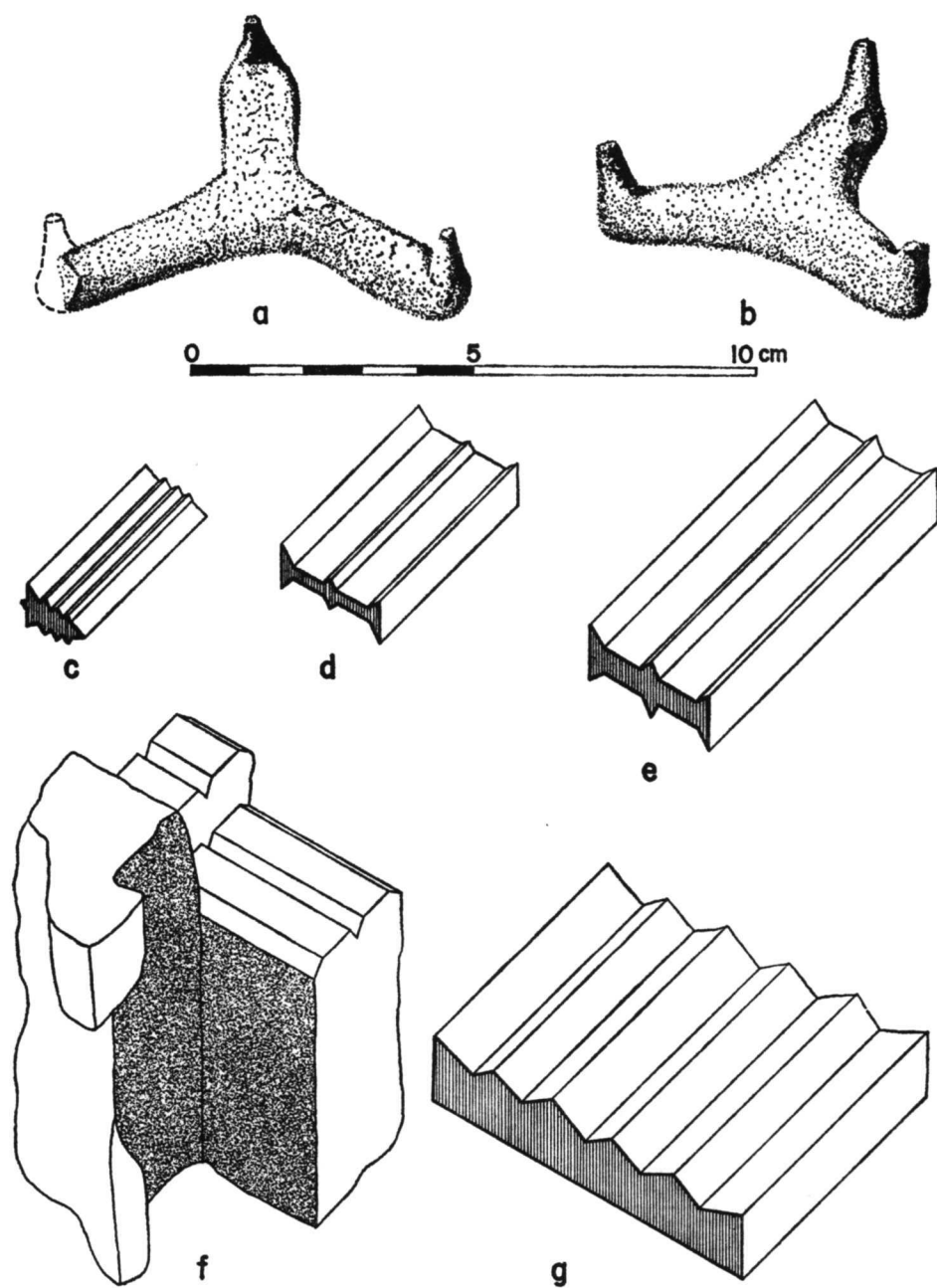


Fig. 18. — Débris dispersés, provenant du four de potier.

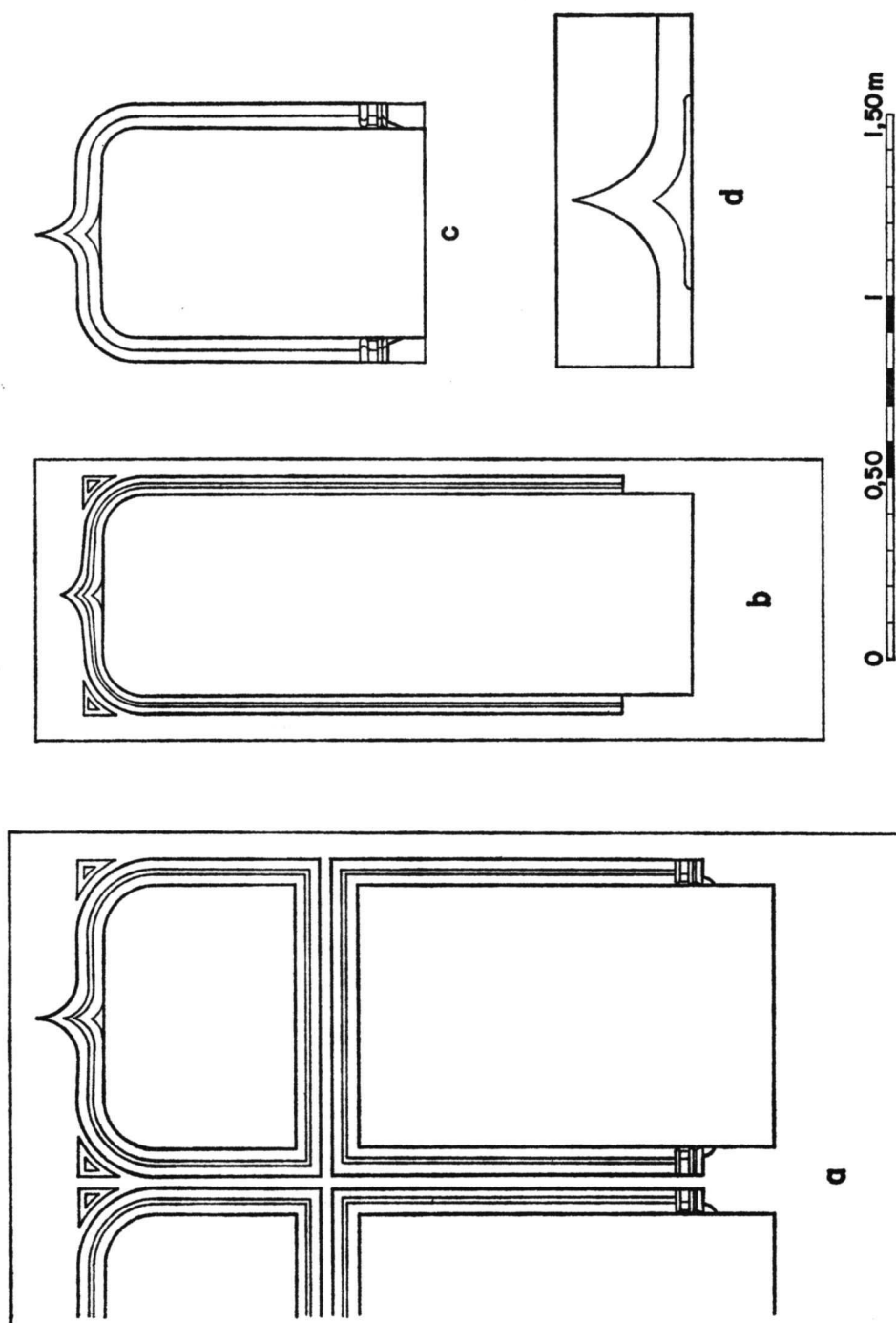


Fig. 19. — Fenêtres et porte (époque V).

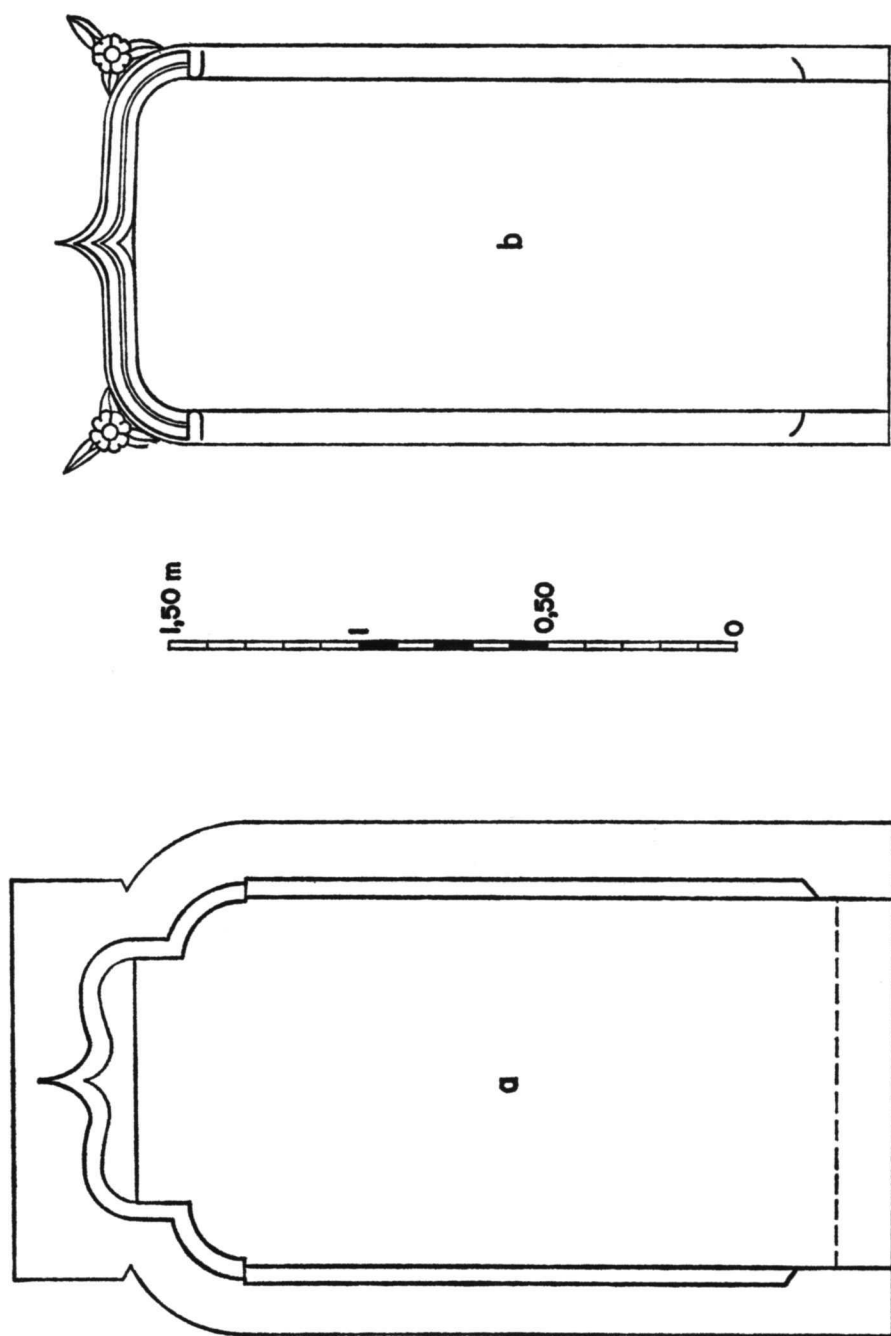


Fig. 20. — Portes (époque V).

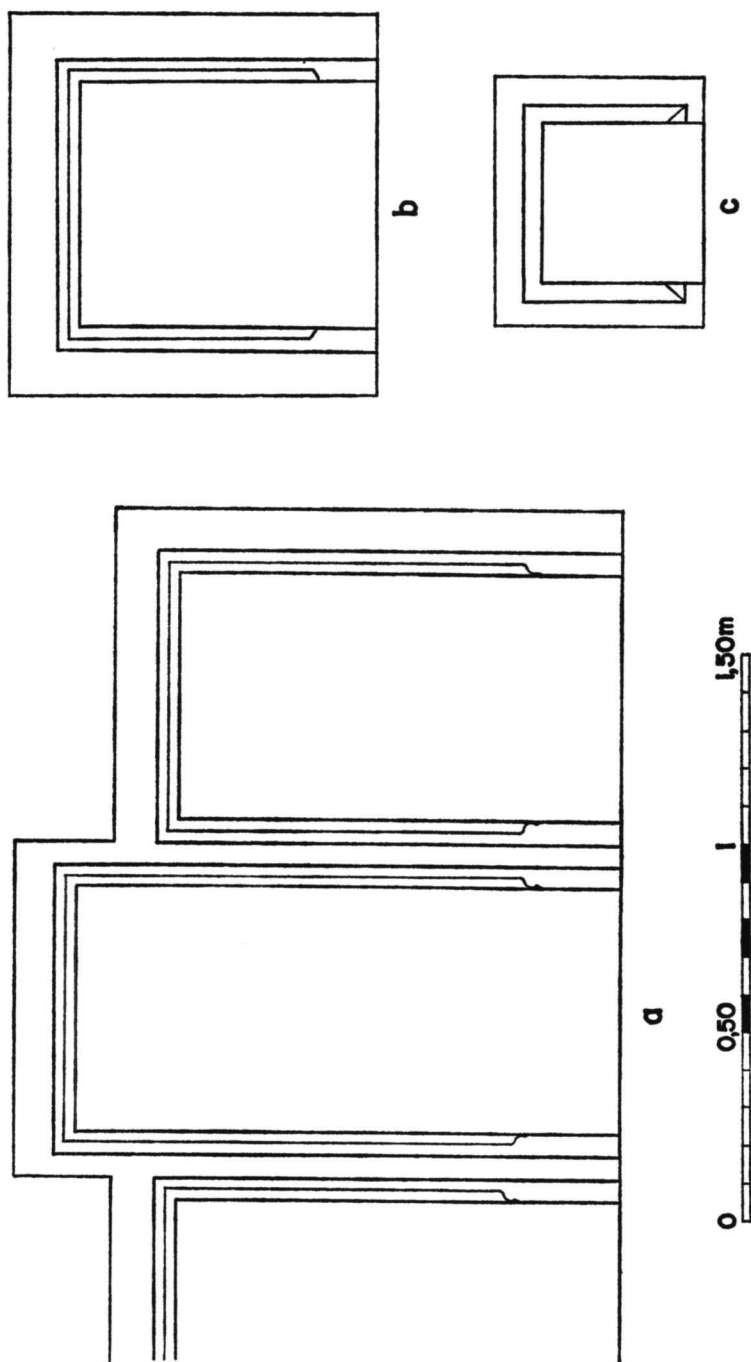


Fig. 21. — Fenêtres (époques VI et VII).

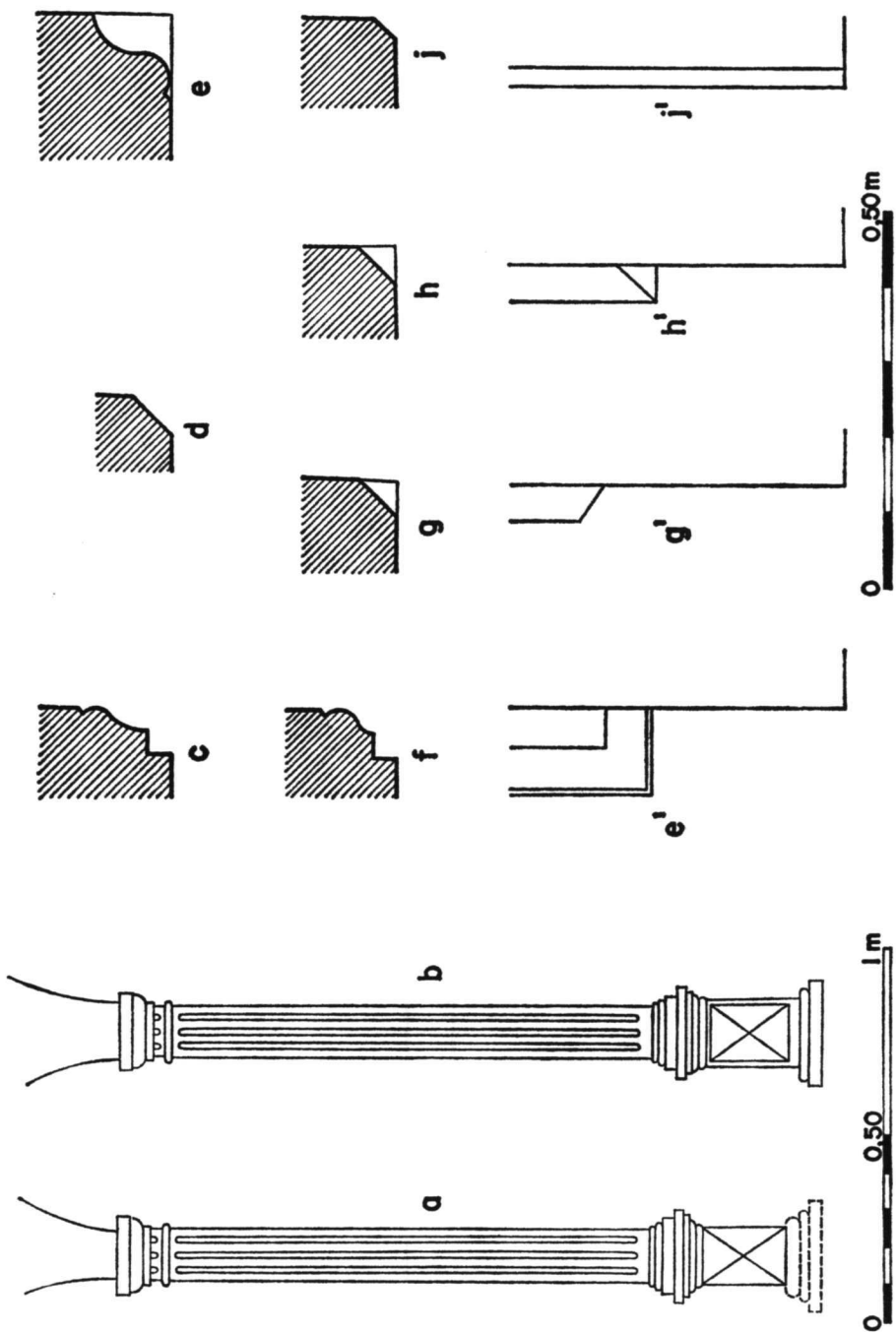


Fig. 22. — Profils et bases (époques VI, VII, VIII et IX).

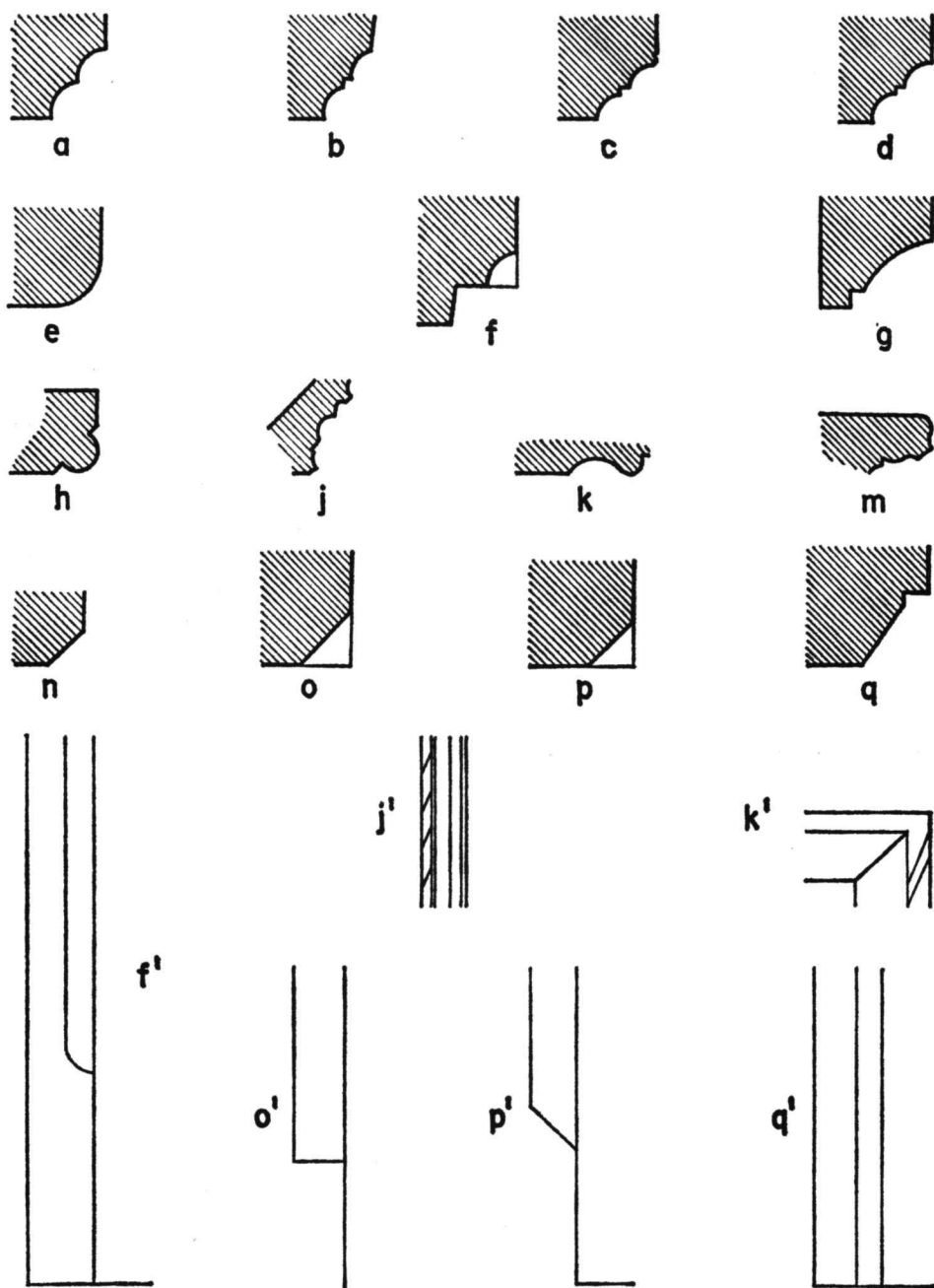


Fig. 23. — Profils et bases (époque V).

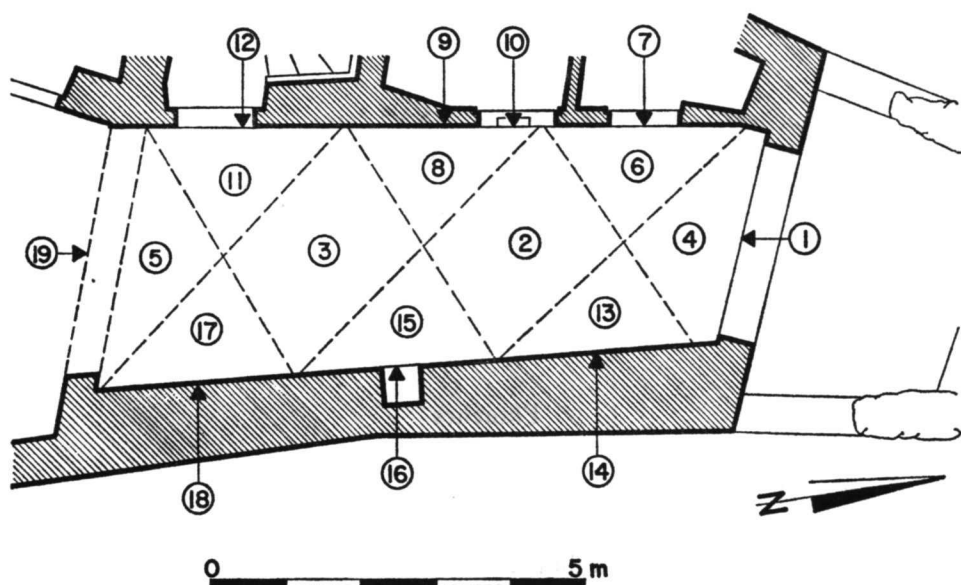


Fig. 24. — Décor de l'allée voûtée A 1 (nous renvoyons à DU GROSRIEZ, *AHS*, 1905).

1. Ecriteau d'Antoine de Lavallaz, 1840 (p. 130) ; disparu avant la restauration.
Armoiries et inscriptions (identification par du Grosriez).
2. Le roi Henri IV (p. 132).
3. La reine Marie de Médicis (p. 132).
4. L'évêque Adrien II de Riedmatten (p. 132).
5. Le Valais (p. 132).
6. Nicolas Brulart (p. 132).
7. Le dizain de Sierre (p. 132) ; disparu avant la restauration.
8. Louis le Fèvre de Caumartin (p. 132).
9. Le dizain de Rarogne (p. 133).
10. La famille Supersaxo (p. 133) : médaillon rond sculpté, relief et couleur (disparu avant la restauration).
11. Eustache de Reffuge (p. 133).
12. Le dizain de Brigue (p. 133).
13. François Hotmann (p. 133).
14. Le dizain de Loèche (p. 133) ; disparu avant la restauration.
15. Méric de Vic (p. 133 et ss.).
16. Le dizain de Viège ? (p. 134) ; disparu avant la restauration.
17. Rien de visible (p. 134).
18. Le dizain de Conches ? (p. 134) ; nous n'avons repéré que de minimes traces de couleur.
19. La famille Supersaxo : clef de voûte sur cour (p. 134).

RÉPERTOIRE DES PLANCHES ET DES FIGURES

Les planches I à XIX et XXII à XXVI, ainsi que les figures 1 à 24, ont été préparées par le Service cantonal des Monuments historiques et Recherches archéologiques du Valais. Les planches XX et XXI, détails du plan visuel de Sion dessiné vers 1760 par Jean-Adrien de Torrenté, sont publiées avec l'aimable autorisation de la propriétaire de l'original, Mme Pierre de Torrenté, que nous remercions. (Clichés établis par le laboratoire photographique de la Police cantonale.)

Planches

Sauf indications contraires, les planches représentent l'état actuel des lieux (après la restauration).

Les cotes de niveaux indiquées sur les façades et les profils correspondent à l'altitude (selon le repère fédéral).

Planches I	la Maison du Diable et le grand verger du Croset reportés sur (dépliant) le plan moderne du quartier.
Pl. II	légendes des planches III à XVII.
Pl. III	plan au niveau I (caves et sous-sol).
Pl. IV	plan au niveau II (rez).
Pl. V	plan au niveau III (bâtiments A et B, haut du rez et étage intermédiaire ; bâtiment C, étage).
Pl. VI	plan au niveau IV (bâtiments A et B, étage ; bâtiment C, combles).
Pl. VII	bâtiment A : a) façade nord ; b) façade sud (le profil du bâtiment B est indiqué en tirets).
Pl. VIII	bâtiment B : profil ouest-est (avec rappel de la façade sud du bâtiment A).
Pl. IX	bâtiments C et A : façade est (à l'arrière-plan, silhouette partielle du bâtiment B).
Pl. X	bâtiments A et B : façade ouest (à l'arrière-plan, silhouette partielle du bâtiment C).
Pl. XI	bâtiments B et C : façade sud (à l'arrière-plan, silhouette du bâtiment A ; le profil de l'annexe moderne contre le bâtiment C est indiqué en tirets).
Pl. XII	bâtiment C : façade nord (à gauche) et façade ouest (à droite, avec annexe moderne).
Pl. XIII	bâtiments B, façade est, et A, profil sur l'allée voûtée (sans détail des étages).
Pl. XIV	bâtiments B et A : profil sud-nord.
Pl. XV	bâtiments A et C : profil nord-sud.

- Pl. XVI région du puits, état en 1971 (avant la restauration) : a) profil nord-sud (par l'escalier) ; b) plan ; c) profil sur le puits.
- Pl. XVII bâtiment A, profils de détail : a) ouest-est à l'extrémité nord de l'allée voûtée ; b) est-ouest à travers le local A 3 ; c) nord-sud, à travers le même local.
- Pl. XVIII développement des façades, avec indication des « groupes homogènes de maçonnerie ».
- Pl. XIX vue générale, prise du sud (Hôtel de France), avant la restauration.
- Pl. XX le verger du Croset vers 1760 : détail du plan visuel, dessiné par Jean-Adrien de Torrenté (voir la transcription de ce dessin sur le plan géométrique, fig. 2).
- Pl. XXI la Maison du Diable, vue du sud-est : détail du plan visuel dessiné par J. A. de Torrenté vers 1760.
- Pl. XXII façade nord, après le décrépiage : on voit encore, dans le cintre du portail médiéval (époque III), la petite porte d'époque IX (1840). Lecture des maçonneries : voir pl. VII, a.
- Pl. XXIII façade ouest, après le décrépiage : on distingue notamment, à la base, le mur qui bordait le chemin au Moyen Age (époque II). Lecture des maçonneries : voir pl. X.
- Pl. XXIV la croisée de la chambre A 5 : état résultant des transformations de 1840 et subsistant jusqu'à la restauration.
- Pl. XXV la croisée de la chambre A 5 : état après la restauration (la vitreterie n'est pas encore posée).
- Pl. XXVI le pavillon C : façade est, après le décrépiage. Lecture des maçonneries : voir pl. IX.

Figures

Situation

- Figure 1 la ville de Sion et la campagne au sud de celle-ci, à l'époque de la construction du chemin de fer d'Italie. Remarquer le verger (« Au Creuset ») ; la Maison du Diable est située au sommet (nord-est).
- Fig. 2 le verger du Croset et son mur de clôture vers 1760 (en trait plein, murs alors conservés ; en tirets, murs alors remplacés par une haie, selon le dessin de Jean-Adrien de Torrenté ; voir pl. XX).
- Fig. 3 le sommet du verger au Moyen Age, époque I : en noir, restes d'un bâtiment ; zones pointillées, restes de pavés. Epoque II : hachuré, mur séparant le verger des deux chemins.
- Fig. 4 le sommet du verger à la fin du Moyen Age. Epoque III : en noir plein, ancien mur séparant le verger des deux chemins et portail ; zone pointillée, restes de dallage. Epoque IV : cerné en noir, modification du portail.

Plans des états successifs de la maison

Epoque V (premier quart du XVI^e s.).

- Fig. 5 niveau I (à gauche) et niveau II.
Fig. 6 niveaux III et IV.

Epoque VI (fin du XVI^e s.).

- Fig. 7 niveaux I et II.
Fig. 8 niveaux III et IV.

Epoque VII (début du XVII^e s.).

- Fig. 9 niveaux I et II.
Fig. 10 niveaux III et IV.

Epoque IX (1840).

- Fig. 11 niveaux I et II.
Fig. 12 niveaux III et IV.

Epoque X (1939-1940).

- Fig. 13 niveaux I et II.
Fig. 14 niveaux III et IV.

Restes d'un four de potier (local C 1)

- Fig. 15 a) vue de dessus ; b) plan inférieur (foyer).
Fig. 16 a) profil longitudinal ; b) entrée du foyer ; c) profil transversal ; d) profil sur les canaux à air du fond ; d') profil sur les canaux à air près de l'entrée.

Cheminée du local C 2

- Fig. 17 a) face (partielle) ; b) vue latérale.

Débris dispersés (C 1 et cour intérieure) provenant du four de potier

- Fig. 18 a) et b) supports à céramique ; c) - d) - e) barres de terre cuite (coupe et grandeur différentes) ; f) fragment de mortier avec reste de canal à air et empreintes de deux barres de terre cuite horizontales ; g) débris de plaques profilées (terre cuite).

Fenêtres et porte

- Fig. 19 époque V : a) croisée de la chambre A 5, sud (voir profil fig. 23, c) ; b) fenêtre de la chambre A 8 sud (visible dans le local B 5 ; voir profil fig. 23 b) ; c) fenêtre de la chambre A 4 sud (visible dans le local B 2 ; voir profil, fig. 23 a) ; d) fragment

- de linteau en tuf (porte), de provenance indéterminée (réutilisée en 1940, en obturant la porte A 1/A 2''), actuellement exposé dans la cave B 1 (voir profil fig. 23 g).
- Fig. 20 époque V : a) porte A 1/A 2'' ; b) porte A 7/A 5 (voir profils fig. 23, respectivement n et d, e).
- Fig. 21 époque VI : a) fenêtre du local B 2, côté est (voir profil fig. 22 c) ; c) fenêtre du local A 4, côté ouest (voir profil fig. 22 d) ;
- Fig. 22 époque VII : b) fenêtre du local C 2 (voir profil fig. 22 f). pilastres gravés, local C 2, époque VII : a) paroi sud ; b) paroi ouest ;
- époque VI : c) fenêtre du local B 2, profil (voir élévation fig. 21 a) ; d) fenêtre ouest du local A 4, profil (voir élévation fig. 21 c) ; e) et e') porte d'entrée dans la salle B 2 (sur cour, profil et base) ;
- époque VII : f) fenêtre du local C 2, profil (voir élévation fig. 21 b) ;
- époque VIII : g) et g') encadrement récupéré à l'époque IX, pour la porte A 1/A 2', profil et base ; h) et h') encadrement récupéré à l'époque IX pour la porte est de la cour intérieure, profil et base ;
- époque IX : j) et j') porte dans le mur sud (démoli) de la cour intérieure, profil et base.
- Fig. 23 époque V : a) fenêtre sud du local A 4, profil (voir élévation fig. 19 c) ; b) fenêtre sud du local A 8, profil (voir élévation fig. 19 b) ; c) croisée du local A 5 (sud), profil (voir élévation fig. 19 a) ; d) porte A 7/A 5, profil du linteau (voir élévation fig. 20 b) ; e) *item*, profil du piédroit ; f) et f') porte A 3/B 1, profil et base ; g) fragment de linteau, profil (voir élévation fig. 19 d) ; h) - m) fragments récupérés dans la maçonnerie de 1840, profil ; n) porte A 1/A 2'', profil (voir élévation fig. 20 a) ; o) et o') arcade sud de A 1 (sur cour), profil et base de l'arc ; p) et p') restes de la porte A 2/A 4, profil et base ; q) et q') restes de la porte A 2/A 3, profil et base.
- Fig. 24 décor de l'allée voûtée A 1 (la légende de détails, avec le renvoi à DU GROSRIEZ, *AHS*, 1905, est donnée sous la figure).